

Santa Fe

1710

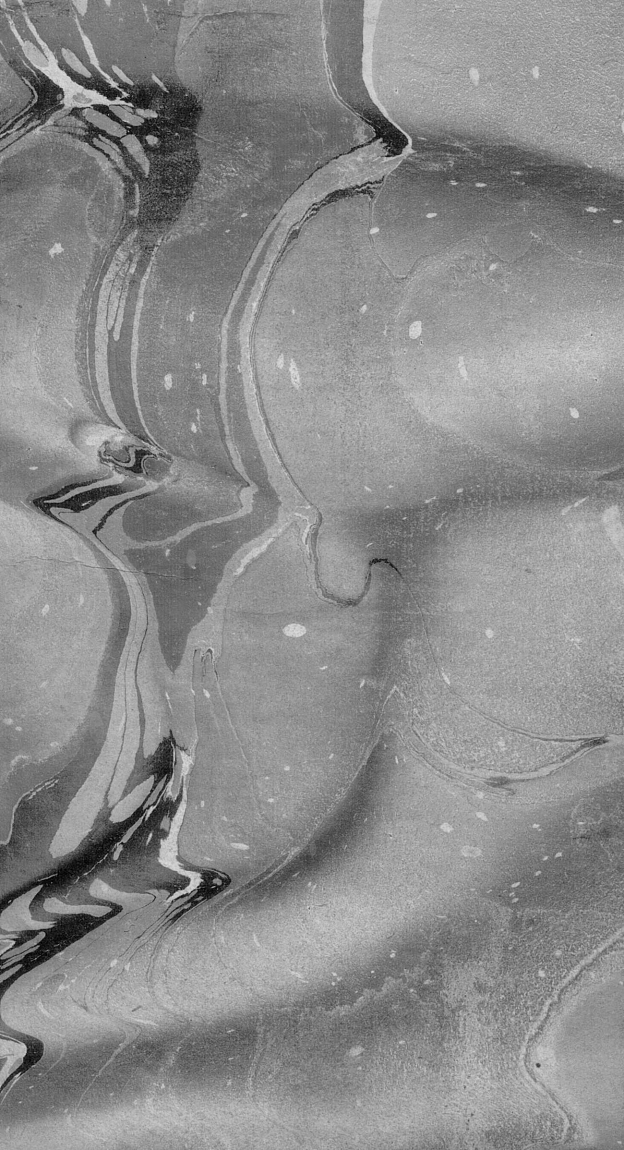
BIBLIOTECA POPULAR

Estante.....

Tabla.....

Número.....

1
6
348



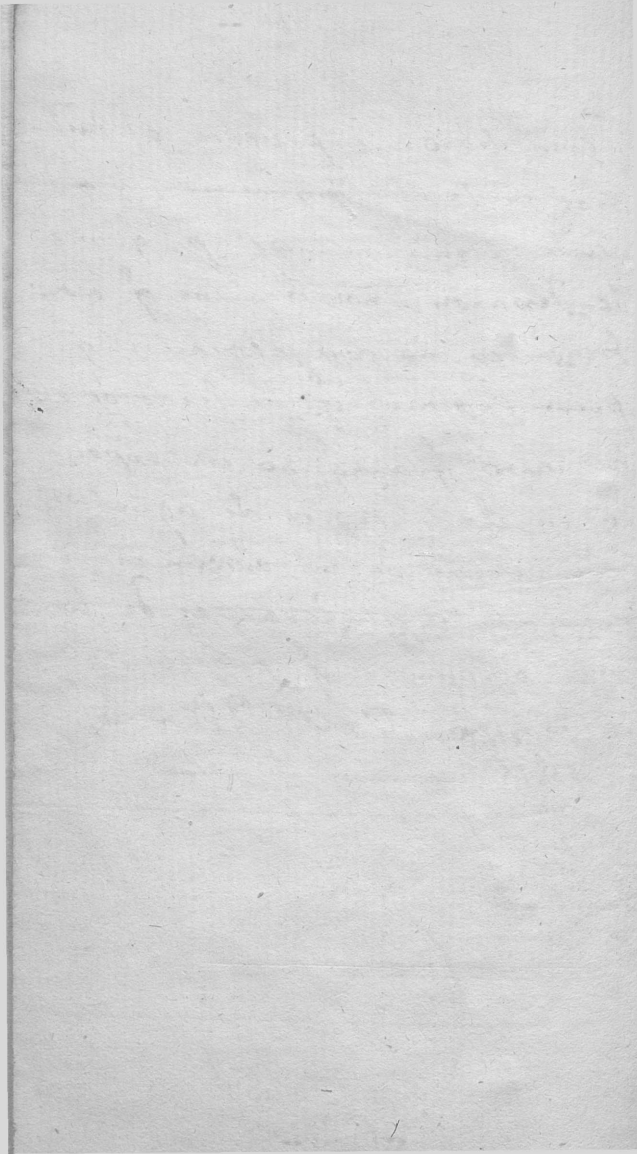
1580

T-1355912 C-71887105

Este libro le presento al Tribunal
en la 1.^a Instancia, y q.^o
vino a mis manos p.^o q.^o me
le dexaron unos Franciscos q.^o con-
tinuaron en mi casa alopados; y los
pocos Capítulos q.^o he leído de el,
he visto q.^o aung.^o no se expresa
do en el Índice, es de aquellos,
q.^o en razón de sus obrasidades
maximas excelsas, es de los
mas perniciosos q.^o pueden haver
se en el mundo. Vatt. 23 de Ago.
de 1815

Ben. Salazar





R. 25. 691

L'ESPRIT
DUPE DU CŒUR,
OU
HISTOIRE VERITABLE
DU PHILOSOPHE
TOVLER,
ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

ouvrage édifiant & orthodoxe.

PREMIERE PARTIE.

*Apprends qu'un homme sans vice,
Est un homme sans vertu.*

VRACIER.



1790

L'ESPRIT

DU PEU DU CŒUR

OU

HISTOIRE VÉRITABLE

DU PHILOSOPHE

TOMBER

PAR L'ÉCRIVAIN

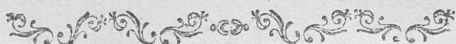
DE LA VÉRITÉ

PRÉSENTÉ

À LA SOCIÉTÉ
DES ÉCRIVAINS
PARIS



1773



A V I S

A U L E C T E U R.

Des raisons politiques ont engagé l'auteur à écrire ces Mémoires dans une langue, qui lui est étrangere. Messieurs les aristarques pourront donc s'éviter la peine de l'avertir, qu'il écrit en mauvais françois; il en étoit convaincu lui-même avant que de se déterminer à donner ces feuilles au Public. Il ne veut pas abuser de l'indulgence du lecteur comme Albinus, qui aimoit mieux écrire en mauvais grec, qu'en bon latin, & qui en demanda pardon au lecteur: il craindroit que le lecteur ne lui dise ce qu'autrefois M. Caton a dit au sujet de ce même Albinus: „ Qui est-ce qui l'a forcé à „ écrire dans une langue étran- „ gere, plutôt que dans celle de son pays? ce bon homme aime

mieux excuser une sottise qu'il a faite, que de n'en point faire.,,

Juste, venusteque admodum reprehendisse dicitur A. Albinum M. Cato. Albinus, qui cum L. Lucullo consul fuit, res romanas oratione græca scriptavit. In ejus historiæ principio scriptum est ad hanc sententiam: neminem succellere sibi convenire, si quid in his libris parum compositæ; aut minus eleganter scriptum foret; nam sum, inquit, homo romanus, natus in latio: græca oratio a nobis alienissima est. Ideoque veniam, gratiamque malo existimationis, si quid esset erratum, postulavit. Eam cum legisset M. Cato: ne tu, inquit, Aule! nimium nugatores, cum maluisti culpam deprecari, quam culpa vacare. Nam petere veniam solemus, aut cum imprudentes erravimus, aut cum compulsi peccavimus. Tibi, inquit, oro te, quis perpulit, ut id committeres, quod priusquam faceres, peteres, ut ignosceretur. AULU-GELLE.

Epargnez-moi, austere Caton!

je vous prie. C'est bien se moquer du monde, que de le forcer à prendre la vérité couverte de haillons, si on la lui peut donner en habit de gala, je le fais : mais il vaut mieux la montrer mal habillée, que de ne la point montrer du tout.

Du reste je pense sur les Aristarques, comme un grand roi :

Qui tend à la perfection,
Limant , polissant son ouvrage,
Distingue la correction,
De la satire & de l'outrage.

FEDERIC.

J'aime autant une critique éclairée, que je méprise la calomnie mercenaire.

Le but de ce livre est de faire tourner au profit des jeunes gens l'expérience que l'auteur s'est acquise. Il se croira suffisamment dédommagé des reproches qu'on pourra faire à son style , s'il réussit à préserver la jeunesse de quelques égaremens.

On trouvera dans le cours de ces Mémoires plusieurs passages tirés de différens auteurs, même copiés mot pour mot, ou incorporés à l'ouvrage avec de légers changemens. Je ne fais pourquoi un écrivain devoit risquer d'exprimer mal ce qu'un autre a mieux exprimé qu'il ne peut le faire. Si j'avois voulu m'enrichir des dépouilles de mes confreres, je n'aurois assurément pas indiqué en note les originaux où j'ai puisé; & je n'ai jamais négligé de le faire.

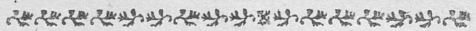
J'ai quelquefois fait usage des idées des autres; je ne crains que ce reproche, qui s'évanouira si j'ai réussi à les lier & à les combiner heureusement. Je ne m'offenserai point du titre de compilateur, tant qu'il fera dans l'ordre des choses qu'on ne peut avoir aucune idée, qui ne soit déjà passée par la tête de quelque autre, ni se servir d'aucune expression que d'autres

n'aient déjà employée un million de fois. Il n'y a point, selon moi, de plus pitoyable vanité, que celle d'un auteur, qui prétend dire toujours des choses absolument neuves. Qu'elles soient neuves pour lui, pour sa patrie, pour son siècle, elles ne le seront jamais pour le genre humain. Tout a été dit. Jusqu'à ce que le monde nous fournisse de nouveaux matériaux, nous ne pourrons que recomposer les anciens. Le mérite de l'architecte se réduira en attendant à observer toujours la proportion convenable, pour qu'au premier choc son bâtiment ne soit point renversé de fond en comble.

Le vrai savant
Fait lentement
Son tour,
Mais à sa fin
Il parvient
Toujours.

En peu de tems
Le faux savant
L'a fait,
Mais à sa fin
Ne parvient
Jamais.

L'un à grands pas
A l'erreur ; va,
Périt ;
L'autre peu à peu
Se fait heureux,
Et, vit.



HISTOIRE VERITABLE

DU

PHILOSOPHE TOVLER,

PREMIERE PARTIE.

INTRODUCTION.

L'objet le plus important des méditations de l'homme est l'étude des événemens de sa vie passée. On parvient par ce moyen à se connoître soi-même. Elles le but constant de mes réflexions qui me procurent ainsi des plaisirs inconnus à la plupart des humains. J'y vois les égaremens de mon cœur avec les folies de mon esprit ; & je ne saurois quelquefois m'empêcher de rire de ce que j'ai fait faute d'expérience & de jugement. Les réflexions sur le passé nous redressent sur le présent , & nous instruisent pour l'avenir.

J'écrirai ce qui m'est arrivé depuis le peu de tems que je végete sur ce globe ; mais je l'écrirai en philosophe , sans chercher de prétexte pour pallier les fautes que la violence de mes passions

m'a fait commettre. Je dirai ingénument ce que j'ai pensé autrefois : j'ai changé souvent de façon de penser , & j'en changerai peut-être mille fois encore. Je suis loin de proposer jamais pour règle mon opinion. Je donne mon avis comme Montaigne donnoit le sien, *non comme bon , mais comme mien*. Je connois mes torts , & c'est pour cela que je ne les veux pas justifier : il faut supporter ses passions , quand on ne peut s'en délivrer ; mais il ne les faut jamais excuser.

Personne ne me connoît. Quel motif pourrais-je avoir pour déguiser des faits qui sont réellement arrivés , & qui peuvent choquer tout au plus mon amour-propre , n'écrivant que l'histoire de mes propres folies ? Si César fait mention de ce qui le regarde en personne tierce , pour éviter l'odieux de l'égoïsme ; moi , qui ne suis connu de personne , je n'ai pas besoin de cette précaution pour ménager la vanité de mes lecteurs.

Quant aux personnes qui ont quelque rapport à mon histoire , je cacherai soigneusement leurs noms , & toutes

les circonstances qui pourroient les décéler. Je ne peindrai que ce qui est essentiel à l'homme. Ce sont les traits du caractère de son ame. L'on ne doit pas s'attendre à un roman rempli d'événemens & d'intrigues amusantes. Ce n'est pas un roman que j'écris. Cet ouvrage est le tableau des sentimens d'un jeune homme qui pense à chaque instant d'une autre manière, qui croit être convaincu de choses qui se contredisent; en un mot, c'est ma vie, c'est-à-dire la vie d'un enthousiaste que j'étois, & que je suis encore.

Regardant autour de moi, je vois ici des bourreaux empourprés qui se croient des gens d'importance, parce qu'ils font tuer cent mille de leurs semblables; j'apperçois là des fainéans en soutane prétendant au plus profond respect, parce qu'ils engloutissent la sueur du pauvre laboureur; d'un côté je vois des savans bouffis d'orgueil, parce qu'ils ont déterré quelque vieille phrase qui n'est plus bonne à rien; de l'autre j'apperçois des femmes qui, ayant mis quelque nouveau ruban ou attrapé quelque fat ennuyeux, croient

les yeux de tout le monde tournés sur elles , & se croient même des ingrédients essentiels dans la composition de ce plaissant univers. Je vois des poètes qui croient être sublimes , quand , marchant sur des échaffes , ils ne sont que boursoufflés , & des M*** qui se croient d'honnêtes gens , quand ils ne vous font pas payer trop cher la v*** qu'ils vous procurent ; je vois des crocheteurs faisant l'amour aux duchesses , & des ducs qui se font bafouer par quelque marsouin de foubrette ; de petites précieuses qui aiment un godelureau , & se livrent à des êtres encore plus méprisables qu'elles.

Descendant en moi , je ne découvre à la vérité qu'un cœur porté à la bienveillance universelle , le desir le plus ardent de faire du bien à mes freres , & l'amour le plus pur de la justice & de la probité,

Cependant tous ces gens-là , dont je viens de faire le dénombrement , étant épris de la plus haute opinion sur la grandeur de leur être , je me crois moi aussi quelque chose , dans ce grand tout , avec mes sentimens d'équité & de bien-

faifance ; d'autant plus que ces fentimens, à ce que j'ai éprouvé dans le court efpace de ma vie, n'étant rien moins qu'ordinaires, c'eft encore la rareté du fait qui me diftingue.

Je vais donc tracer une efquiffe de mes aventures, bien sûr que, fi elles ne font pas auffi merveilleufes que celles qui fe trouvent confignées dans la *Légende dorée* ou dans la *Fleur des Saints*, elles font du moins plus inftructives.

Augustus, dit Suétone, *fcripsit aliqua de vita fua, quam tredecim libris cantabrics tenus bello, nec ultra, expofuit.*

Si ce fameux fcélérat a ofé expofer fa vie criminelle aux yeux d'un monde qui le devoit haïr, celle d'un philofophe paifible amateur de la vertu qu'Octave avoit tant de fois outragée, ne pourroit-elle à plus juft titre prétendre à l'indulgence des fages ? Ils doivent fans doute fouhaiter à l'efpece humaine des exemples de penfeurs tranquilles & fociables plutôt que ceux de brigands heureux.

Mon livre intéreffera peu de gens ; il ne plaira qu'à ceux dont la façon de penfer a de la conformité avec la

mienne , & qui sont accoutumés à regarder les choses du même côté que moi.

Cet ouvrage n'est peut-être point fait pour paroître sous les yeux d'un public qui est plus difficile que jamais , & qui veut qu'on s'occupe uniquement de le distraire des maux de l'humanité par une grande gaîté , par des faits intéressans , multipliés & variés. Hélas ! la gaîté coûte beaucoup à un pauvre mortel , qui pendant la plus grande partie de sa carrière n'a rencontré que des sujets de chagrin ! Hélas ! qu'il est difficile de présenter des faits intéressans à des lecteurs , pour lesquels l'intérêt de l'humanité n'est souvent qu'un vain mot , & qui lisent comme ils agissent , sans savoir pourquoi ni comment ?

Je n'ai que seize ans. Si cela vous choque , cher lecteur ; jetez le livre au feu ; vous y trouverez bien des choses qui annoncent plutôt encore un enfant qu'un garçon de seize ans.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance du philosophe Tovler. Un tailleur jurisconsulte vient sur la scène.

Le pays où je suis né, quoique situé au milieu d'un Empire qui a subi presque tout entier le joug du despotisme, a pourtant réussi à conserver quelques-uns de ses anciens privilèges. La noblesse des autres contrées attirée à la cour du prince, y a dépensé son argent & vendu ses concitoyens; celle de ma patrie a constamment refusé toutes les charges de la cour, n'a point fixé son séjour dans la capitale, & s'est maintenue ainsi dans plusieurs de ces prérogatives dont le prince a dépouillé les autres nobles de son Empire, assez bas pour se faire courtisans, lorsqu'ils pouvoient vivre chez eux en hommes indépendans & libres.

Veillez, ô vous mes chers compatriotes! veillez, vous dis-je, sur les menées fourdes dont se sert le despotisme pour enchaîner les nations. Veillez à la conservation de votre liberté & de vos

droits, dans ces tems affreux où un esclavage universel menace l'Europe.

Hélas ! c'est avec un pressentiment douloureux que j'entrevois votre ruine. Tôt ou tard vous donnerez dans le piège : vous baiferez les chaînes que le despotisme vous prépare. Les nations semblent faites pour être assujetties quelque jour ; la plus heureuse est sans doute celle qui l'est le plus tard.

On me demandera peut être de quel droit je censure les changemens qu'on a jugé à propos de faire dans la constitution de ma patrie , & je condamne d'avance tous ceux qu'on y va faire.

Je réponds avec Raynal , que tout écrivain qui se sent du génie est magistrat né de sa patrie ; il doit l'éclairer s'il le peut. Son droit c'est son talent. Citoyen obscur ou distingué , tels que soient son rang ou sa naissance, son esprit toujours noble prend ses titres dans ses lumieres. Son tribunal c'est la nation entiere ; son juge est le public, excepté le despote qui ne l'entend pas, ou le ministre qui ne veut pas l'écouter.

Ce sont les propres expressions de l'auteur

teur de l'Histoire philosophique & politique. Je n'y ajouterai que ce peu de lignes.

Si je m'égare , faute du génie nécessaire aux recherches de cette espece , mon ignorance doit trouver son excuse dans mon zèle pour être utile ; mais si je suis assez heureux pour me trouver dans le cas opposé , qu'on profite de mes lumieres.

Mon pere fut médecin , homme d'un grand savoir & d'un mérite reconnu. Je ne dis pas cela parce qu'il étoit mon pere , mais parce que tout le monde le dit. Il étoit adonné à la chymie , & je l'aidois dans ses opérations chymiques. Je l'éclairois , je lui apportois tout ce qui lui étoit nécessaire ; mon ardeur dans ces travaux fit pronostiquer aux amis de la maison que je deviendrois aussi un habile chymiste , & mon pere leur en fut bon gré.

Combien l'on se trompe sur les premieres inclinations des enfans ! Si mon pere avoit été cordonnier , forban , gaillard ou troubadour , j'aurois pris autant de goût à faire des souliers , à détrousser mon monde , à recurer les la-

trines, ou à faire des vers, que j'en prenois alors pour la chymie. Les enfans cherchent à imiter tout ce qui se passe sous leurs yeux.

Mon grand-pere étoit un tailleur qui a plaidé toute sa vie. L'on étoit quelquefois bien étonné de lire des requêtes & des pieces entieres de procédure, écrites d'une main qui sembloit ne savoir manier que l'aiguille : dans les deux cas elle étoit toujours sûre de son coup.

C'étoit un vaste génie que cet homme-là. S'il avoit étudié en droit, il seroit devenu un des plus habiles avocats, c'est-à-dire, un des plus grands hableurs de son tems. Au reste tout le profit qu'il retira de son adresse à parcourir le labyrinthe de la chicane, fut la réputation d'un cerveau félé & une bile qui le dévorait. Il se soulageoit en déclamant contre l'injustice des hommes & les mœurs du siecle.

L'habitude de cette médisance est tout l'héritage que mon grand-pere m'a laissé. Quand mon pere partit pour V**, à dessein d'y étudier en médecine, il n'avoit reçu de lui que quinze sous,

que je conserve encore. Mon pere secouru par son oncle le doyen & par des amis qu'il trouva à V**, ne s'en servit point. Je les garde soigneusement, & je m'en sers comme d'un contre-poison, lorsque je sens quelque mouvement d'orgueil s'élever en mon ame. Si un philosophe portoit des armoiries, ces quinze sous orneraient l'écusson des miennes.

CH A P I T R E I I.

Premiere folie de mon pere. Digression sur mon parrain.

Mon pere épousa à V** une très-honnête fille, qui avoit beaucoup de vertus & de qualités aimables, mais point d'argent. C'est une folie sans doute dans notre siecle que d'épouser une fille sans dot; enfin mon pere a fait cette folie. Je fus le premier gage de leur tendre amour, & par conséquent l'objet de toute leur tendresse. Tout le monde s'empressoit à me caresser, à m'accabler de louanges, & à me pro-

diguer les propos les plus fades sur mes beaux talens. Je me flattois d'être un très-joli & un très-sage garçon ; je me gardai bien d'imaginer que tous ces gens-là, en apparence si charmés de mon savoir étonnant, pouvoient avoir leurs raisons pour tâcher de se rendre agréables à mon pere, mais qu'ils se soucioient fort peu de moi. Je fus détrompé dans la suite. En entrant dans le monde ; sans ressource, sans protection, uniquement abandonné à moi-même, je n'étois qu'un jeune freluquet, d'un savoir fort médiocre, sans politesse, sans agrémens, maussade, d'une humeur bisarre & d'un maintien antique ; en peu de mots, on pouvoit fort bien se passer en bonne compagnie d'un personnage de mon espece. Ce sont les mêmes gens autrefois extasiés des discours & de la tournure du joli enfant, qui portent à présent ce jugement sur moi, & l'expriment par les sobriquets dont ils me gratifient.

J'étois à la vérité fort embarrassé à mon entrée dans le monde, sentant que je n'y étois pas à ma place.

Ce qui me décontenancoit le plus,

c'étoient les femmes. J'avois le malheur de n'être pas à leur goût. J'avois encore , comme le pauvre Meilcour (*) ces principes de pudeur, ce goût pour la modestie, que l'on appelle dans le monde sottise & mauvaise honte; parce que s'ils y étoient encore des vertus ou des agrémens , trop de personnes auroient à rougir de ne point les posséder. Ajoutez à cela que, simple dans mes manieres je n'avois ni ces airs, ni ces tons extravagans, ni ces ridicules qui réussissent en mettant ceux qui les adoptent au niveau des gens de bon ton. Aussi étois-je l'objet des railleries & de la risée de tous les agréables étourdis.

J'eus beaucoup à souffrir de la vengeance de deux femmes , qui me firent par leurs regards des offres auxquelles je ne comprenois rien encore. J'étois innocent ; elles auroient dû s'expliquer plus clairement. Je reviendrai sur cet événement dans la suite.

La vie champêtre que les nobles de ma patrie menoient sur leurs terres, leur

(*) Voyez les Egaremens du cœur & de l'esprit.

donnoit un certain caractère de roideur , qu'on appelle impolitesse à la cour , mais qui n'est aux yeux du citoyen que le sceau vénérable de la liberté.

Je me rappelle ici une petite aventure , qui caractérise à merveille cette noblesse jalouse de son indépendance. Peignant en même tems mon parrain au naturel , elle me paroît mériter une petite place dans cette histoire ; ne fût-ce que pour présenter au lecteur un tableau philosophique de plus.

Mon parrain , le comte de P, ** qui avoit parcouru dans sa jeunesse la France , l'Italie , l'Espagne , l'Angleterre & la Suisse , eut l'occasion de lier connoissance dans ses longs voyages avec Voltaire , Rousseau , Hume , & plusieurs autres philosophes de ce tems également fertile en beaux génies & en esprits solides.

Un commerce suivi avec ces hommes renommés qui font la gloire de leur siècle , n'avoit fait que mûrir en lui cet esprit républicain , dont les semences avoient été jetées dans l'éducation qu'il avoit reçue chez lui.

La société de ces hommes éclairés lui

avoit aussi fait contracter le mépris le plus profond pour ces préjugés connus sous le nom de religion ; mépris qu'il ne fit éclater que trop souvent par des railleries mordantes , & même par des procédés qui doivent paroître trop violens à tout philosophe , qui ne se sent point emporté par un tempérament aussi ardent que le fut celui de mon parrain.

Il étoit sujet au crachement de sang. Une attaque violente de ce mal le mit tellement en danger que les jésuites accoururent avec les sacremens. Le bedeau , le confesseur & le dépôt sacré même qu'ils accompagnoient , éprouverent de sa part des marques de mépris si caractérisées , qu'on ne pouvoit pas dire qu'ils fussent en bonne odeur dans ce quartier.

On cria au scandale. Cet événement fit du bruit à la cour. La princesse qui tenoit en ce moment les rênes de l'Empire , chercha les moyens de faire ressentir à mon parrain sa haine religieuse , cette sainte haine qu'inspire la charité chrétienne , sous le prétexte de vouloir convertir son prochain.

C'étoit une plaifante adminiftration que celle de ces tems ridicules, où il falloit faire éprouver au cœur ou ailleurs des chatouillemens agréables à quelque femme de chambre de la princesse, ou fe montrer affiduellement à l'église le rofaire à la main pour devenir miniftre d'Etat ou général d'armée.

L'un & l'autre de ces expédiens convenant peu aux gens de mérite, ils s'éloignoient de la cour, & renonçoient aux emplois plutôt que de briguer de l'avancement par l'hypocrisie & la bafefse.

Il s'enfuivit que la princesse n'étoit entourée que de prêtres fanatiques, papelards & saltimbanques cauteleux, qui fomentoient en elle l'esprit de bigoterie & de perfécution, ou de flatteurs avides qui lui foutiroient des fommes énormes qu'elle auroit pu employer à faire fleurir toutes les provinces qu'elle ruinoit.

Un tableau détaillé de cette adminiftration absurde, feroit trop hideux pour être présenté à des lecteurs, qu'on ne veut pas effaroucher.

Jufqu'ici l'on n'a écrit que des panegyriques

gyriques d'une femme qui, quoique pourvue de quelques belles qualités, fut toujours dominée par le caprice le plus inflexible, la colere la plus brutale & l'orgueil le plus outré; toutes passions qu'elle a transmises à son fils: celui-ci au mépris des lettres qu'il ne connoît point, joint l'amour le plus décidé de la guerre, à laquelle il faut pourtant un art qu'il ignore comme tout le reste.

Le genre humain est presque toujours dupe de l'histoire; il n'appartiendroit qu'au philosophe impartial contemporain de l'écrire. Mais il risque toujours, sous nos gouvernemens despotiques, ses biens & sa liberté pour la plus petite vérité qu'il ose révéler à ses concitoyens, pour la moindre faute qu'il ose relever dans le ministère.

Qu'est-ce donc que ce qu'on écrit durant la vie de nos despotes? Des panegyriques dénués de faits & farcis d'éloges.

Quelques siècles après (car il faut du moins attendre la mort de tous les descendans du monarque dont on ose tracer la vie avec quelque impartialité)

vient l'historien, qui ramasse les mémoires du tems, tous remplis de mensonges que les contemporains n'osoient relever. Il prend ces mensonges imprimés pour des faits incontestables, étant consignés dans les ouvrages des écrivains du tems; il en compose son édifice historique qui devient un véritable château enchanté; il n'y a que du merveilleux partout; l'esprit le plus pénétrant ne sauroit plus alors démêler la vérité. Comment le sauroit-il? Puisque non-seulement on lui a caché les ressorts des agens, mais on a supprimé des événemens principaux, ou on leur en a substitué d'autres entièrement faux. N'apprenant jamais rien du caractère véritable des personnes dont il s'agit, on n'a point de toise sur laquelle on puisse mesurer les actions qu'on leur attribue. C'est ainsi qu'on se moque du genre humain.

La génération présente est très-rarement bien éclairée sur son sort; & si elle l'est, elle ne l'est que furtivement; malheur à celui qui ose lever le voile! Les générations futures ne le feront jamais.

O nations, que vous êtes à plaindre

d'être tombées en partage à des loups ou à des renards ! Vous êtes toujours dévorées. Que vous êtes à plaindre d'être en proie , pour furcroît de malheur, aux faiseurs de livres qui se jouent de vous & de votre misere !

Hélas ! Je suis convaincu que c'est en vain que je m'épuise en apostrophes ; je suis encore convaincu , qu'il vaut mieux pour un pauvre philosophe tel que moi , de ne pas toucher à ces plaies désespérées auxquelles on n'apportera jamais remede ; cependant le sentiment de l'humanité, la pitié dont je me sens pénétré pour mes freres misérables, gagnent le dessus ; je m'échauffe ; je parle.

Voilà, lecteur ! la premiere fois , *mon esprit dupe de mon cœur !*

C H A P I T R E I I I.

La digression finit par des réflexions sur les torche-culs & sur l'esprit des auteurs grecs & anglais.

Le comte de P** étoit un des plus riches seigneurs de mon pays. C'étoit pour cela que la cour le ménageoit en public, & cherchoit à le perdre en secret. L'occasion s'en présenta bientôt.

Le comte de Sch**, pour lors gouverneur, pria à souper mon parrain en compagnie de la plus grande partie de la noblesse.

Mon parrain, qui aimoit les repas libres tels qu'ils les avoit vu faire aux Anglais, avec lesquels il s'étoit souvent enivré, ne tarda pas d'oublier qu'il soupoit avec le gouverneur de sa patrie. La conversation se tournant sur la diversité des gouvernemens, il fit hautement l'éloge de celui de l'Angleterre, assurant que le reste des pays de l'Europe croupit dans l'esclavage le plus honteux.

Et votre pays, Monsieur le Comte,

dit le gouverneur avec un ton mêlé de dépit & de hauteur, qui pourtant n'en imposoit pas à mon parrain ?

Mon pays, reprit celui-ci, est gouverné par des torche-culs; (*) gouvernement qui est certainement un peu

(*) Pour comprendre ceci, il faut savoir que la princesse avoit coutume de donner audience à ses femmes de chambre, dans le moment où elle avoit besoin de ce qui vient d'être nommé & qu'elles lui présentoient. Ce moment étoit important pour le sort de l'Etat & celui des individus. C'étoit presque toujours à la garde-robe que les affaires d'Etat les plus importantes étoient décidées. Combien de Ministres, combien de généralissimes furent congédiés pour une mauvaise selle ? Le sort des principaux officiers de la Couronne dépendant de la selle, la selle de la digestion, la digestion des repas que la princesse avoit faits, les repas des cuisiniers, on voit bien que c'étoit alors la cuisine qui gouvernoit l'Empire.

Mais ne nous moquons pas pour cela de la pauvre princesse. Ne sont-ce pas quelquefois de plus petites bagatelles encore qui ont changé la face d'un hémisphère ? Tel est l'arrangement des choses, que le monde ne peut être gouverné que par des niaiseries, des fadaïses & des billevelées.

plus mauvais que celui qui rend la Grande-Bretagne si florissante.

Pardieu ! s'en est trop , s'écria le gouverneur en appliquant un soufflet à mon parrain , qui lui répondit par une croquignole , tirant presque en même tems son épée.

Ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'on parvint à séparer les deux combattans.

Le gouverneur ordonna à quelques cavaliers de se saisir de la personne de mon parrain.

Nous ne ferons jamais les bourreaux de notre compatriote , lui répondirent-ils aigrement ; apprenez à respecter une noblesse qui n'outrage pas ses égaux , & cherchez ailleurs des recors.

Le gouverneur fut réduit à recourir à ses valets ; ils s'emparèrent de mon parrain , qui dédaignoit de s'échapper , quelque peine que ses amis se donnaissent pour l'y engager ; on lui fit son procès , il fut condamné à être conduit dans les fers à la forteresse de Sp** , où il devoit rester enfermé plusieurs années.

On exécuta cette sentence malgré un

crâchement de sang violent & une colique néphrétique, qui rendirent ce voyage extrêmement dangereux pour mon parrain.

Quand il partit, on eut l'imprudence de mener à travers la ville son carrosse escorté par des foldats.

Le comte, que les cahos incommodoient, mit la tête hors de sa voiture, & crachoit du sang à la vue de ses concitoyens.

Le peuple qui l'aimoit, irrité par ce spectacle affreux, se mit à crier à la tyrannie, s'attroupa autour de la voiture, armé de bâtons, & accablant le gouverneur de malédictions. Il se mit en devoir d'arracher mon parrain des mains de la milice.

Peu s'en fallut que la populace n'y parvint, lorsque le commandant de la ville fit marcher trois compagnies d'infanterie qui disperferent les mutins.

Cet événement est au nombre de ceux qui ont fait germer en moi cet esprit républicain qui m'anime. Né & élevé dans un pays où agonise encore cette liberté précieuse, anéantie dans le reste des provinces soumises au gouvernement

qui m'a vu naître; je conçus dès le berceau la plus haute idée de la dignité de l'homme, je contractai l'habitude de regarder avec horreur tout ce qui tend à rabaisser cette dignité : habitude fortifiée encore par l'étude des ouvrages immortels des génies sublimes de l'ancienne Grèce & de ceux de l'Angleterre.

CHAPITRE IV.

Autre folie de mon pere. Ma premiere débauche. Pronostics.

J'avois une nourrice. Il eût été mieux sans doute que cela ne fût point; mais j'en eus une; & c'est-là la seconde folie de mon pere.

Je ne fais si je fais outrage à la mémoire de mon pere, en le traitant de fou; je m'en rapporte au philosophe Phavorinus qui, étant averti un jour que la femme d'un de ses écoliers venoit d'accoucher, alla la trouver. Ayant appris que la mere de l'accouchée lui parloit d'une nourrice, il s'a-

dressa à celle-ci : Oro te, inquit, mulier!
 sine eam totam integram esse matrem filii
 sui. Quod est enim hoc contra naturam, im-
 perfectum, atque dimidiatum matris genus,
 peperisse, ac statim ab sese abjecisse. Aluisse
 in utero sanguine suo nescio quid, quod non
 videret, non alere nunc suo lacte, quod
 videat jam viventem, jam hominem, jam
 matris officia implorantem? An tu quoque,
 inquit, putas naturam foeminis mammarum
 ubera quasi quosdam noevulos venustiores
 non liberorum alendorum, sed ornandi pec-
 toris causa dedisse? Sic enim pleræque istæ
 prodigiosæ mulieres fontem illum sanctissi-
 mum generis humani educatorem a refacere,
 & extinguere cum periculo quoque averſi,
 corruptique lactis laborant, tanquam pulchri-
 tudinis sibi insignia devenustet. Quod quidem
 faciunt eadem vecordia, qua quibusdam
 commentiis fraudibus nituntur, ut foetus
 quoque ipsi in corpore suo concepti aborian-
 tur, ne æquor illud ventris irrugetur, ac de
 gravitate oneris & labore partus fatifcat.
 Quod cum fit publica detestatione, commu-
 nique odio dignum in ipsis hominem primor-
 diis, dum fingitur, dum animatur, inter
 ipſus artificis naturæ manus interfectum iri,
 quantulum hinc abest, jam perfectum, jam

genitum , jam filium proprii , atque consueti ,
 atque cogniti sanguinis alimonia privare ? ---
*Quæ (malum) igitur ratio est , nobilitatem
 istam nati modo hominis , corpusque , & ani-
 mum benigne ingenitis primordiis inchoatum
 insitivo , degenerique alimento lactis alieni
 corrumpere ? præsertim si ista , quam ad
 præbendum lac tunc adhibebitur , aut serva ,
 aut servilis , et ut plerumque solet , externæ ,
 atque barbaræ nationis , si improba , si in-
 formis , si impudica , si témulenta est , &c. &c.*
 (*) Comment douter , dit fort bien
 un philosophe moderne (**) , de l'in-
 fluence du caractère de la nourrice sur
 celui du nourrisson ? On n'en doutoit
 pas du moins en Grece , & l'on peut
 s'en assurer par le cas qu'on y faisoit
 des nourrices lacédémoniennes. *En effet ,
 dit Plutarque , si le spartiate encore à la
 mamelle ne crie point , s'il est inaccessible à
 la crainte , & déjà patient dans la douleur ,
 c'est sa nourrice qui le rend tel.*

(*) V. A Gell. noct. att. lib. 12. cap. 1. Ce
 chapitre de l'honnête Romain mérite tout entier
 l'attention du lecteur ; mais je n'aime pas à
 transcrire. Que celui qui a envie de le lire , prenne
 la peine de consulter l'auteur même.

(**) Helvétius.

Ma nourrice qui , n'étant pas lacedémonienne , buvoit à tire-larigo , me porta un jour à la promenade. Elle entra dans un cabaret. Le vin me plaisoit assez ; ma nourrice m'en donna trop ; de retour à la maison , je m'endormis , & ne me réveillai qu'au bout de vingt-quatre heures. Cette ivresse fit pronostiquer très-pertinemment à quelques amis de mon pere que , m'enivrant des eaux du Parnasse , je ferois un jour un grand poëte. Ce qu'ils ont prédit , s'est à demi vérifié ; mais j'aime mieux m'enivrer de vin de Champagne que d'eau du Parnasse.

Le lendemain au soir , avant qu'on me fît coucher , il m'arriva un malheur , duquel on tira aussi un pronostic. Mon pere revenant du spectacle , demanda ses mules à ma nourrice , qui me portoit dans l'un de ses bras. Elle tenoit une chandelle , & fléchit le genou pour les prendre. Elle glissa ; ma tête porta sur la chandelle qui me brûla. Il m'en est resté une petite cicatrice au front.

On tira de là cette conséquence légitime , que je ferois un cerveau brûlé. Je ne fais , si l'on a prédit juste , mais

il doit en être quelque chose. Ne pensant pas comme la multitude , il faut que je sois fou.

Il viendra un tems, disoit Antoine, ce fameux paysan égyptien , où les hommes seront fous , & s'ils viennent en ce tems-là à rencontrer un homme qui ne le sera pas , ils s'acharneront contre lui comme s'il étoit , lui , n'étant pas comme eux , le seul fou au monde. Il me semble que ce tems-là est venu.

Je ne cache mes sentimens à personne, n'ayant point d'intérêt à le faire. Si j'avois conçu le dessein de m'avancer parmi les hommes, de m'y procurer quelque emploi important pour m'enrichir & vivre dans l'abondance aux dépens de mes freres , ou devenir leur bourreau , soutenu de l'autorité de mon souverain , je saurois bien tirer profit de leurs bêtises & de leurs fantaisies. Mais je ne veux que devoir ma subsistance à mes travaux. Voyant le besoin de vivre , il me faut quelque métier , quelque art , quelque établissement , afin que je me puisse pourvoir des moyens dont l'homme se sert pour prolonger son existence , à laquelle il ne

manque pas, quelque misérable qu'elle soit, d'attacher un prix qui étonne assez ceux d'entre les philosophes, qui savent un peu mieux apprécier ce don si vanté de la providence.

Tout m'est égal. Je connois les inconvéniens de chacune des conditions auxquelles je pourrois me déterminer. Je comprends bien qu'il seroit mieux de nes'attacher à aucune. Mais il le faut, & c'est à mes yeux une bien grande folie que de lutter contre le destin. J'ai donc résolu de travailler de mon mieux pour l'avantage de mes freres, de remplir quelque poste dans la société, tel qu'il soit, y attendant avec autant de patience qu'il me fera possible, le dernier jour de ma vie. Les coups de la fortune ne pourront rien changer à cet arrangement. Je ne saurois jamais être malheureux. N'exigeant rien de la société que ce qu'elle me doit, je veux travailler pour elle, afin qu'elle me nourrisse. Cette prétention est légitime : c'est un droit que je tiens de la nature ; c'est du côté de mes freres l'acquit d'un devoir & non une faveur.

C H A P I T R E V.

*La veuve du Greffier. Apostrophe au siecle
& aux gens sans cœur & sans sentiment.*

Mon pere fit connoissance à V** de la veuve d'un greffier, laquelle au déclin de son âge ne laissoit pas d'être encore fort jolie. Aussi ne manqua-t-on pas d'attribuer le bien qu'elle fit à mon pere, à des vues secretes sur sa personne. Elle lui fournit l'argent dont il avoit besoin pour se faire medecin, & elle le soutint de sa bourse durant ses études.

C'étoit la femme du monde la plus généreuse. Elle avoit été touchée de la bonne mine de mon pere, de son caractere simple, & tout-à-fait éloigné des airs & des façons engageantes d'un fourbe qui se sert de manieres insinuan-tes pour dépouiller les gens de leur argent.

On railloit néanmoins la veuve de son attachement pour le jeune medecin ; les grogneuses du quartier ne ces-

soient de la draper , tirant de son commerce avec l'hypocrate quelques contes falots pour la chronique scandaleuse.

Personne ne comprenoit comment une femme pouvoit être gratuitement généreuse envers un jeune homme. Honte au siècle où l'on ne croit pas au désintéressement , où l'on trouve chimérique tout ce qui est grand , tout ce qui montre une noblesse d'ame qui n'est pas à la portée de la lie du peuple.

La veuve S*** étoit trop honnête femme pour mettre un semblable prix à ses bienfaits ; elle donnoit des secours à mon pere , uniquement par ce qu'il en avoit besoin , & qu'il n'étoit pas homme à s'en procurer par des bassesses ; elle le secourut par amitié & par estime , & sans aucun motif d'intérêt.

Je crois fort que vous n'y comprenez rien , gens sans cœur & sans sentiment ; mais ce n'est pas pour vous que j'écris ces mémoires.

Mon pere voudra bien me pardonner les impertinences que je lui ai dites plus haut , en considération des efforts que je fais ici pour le sauver de la médisance des belles compagnies.

La veuve étoit en outre trop sage pour se laisser engager dans un second mariage , après avoir été si malheureuse dans le premier. Elle avoit épousé sans le consentement de ses parens , & malgré leur refus opiniâtre de le donner , un homme mal élevé , breteur , grossier , qui avoit réussi à lui persuader qu'il l'adoroit , & n'avoit d'autre objet de sa tendresse que son héritage , qu'il savoit être d'assez grande importance. Les parens de madame de S.... irrités contre elle , lui en déroberent une partie considérable. Le mari se voyant trompé dans son attente , & chargé d'une femme qu'il n'aimoit pas , n'imaginant point d'honnête moyen de s'en défaire , traita la pauvre victime avec une dureté sans exemple , & s'abandonna à la débauche. La malheureuse femme souffroit avec résignation les tourmens que le barbare inventoit journellement pour épuiser sur elle sa mauvaise humeur.

C'est à cette femme que je suis redevable du peu d'éducation que j'ai reçue. Elle suivit mon pere , lorsqu'ayant pris le bonnet de docteur , il revint dans sa patrie pour en exercer la profession.

Ma

Ma mere, occupée des soins du ménage, m'abandonnoit à elle, bien sûre que, s'il est possible de suppléer aux devoirs de mere, cette bonne dame le feroit mieux que personne.

CH A P I T R E V I.

Mort de mon pere. Scene pathétique.

Mon pere fut sacrifié au préjugé qu'il ne faut jamais laisser un malade disposer de soi-même. Il connoissoit son tempérament mieux que tout autre, & étant tombé malade, il voulut se guérir. L'on appella malgré lui, d'imbécilles médecins qui le firent saigner, quoiqu'il assurât qu'il mourroit dans l'espace de dix heures, si on lui tiroit une goutte de sang.

Ma mere ne savoit à qui se fier, ou à son époux malade, ou à ses confreres bien portans. On la détermina à joindre ses prieres à celles des médecins. Mon pere attendri des larmes de son épouse, auxquelles il avoit toujours eu

la foiblesse de tout accorder , céda enfin ; il tendit le bras au chirurgien , en lui disant , *faites-moi mourir.*

On le saigna ; les dix heures s'écoulerent ; il appella son épouse , la remercia de son tendre attachement , l'assurant qu'il s'étoit fait saigner uniquement pour l'amour d'elle , & vaincu par ses instances ; il ajouta qu'elle n'étoit pourtant point du tout coupable de sa mort , quoiqu'elle eût employé la plus douce persuasion pour l'engager à abandonner le bras au chirurgien , que l'ignorance des médecins l'avoit tué , & qu'il le leur pardonnoit de bon cœur.

Ayant achevé ces paroles , il la baisa , la fit éloigner , & mourut quelques instans après.

Louis de Baviere se révolta encore contre son pere Louis le Foible ou le Débonnaire , après l'avoir rétabli. Le malheureux pere mourut de chagrin dans une tente auprès de Mayence , en disant : je pardonne à Louis , mais qu'il sache qu'il m'a donné la mort.

Hélas ! pourquoi mon pere étoit-il aussi foible que ce Louis ?

CH A P I T R E V I I.

Raisonnemens d'enfant. Prophétie de mon pere.

Personne ne fut moins sensible à cette perte que moi. Je jouois autour du lit de mon pere, le poussant plusieurs fois du coude pour l'éveiller : *Dors-tu, papa ?* lui demandois-je : *leve-toi ? allons travailler à quelque opération chymique ? Me voici la chandelle à la main.*

Il ne dort pas , disoit ma mere éplorée , il est mort , il ne se réveillera plus.

Je me fachois contre elle , ayant pris la coutume de me fâcher contre tous ceux qui me disoient ce que je ne comprenois point.

L'on voit par-là , qu'il faut chercher dans ma plus tendre enfance la raison pour laquelle je ne pourrai jamais me mettre d'accord avec Messieurs les théologiens , ces gens ne me parlant que de choses incompréhensibles.

Voyez la belle chose ? répliquai-je à ma mere , vous dites qu'il est mort , parce qu'il est très-commodement éten-

du sur son lit. Il n'y a donc rien de plus facile que la mort. On se couche, on ferme les yeux, après vient du monde, disant en pleurant à chaudes larmes : *Ah ! c'est bien dommage , le voilà qui se meurt ! c'étoit un brave homme ! Ah maman !* Il est bien plus facile de mourir que d'apprendre à lire.

Mon pere me tenoit quelques jours avant sa mort serré entre ses bras, & me disoit : „ enfant ! je te quitte à regret ; perçant d'un coup d'œil les „ sombres voiles de la destinée , j'y „ vois mon fils le fléau des fous , & le „ châtiment des coquins. Malheureux ! „ que vas-tu devenir ? La moitié du „ monde s'élève en murmurant contre „ toi : ami de la vérité & de la justice, „ tu trouves partout des ennemis ! Enfant ! enfant ! il auroit mieux valu „ pour toi de ne pas avoir été mis en „ ce monde , gouffre d'injustice , de „ méchanceté & d'intrigues. „

Ces paroles se font gravées dans mon cœur, quoique dans ce tems-là elles fussent autant d'énigmes pour moi. Je me fâchois, selon ma coutume, contre mon pere, qui m'entretenoit de choses

qui sembloient lui faire beaucoup d'impression, & qui ne m'en faisoient aucune. J'avois pris l'habitude de chercher le sens de ce qu'on me disoit, & de ne pas m'en tenir aux mots.

On verra dans la suite de ces mémoires, que la prophétie de mon pere s'est déjà à demi accomplie, & que j'ai lieu d'espérer qu'elle s'accomplira tout-à-fait.

CHAPITRE VIII.

Leçon de patience. Desir d'être transporté sur une autre planete.

On me dit que j'étois un méchant enfant, entêté, porté à piailler, me mettant en colere dès que je n'étois point obéi. Je remercie ma nourrice de m'avoir donné la premiere leçon de patience & de sujétion. L'ayant impatientée un jour de mes cris impertinens, elle me jetta sur un lit avec tant de violence, que je faillis étouffer.

Je commençai alors à devenir souple & soumis, quoique l'ardeur & la viva-

cité de mon tempérament l'aient emporté quelquefois encore sur mes principes de modération & de patience.

Après la mort de mon pere je m'appliquai à l'étude avec assiduité. J'avois huit ans & demi lorsqu'on m'envoya à l'école pour y faire quelque progrès dans le latin, dans l'histoire, dans la géographie, & dans mille autres choses qu'on fait apprendre de bonne heure aux enfans pour qu'ils les oublient plus vite.

Il eût été mieux sans doute, que l'on m'eût fait apprendre un métier, avec lequel je pourrois maintenant gagner ma subsistance. L'usage de la réflexion est le seul que j'aie acquis, & ma maladresse me rend incapable d'exercer aucun art mécanique.

Je hais trop la servitude pour m'introduire dans les anti-chambres des grands, & y ramper dans la poussière devant quelque misérable Altesse. Je suis de trop mauvaise humeur pour faire ma fortune auprès des femmes & pour parvenir par leur canal. Je me vois placé dans ce monde, & ne m'y trouvant pas bien, je sens qu'il me

faudroit une place sur quelque autre planète, où il y ait des hommes moins bêtes, des femmes moins méchantes, & des filles moins dégoûtantes.

Hélas ! comment notre globe sauroit-il renfermer quelque chose de bon, n'étant que le *Privé de l'Univers*.

Les Syriens disoient avec raison, que cette planète n'étoit pas faite originellement pour être habitée par des gens raisonnables, mais que parmi les citoyens du ciel il se trouva deux gourmands, mari & femme, qui s'aviserent de manger une galette. Pressés ensuite par les suites de la gourmandise, ils demandèrent à un des principaux domestiques de l'Empirée, où étoit la garde-robe. Celui-ci leur répondit, voyez-vous la terre, ce petit globe qui est à mille millions de lieues ? C'est-là qu'est le *Privé de l'Univers*. Ils y allèrent, & Dieu les y laissa pour les punir.

(*) Voltaire.

CHAPITRE IX.

Duel.

Une extrême honnêteté a toujours fait le fond de mon caractère, ce qu'on verra par plusieurs traits de ma vie, & il étoit tout simple que j'attendisse de mes frères des procédés semblables aux miens. Dans mon enfance je me mettois en fureur, quand je n'éprouvois pas ce retour.

J'en avois que dix ans, qu'il m'arriva un jour de m'entretenir dans une agréable forêt avec plusieurs de mes compagnons d'école, parmi lesquels se trouvoit un gascon de quatorze ans, mon intime ami.

Nous jouions aux barres, au tripot, & à plusieurs jeux enfantins; enfin mon ami proposa de jouer au jeu de la guerre, comme nous l'appellions.

Il partagea les écoliers en deux partis, dont il commandoit l'un qui devoit représenter l'ennemi, & m'abandonna

donna l'autre , pour repouffer les attaques de son armée.

Nous formâmes avec des branches d'arbres des armes à nos soldats , & nous nous mîmes à commencer notre jeu militaire avec des tricots & de petites pierres qui devoient représenter les cartouches , les balles & la mitraille.

La forêt étoit traversée par une petite rivière très-facile à passer à gué ; mais les deux généraux étoient convenus que l'on ne traverseroit cette rivière , qu'au moyen d'un pont qui devoit être fait par les soldats.

C'étoit pour rendre le passage plus difficile , pour prolonger notre jeu , & y répandre de l'intérêt. Occupé à assiseoir mon camp que je toisois avec la plus grande exactitude , faisant faire en même tems des mannequins remplis d'herbes panachées , pour représenter ainsi le bagage d'une armée , & gabionnant mes soldats , je m'apperçus que le général ennemi violoit la condition établie , & passoit à gué la rivière pour me prendre en flanc. Ils s'approcha ainsi plus vîte que je ne pouvois le prévoir , & son armée jettoit déjà des cris de victoire. La

mienne, travaillant à former le camp, étoit dans le plus grand désordre. Une défaite totale m'étoit inévitable.

La honte de me voir battu dans la première rencontre, & la perfidie de mon ami, me transporterent de colere, au point qu'oubliant l'amitié que nous nous portions mutuellement, je tirai incontinent la petite épée dont mon parrain m'avoit fait présent ce jour même, & courant à la rencontre du général ennemi, je lui criai à tue-tête : *défends-toi coquin ! apprends à tenir une autrefois ta promesse en honnête garçon.*

Mon ami, parfait escrimeur, qui savoit, que je n'avois jamais appris l'art de faire des armes, se moqua de mon courroux ; ce qui ne fit que m'irriter davantage. Je le forçai de se mettre en posture.

Le duel ne fut pas plutôt commencé, que je blessai cet ami chéri à la main droite.

Il laissa tomber son épée, & me pria d'épargner sa vie.

A peine vis-je couler son sang que ma colere s'évanouit, & laissa mon amitié pour lui reprendre toute son énergie.

Ma férocity me fit horreur , & tournant l'épée contre mon sein , je m'en ferois percé infailliblement , si mes disciples qui étoient accourus , ne m'eussent arraché des mains cette arme fatale.

Quoique mon ami fut en peu de tems parfaitement guéri , plusieurs mois s'écoulerent que je ne pouvois le regarder sans fondre en larmes , & sans me reprocher vivement ma barbarie.

Si l'on me demande , comment il m'a été possible de blesser un garçon qui savoit faire des armes , à moi , qui n'avois pas la moindre idée de cet art , je n'en fais rien ; ce que je fais , c'est que , dans ce moment funeste , ne me connoissant pas moi-même , j'aurois combattu le monde entier.

C H A P I T R E X.

Suites fâcheuses de mon penchant pour la poésie. Effet de l'instinct.

A dix ans se développoit déjà mon penchant pour la poésie , qui m'a attiré

la haine de mes oncles & tantes , pe-
chant qui me tourmente encore quel-
quefois , & qui fut peut-être la princi-
pale cause des fâcheux accidens qui me
sont arrivés depuis.

Je commençois en même tems à res-
sentir les premiers mouvemens de l'a-
mour , ou plutôt de l'instinct. Mon sein
palpitant s'élevoit avec plus d'empres-
sement qu'à l'ordinaire ; j'étois abattu ,
mélancolique ; ma maniere d'être chan-
gea entièrement ; ce qui me divertissoit
autrefois m'étoit à charge ; ce qui me
charmoit auparavant m'ennuya alors.

Ce phénomène m'étonna , & je ne pus
en approfondir la raison. Il se trouvoit
dans mon cœur un vuide , qu'il falloit
remplir à tel prix que ce fût. J'étois
dans le même cas que M. Meilcour , ne
songeant plus qu'à me faire une passion
telle qu'elle pût être.

Je devins à dix ans amoureux d'une
fille qui , par son extrême laideur , au-
roit fait peur à tout autre qu'à moi.

Mais enfin , qu'importe ! j'avois be-
soin d'un objet , & cette fille , toute
laide qu'elle étoit , me régala de ses
charmes , mieux peut-être , qu'une autre

plus jolie ne l'auroit fait par prévention pour sa beauté.

Mon ignorance tourna au profit de ma santé & de mes forces, j'étois bien convaincu qu'il n'y avoit d'autre plaisir à goûter avec une fille, que de la caresser & de toucher ses appas. Je lui prodiguai mes caresses avec bien peu de ménagement; mais elle n'a pas lieu de se vanter d'avoir reçu de faveur plus solide de ma part. Je présume qu'elle l'auroit souhaité; mais je n'entendois rien encore au langage de ses yeux, & elle n'a pas trouvé bon de m'en parler plus clairement. J'avoue qu'une déclaration d'amour faite en propres termes, n'auroit été rien moins que déplacée en ce tems d'enchantement, où enforcé de mon amante, deux mots de sa part n'auroient assurément pas manqué leur effet. Mais elle n'est jamais entrée en explication là-dessus, & moi j'étois trop niais pour deviner ce que l'on ne me disoit pas. Il se peut qu'elle se soit méfiée de son organisation (*) ou des forces de mon âge.

(*) Voyez le chapitre suivant.

Cependant je me croyois parvenu au dernier degré de bonheur. Blasée sur les plaisirs, mon amante s'abandonna toute entiere à la vivacité de mes desirs; & le croyez-vous ? j'étois assez fou pour trouver du plaisir à repaître mes yeux du spectacle d'un corps plus dégoûtant dans ses parties les plus secretes que le mien, & qui sera, à parler en bon moraliste, en peu de tems aussi bien pourri que le mien.

CH A P I T R E X I.

Sur les Hermaphrodites.

Il me faut entrer ici dans un détail qui, quelque minutieux qu'il paroîtra peut-être au plus grand nombre de mes lecteurs, ne peut qu'intéresser beaucoup le philosophe, qui fait par quelle imperceptible liaison, aux plus petits événemens sont enchaînés souvent les effets les plus importants; qui fait combien de préjugés & d'erreurs engendre dans l'esprit de l'homme une seule idée appuyée sur un fait ou faux, ou qui n'est

pas suffisamment & convenablement observé.

Cette créature qui m'avoit fait connoître la première ce sentiment qu'on appelle amour, ou pour dire mieux, qui avoit fait jouer en moi la première les ressorts de l'instinct, en éveillant dans mon ame des desirs que je ne savois même désigner par aucun nom, dont je ne débrouillois l'objet que confusément, cette créature, vous dis-je, étoit hermaphrodite, ou quelque chose de semblable, une espèce d'animal que je ne fais comment appeller.

Je ne veux pas discuter ici avec les physiciens s'il y a des hermaphrodites ou non. D'après un auteur célèbre cette question seroit décidée. Il est certain, dit-il (*), que plus on approche des premiers âges du globe, plus on doit rencontrer de ces êtres dont l'organisation atteste la magnificence de la nature; encore aujourd'hui, quand on parcourt les régions asiatiques & africaines, où les principes générateurs doivent avoir conservé le plus

(*) Voyez l'Histoire des hommes.

d'activité , on rencontre à chaque pas des hermaphrodites ; on sait qu'à Surate ils forment une caste très-nombreuse ; une partie des Indiens les regardent comme des êtres sacrés , à qui il faut rendre hommage , & les autres comme des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer ; mais quand on est philosophe , on n'en fait ni des dieux ni des monstres , on en fait des hommes.

Messieurs les physiciens sont trop favans , & moi trop ignorant ; ce que je fais , c'est que cet animal dont je viens de parler , je veux dire mon amante , ayant le visage d'un dragon ou d'un cuirassier , n'avoit pas seulement le sein d'une femme ; mais encore cette étrange créature étoit mamelue à l'excès , & néanmoins portoit-elle entre ses jambes quelque chose qui ressembloit parfaitement à ce que je porte entre les miennes : je ne pouvois m'empêcher de croire qu'une femme devoit être con-formée à peu-près comme un homme.

Souvenez vous , lecteur ! que c'étoit la première qui avoit soumis ses charmes reculés aux attouchemens de mes

maines pétulantes, & aux regards lascifs de mes yeux avides.

La seule différence que je remarquois entre nos deux membres, c'étoit, que le sien étoit tout velu, & le mien ne l'étoit qu'à sa racine, & que la grandeur du sien surpassoit à peu-près deux fois celle du mien.

Que les phyficiens aillent se calomnier & guerroyer pour définir cette proéminence, c'est ce dont je me soucie aussi peu que des leurs & de celles de Mesdames leurs épouses. J'ai caressé mon amante, je ne l'ai pas anatomisée; je ne puis donc rien dire de plus pour satisfaire la curiosité des naturalistes, si non que j'ai regretté souvent moi-même de ne pas avoir poussé mon examen amoureux assez loin, pour découvrir si l'animal en question n'avoit point avec moi d'autres points de ressemblance & des degrés de différence qui lui donnassent les deux sexes.

Si je savois, à l'heure qu'il est, déterrer ma mignone ancienne, quelque laide qu'elle soit, j'irois encore lui faire l'amour, seulement pour en obtenir la permission de mettre mon nez

muni de lunettes entre ses jambes. Je me repens bien du tort que l'emportement de ma lubricité a fait en cette occasion au progrès de mes connoissances dans une partie aussi curieuse de l'histoire naturelle. Je m'imaginois bonnement que toutes les femmes étoient organisées de la même manière.

Il s'élevoit alors dans mon esprit des doutes tout-à-fait nouveaux. Je ne pouvois concevoir la génération de l'homme. Une autre difficulté vint s'associer à celle-ci. Dès mon enfance j'avois la vue fort courte. Les garçons & les jeunes filles voient d'ordinaire les chiens s'accoupler dans les rues : c'est ce qui leur doit donner quelque idée confuse de l'œuvre de la génération ; moi je n'en voyois rien ; la génération étoit donc un beaucoup plus grand mystère pour moi , qu'elle ne l'est d'ordinaire pour un garçon de dix ans un peu dégourdi. J'enfantois les systèmes les plus extravagans sur la procréation des enfans ; ne voyant pas comment elle se faisoit dans la nature , j'imaginois mille façons différentes l'une plus absurde que l'autre.

Vous me direz peut-être , lecteur : qu'est-ce que cela nous fait à nous , que les sales appas de votre première mignone se soient trouvés de telle ou telle autre forme ?

Oh ! pardonnez-moi ! cela est de la dernière importance. Tout est enchaîné dans la nature ; une idée fautive en attire une autre ; une absurdité en va enfanter mille. Figurez-vous combien plus grande devoit être mon envie , de pénétrer un secret , que cet accident , qui vous semble tirer si peu à conséquence , m'avoit rendu impénétrable. Jugez quelle devoit être ma curiosité de savoir , si toutes les femmes étoient jettées dans le même moule , ou si j'en pouvois rencontrer peut-être une , qui pût éclaircir mes doutes.

O vous , qui peut-être me condamnerez impitoyablement en lisant dans la suite de cet ouvrage , que je fis l'amour à tant de filles , apprenez que le desir de m'instruire étoit mon premier objet ; que lorsque l'une m'avoit permis d'examiner ses charmes , je la quittois bientôt pour en chercher une autre qui m'accordât la permission de faire la

même recherche dans ses beautés cachées. Ce ne fut qu'après une douzaine de semblables expériences, qu'après avoir passé en revue des femmes & des filles, des pucelles & des catins, que j'osai conclure, en observateur bien avisé, que la nullité de proéminence chez la femme étoit dans la règle, & que l'appendice de Monsieur ou de Mademoiselle mon amante première, en devoit être une exception.

Peu à-peu, ce vif desir de m'éclairer se transforma en coutume, & vous savez combien la coutume tyrannise les esprits les plus solides. Si je ne recherchois d'abord le sexe que pour la satisfaction de mon esprit, je le recherchai depuis par habitude; c'est ainsi que je le recherchai toujours.

CHAPITRE XII.

Les filles de la Couleuvre.

Pendant mes amours, je fabriquai quelques pieces en vers à la louange de mon idole; elles me furent payées par

quelques baisers ; on les imprima dans la suite à V**, où je me rendis après la mort de ma mere, comme on le verra bientôt.

Ce fut encore une folie que de me faire auteur à dix ans, attirant ainsi les yeux de tout le monde sur moi. L'envie se tourmentoit à me trouver des défauts ; car ç'auroit été une honte pour le genre humain, qu'un garçon de dix ans n'en eût point. Quand je faisois quelque chose de bon, ce qui m'arriva quelquefois, l'on se fâchoit sérieusement de ce que j'étois dans une si tendre jeunesse plus habile que d'autres ne le sont sous des cheveux blancs. Il falloit rabaisser cette petite créature si orgueilleuse de son peu de mérite. Il n'y avoit personne qui n'y trouvât son intérêt. J'étois déchiré de la bouche des hommes, & ce qui me choqua le plus aussi, de celle des filles, parce que je n'étois point venu leur rendre à toutes mes hommages.

L'on dit qu'il faut cacher soigneusement ses belles qualités, si l'on a le bonheur d'en avoir, pour ne pas éveiller l'envie. Cette méchante déité dort tant

qu'on reste dans l'obscurité, & elle sort brusquement de sa tanière dès que le bruit de vos éloges vient l'importuner.

Il ne faut pas la troubler, mes amis! laissons-la ensevelie dans un paisible sommeil! qu'elle ne le quitte jamais, que jamais son repaire ne retentisse des cris d'applaudissemens dont vous accable un public enivré de votre mérite! Elle viendrait alors fondre sur vous avec fureur pour vous écraser.

Voilà ce qui arriva il y a quarante à cinquante mille ans dans la ville de Zoroastre, à ce que disent les sages Perses, qui ne mentent jamais. Le Ciel étant irrité contre la terre, où l'on ne songeoit qu'à se divertir, envoya vers le Gange une grosse couleuvre qui étoit enceinte de dix mille envies. Elle accoucha, & dès-lors les hommes furent malheureux. Il faut qu'il y ait plus de cent mille envies dans chaque capitale de l'Europe; car dès qu'un homme y réussit dans tel genre que ce puisse être, toutes les filles de la couleuvre s'élèvent contre lui (*).

(*) Voltaire.

Hélas ! j'en ai fait la triste expérience. J'aurois mieux fait de me borner à observer les hommes, au lieu de m'en faire observer.

CHAPITRE XIII.

Vanité puérile. Réflexion qui ne fait pas trop d'honneur au genre humain.

Je continuai mes études dans la maison de ma mere, pendant quatre années, avec assez de succès, pour remporter à la fin de chaque cours quelque témoignage public de mes talens.

Bon Dieu ! avec quelle vanité je recevois les complimens de mes professeurs & les flatteries de ma mere ! De retour du gymnase enflé de ma science & plein de moi-même, j'étois bien plus à mes yeux, que *Cicéron*, que je portois sous le bras. Quel babillard en comparaison de moi ! que ses discours étoient fades mis en parallele avec mes harangues !

Combien de fois n'ai-je pas éprouvé la vérité de cette maxime, qu'un petit

Savoir nous gonfle comme un grand nous rabaisse? si j'étois à présent fêté de tous les journalistes, loué de toutes les femmes du quartier, encensé en prose & en vers comme l'auteur le plus galant du siècle, je ne serois pas si jaloux de mon mérite que je l'étois autrefois, régale d'une petite médaille ornée du portrait de Sa Majesté.

Il faut que l'on me passe encore une remarque. Il m'arriva un jour d'oublier le respect à mon professeur, parce que je me persuadois qu'il étoit injuste en me préférant un de mes camarades dont mon amour-propre & mes amis rabaissoient le mérite beaucoup au-dessous du mien. Mon emportement alloit jusqu'à la fureur, lorsqu'on me punissoit plus rigoureusement que je ne croyois l'avoir mérité. C'est ce que j'ai remarqué aussi en plusieurs jeunes gens qui avoient l'ame noble avec un cœur susceptible de grands sentimens. Ils souffroient patiemment les châtimens qu'ils s'étoient attirés par leurs fautes; apaisés d'abord, ce n'étoit qu'une rage passagere qui s'emparoit d'eux. Mais leur courroux passoit toutes les bornes lorsqu'on

les

les condamnoit à tort , & qu'ils ne sentoient pas coupables.

J'en tire la conséquence que l'homme, sans avoir de notions ni du droit public , ni de celui des gens , n'en est pas moins révolté par les injustices. La nature nous a donné un principe de raison universelle , comme elle a donné des plumes aux oiseaux & la fourrure aux ours , & ce principe est si constant qu'il subsiste malgré toutes les passions qui le combattent , malgré les tyrans qui veulent le noyer dans le sang , malgré les imposteurs qui veulent l'anéantir sous le joug de la superstition. C'est ce qui fait que le peuple le plus grossier juge toujours très-bien à la longue les lois qui le gouvernent , parce qu'il sent si ces lois sont conformes ou opposées aux principes de commisération & de justice qui sont dans son cœur (*).

Il y a une voix qui crie au fond de ce cœur : rends à chacun ce qui est à lui , & tu en pourras exiger ce qui est à toi ? L'homme ne souffre pas qu'on le

(*) Voltaire.

foule aux pieds ; il regimbe contre celui qui le maltraite. L'idée de la justice n'est pas une idée acquise ; nous l'apportons au monde avec nous , comme un passe-port qui doit nous mettre en sûreté contre les attaques de nos freres qui sont portés à s'égorger l'un l'autre , & qui le feroient en effet , si cette idée là n'existoit pas.

Elle existe , & le monde est rempli d'injustice. Quelle face prendroit l'univers si elle en étoit tout-à-fait bannie ?

CH A P I T R E X I V.

Mort de ma mere. Cause plaisante de sa mort. Sage remarque de mon grand-pere.

Un jour qu'il faisoit une fort agréable soirée , ma mere assise avec ses cinq enfans & ses servantes en cercle , j'allois sur son ménage , & sur les difficultés qu'elle trouvoit à soutenir toute une famille avec aussi peu de revenus qu'elle en avoit. Elle étoit fort économe ; autrement il lui auroit été impossible de nous

donner une éducation un peu convenable.

Tandis qu'elle babilloit, un de mes freres l'impatienta, je ne fais par quelle impertinence. Elle se mit si fort en colere qu'elle lui donna le fouet; ce qui nous frappa d'autant plus que ce n'étoit point sa coutume, ayant adopté le principe que je tiens d'elle, de ne jamais battre les enfans pour ne leur pas avilir l'ame de bonne heure, & faire des bœufs ou des chiens au lieu de former des hommes.

Voyez, peuples civilisés de l'Europe? comment les Américains septentrionaux, les habitans du Canada qu'on appelle sauvages traitent les enfans? lisez, & rougissez?

Dès l'âge le plus tendre on respecte en eux leur indépendance naturelle. *Jamais on ne les bat, jamais on ne les gronde, pour ne pas abattre cet esprit libre & martial* qui doit former un jour la base de leur caractère. On évite même d'employer des raisons trop fortes pour les persuader; parce que ce feroit une espece de violence qu'on feroit à leur volonté. Comme on ne leur apprend

que ce qu'ils doivent savoir , ils font les enfans les plus heureux de la terre. S'ils viennent à mourir , les parens les pleurent amèrement. On voit quelquefois deux époux aller après fix mois verser des larmes sur le tombeau d'un enfant , & la mere y faire couler du lait de ses mamelles (*).

Je suis du même avis que ces Canadiens, & j'aurai peut-être occasion d'en dire une autrefois mes raisons. C'est un point qui mérite d'être traité à part avec plus d'exactitude que je n'en puis mettre dans ces mémoires. Cet ouvrage me fournira plus d'une fois l'occasion de m'étendre en réflexions. Je ne pourrai que les effleurer pour ne point trop grossir une histoire qui ne devroit contenir que des faits.

Mais qu'est-ce que sont les événemens pour l'homme qui pense , s'il n'en fait approfondir les causes ? & comment les approfondira-t-il, s'il n'est pas instruit des sentimens de celui qui agit ?

Il faut donc bien que le lecteur me

(*) Raynal.

pardonne quelquefois des détails que je n'approuve pas moi même , puisque je lui en demande pardon , mais qui donnent des éclaircissemens nécessaires.

Vous qui voulez savoir ce que je fais , demandez premierement ce que je pense ? connoissez mes sentimens , & puis vous devinerez mes actions. Revenons.

Aussitôt que l'exécution sanglante fut faite , ma mere ordonna aux servantes de se coucher. Il y en eut une qui résista , & vouloit rester à l'air plus avant dans la nuit.

C'étoit une bagatelle sans doute , qui ne valoit pas la peine qu'on y fît attention ; cependant ma mere en fut si choquée que sa patience étant poussée à bout , elle menaça la servante de la souffleter & de la chasser si elle insistoit plus long-tems à ne vouloir point se coucher.

La servante voyant la colere de ma mere , en fut émue , n'ayant nullement imaginé qu'une aussi petite cause pût produire de si énormes effets. Elle s'en alla paisiblement se reposer , s'enfonça dans

son lit, & dormit fort bien jusqu'au matin.

Ma mere au lieu de chercher à se calmer prit du café; ce qui altéra sa santé au point qu'elle ne put se lever le lendemain, & qu'elle mourut peu de jours après.

Bon Dieu! comme tous les évènements de notre vie sont enchaînés les uns aux autres! si mon frere n'avoit pas été fouetté, & si la servante n'avoit pas voulu prendre l'air frais du soir, je n'aurois pas éprouvé les désastres qui ont été les suites de ces deux accidens; accidens qui, au premier coup d'œil, semblent n'avoir guere de rapport au bonheur ou au malheur d'un homme.

Tu n'aurois assurément pas éprouvé les mêmes désastres, disoit mon grand-pere auquel j'adrescois un jour cette exclamation, mais peut être d'autres qui t'auroient porté des coups bien plus douloureux.

Mon grand-pere avoit raison.

CH A P I T R E X V.

Comparaison entre la mort de ma mere & celle de mon pere. Autre remarque de mon grand-pere. Digression. La derniere visite que je rends à ma mere.

Les circonstances de la mort de ma mere ressemblerent assez à celles de la mort de mon pere. Mon pere s'étant brouillé & échauffé avec un sot medecin qui se vantoit d'en savoir plus que lui, a cherché à noyer son chagrin dans le vin, & est mort; ma mere ayant grondé sa servante & fessé son enfant, a pris du café pour étouffer son courroux, & est morte.

Etoit-ce la peine de mourir pour de semblables bagatelles ? Non sans doute.

Mais ce n'étoit pas non plus la peine de rester plus long-tems en ce monde rempli de fous, de fourbes & de méchans, disoit mon grand-pere.

Mon grand-pere avoit raison.

Les sentimens qui se développerent dans mon cœur à la mort de ma mere, furent tout différens de ceux que j'avois

éprouvés à celle de mon pere. Je fus sensible à cette seconde perte quoique je ne sentisse pas encore les conséquences qu'elle devoit avoir pour moi. Comprenant en partie ce que c'étoit que de perdre une mere, j'en étois affligé; mais je ne pensois à rien moins qu'à l'extrême pauvreté, à laquelle cet accident funeste me réduisoit; il ne se présenta point à mon esprit que j'allois entrer dans le monde sans ressource, sans amis, sans expérience, qu'étant simple, honnête & sans fard j'allois devenir coupable aux yeux de tous. Je ne connoissois que la moitié de mon malheur.

Deux jours avant la mort de ma mere, j'avois reçu une médaille pour prix de mon application ou plutôt de ma mémoire, car elle me tenoit lieu d'étude pour ce que l'on m'enseignoit.

Je n'oubliois point ce qu'on m'avoit dit une seule fois. De retour de l'école, loin d'étudier ce qu'on y avoit enseigné, je me mettois à lire des poëtes, ou je m'abandonnois à mon penchant pour la poësie, & j'essayois mes talens en ce genre. Je garde une liasse énorme d'Odes, de Tragédies, de Poësies de
toute

toute espece que j'ai composées , & où j'examine de tems en tems le progrès de mon génie. J'y rencontre des passages pleins de sentiment , & de ces élans d'un jeune cœur encore innocent & simple.

Il y a une différence bien marquée entre le langage d'un cœur agité de violentes passions , & surtout de leurs premieres secouffes , à celui d'un froid harangueur paré de fleurs de rhétorique. Mes expressions n'ont plus la même énergie , & je ne suis plus aussi susceptible d'enthousiasme que dans ces tems d'enchantement , où une imagination échauffée me peignoit tous les objets avec des couleurs vives , & leur prêtoit des charmes dont j'étois transporté.

Pourquoi , bon Dieu ! faut-il les voir à présent telles qu'elles sont en effet ?

Quand je me rappelle , par exemple , ce que fut pour moi la premiere affaire galante que j'eus en entrant dans le monde , combien une femme avoit d'importance à mes yeux , le délicieux délire où me plongerent les premiers rendez-vous que j'obtins , & que je compare cet agréable désordre à la cruelle

tranquillité dans laquelle je vis aujourd'hui , je ne puis m'empêcher de me plaindre & de l'habitude & de l'expérience , qui toutes deux , l'une par la réflexion , l'autre par l'usage , ne font que nous gâter les plaisirs. Que mettent-elles en effet à la place des douces chimères dont elles nous privent , & que gagnons-nous à voir ou à imaginer les objets tels qu'ils sont ? Une lassitude qui leur enlève à nos yeux leur mérite réel , ou une défiance qui ne peut jamais être pour nous qu'un tourment , puisque la crainte d'être toujours trompés ne nous donne point de moyen de ne l'être plus. (*)

Ce qu'il y a de blâmable dans la conduite que j'ai tenue jusqu'ici , c'est , je crois , que j'ai négligé de me former le jugement , en cultivant ma mémoire & en exerçant mon imagination. Il me semble que c'est par cette raison , que j'ai fait dans les mathématiques moins de progrès que je devois en faire. Les longues démonstrations m'ennuyoient , les calculs sublimes d'Euler ou de

(*) Crébillon fils.

Newton n'étoient point à ma portée. A peine pouvois-je suivre la solution d'un problème ; il falloit le résoudre en deux minutes ou l'impatience m'en rendoit incapable. Mon attention ne pouvoit se fixer si long-tems sur un seul objet, & surtout lorsque mon cœur n'y étoit point intéressé. Et puis, je ne pouvois goûter les sciences abstraites, lorsque je réfléchissois que les belles-lettres sont utiles dans tous les tems, & qu'avec tout l'algebre du monde, on n'est souvent qu'un sot, lorsqu'on ne fait pas autre chose (*).

Cependant si l'esprit est la faculté de trouver des différences entre les choses semblables & des similitudes parmi les choses différentes (**), j'en avois pourtant, ne démêlant que trop souvent ces différences & ces similitudes, reconnoissant par exemple au premier coup d'œil pour un fourbe, tel hypocrite qui ressembloit parfaitement à un honnête homme, ou déterrant le grand homme

(*) Frédéric.

(**) Locke.

sous l'extérieur de l'homme sans conséquence.

Voilà pourquoi j'ose espérer que je ferai quelque jour un grand mathématicien, tout calcul étant véritablement affaire de mathématiques, que ce soient des faits dans le monde moral & physique, ou des quantités d'un monde imaginaire qui en soient l'objet. Cette première espèce de calcul paroît même plus difficile, les faits moraux & physiques étant beaucoup plus compliqués que les notions abstraites.

Il me faut quelque occupation, & à l'âge mûr où le feu des passions se sera ralenti, je n'en pourrai trouver de plus convenable que celle de calculer les probabilités d'ici-bas. J'ose avancer que dans ce sens, je serai mathématicien à vingt ans; ce qui aura l'air d'un paradoxe, l'âge mûr n'étant placé en général qu'à trente. Mais je sens que mon tempérament commence à se refroidir peu-à-peu, & j'ai lieu de craindre que je serai à vingt ans aussi peu sensible aux douceurs de la vie qu'un vieillard à cheveux blancs. Quand on a commencé plutôt que les autres à être fou,

il faut bien qu'on cesse aussi de l'être quelques années avant l'âge de la raison ; & moi je me vante d'avoir fait à seize ans plus de sottises qu'un autre n'en a fait ordinairement à quarante.

C'est ce dédain pour les mathématiques, & mon attachement invincible pour la poésie, qui m'ont attiré la haine de mes oncles & les plus grands chagrins que j'aie éprouvés, comme l'on verra dans la suite.

Si parva licet componere magnis, mon triste sort dans ma jeunesse ressemble de fort près à celui de Court-de-Gebelin qui se trouva comme moi sans appui, sans secours, exposé aux rigueurs de la pauvreté, pour avoir obéi au goût que la nature lui inspiroit. Ses parens espérant que l'église lui fourniroit un jour quelques ressources, firent leurs derniers efforts pour l'entretenir dans les colleges. La théologie, à l'étude de laquelle il fut destiné, étant la science la plus confuse qui existe, si c'en est une, étoit à ses yeux un sujet éternel de disputes, & non un chemin pour parvenir à la vérité. Transfuge de cette école, il voulut entrer dans le labyrinthe des lois,

obscur affèmlage de toutes les contradictions de l'esprit humain, où la raison & la morale luttant contre les passions & les vues de la société, s'efforcent de la contenir dans de justes bornes. Il paroît qu'il fut effrayé du dangereux ministère de juger ses semblables, & qu'il quitta le droit pour cette raison (*).

Ce qui engagea aussi M. de Voltaire à suivre son penchant pour la poésie, fut qu'au sortir du college, ayant été envoyé aux écoles de droit par son pere trésorier de la chambre des comptes, il fut si choqué de la maniere dont on y enseignoit la jurisprudence, que cela seul le fit entierement tourner du côté des belles-lettres. Son pere l'avoit cru perdu, parce qu'il voyoit bonne compagnie, & qu'il faisoit des vers (**).

Peres & meres, oncles & tantes ! pour quoi faut il contraindre les inclinations des enfans ? pourquoi faut-il s'opposer avec violence aux penchans que la na-

(*) Journal des gens du monde.

(**) Voltaire.

ture a mis dans l'ame de chaque homme ? ses penchans font son destin. C'est vouloir résister à la nature que de les contredire.

C'est une vérité démontrée, constatée par l'expérience de tous les siècles, & par l'histoire de tous les hommes supérieurs, que chacun de nous a sa sphere, dans laquelle il surpassera les autres, & hors de laquelle il ne fera plus rien.

Il s'agit chez les enfans de connoître l'objet pour lequel ils ont du génie, & aussitôt qu'on a fait cette importante découverte, de seconder les vues de la nature par tous les moyens qui peuvent conduire à la perfection.

Mais supposons qu'un homme ait du génie également pour toutes les sciences, ce qui, selon moi, est impossible, faites-le poëte à vingt ans, à trente philosophe, & à l'âge du délire, à soixante ou plutôt jamais, théologien.

O vénérables théologiens, ô brutes, ô mes freres ! rappelez-vous la fable ingénieuse de la naissance de Momus ! Au moment qu'il vit le jour, dit un grand poëte, le Dieu enfant remplit l'Olympe de ses cris. La cour céleste

en fut assourdie ; pour l'appaiser chacun lui fit un don. Jupiter venoit alors de créer l'homme ; il en fit présent à Momus , & depuis, l'homme fut toujours la poupée de la folie. Or , *parmi les poupées de cette espece, la plus triste, la plus orgueilleuse & la plus ridicule fut toujours un docteur (*).*

O poupée théologienne ! reconnoissez votre néant , & cessez d'affecter une raison que vous n'avez pas ?

Chaque âge a l'étude qui lui est propre , & qu'il embrasse avec avidité. Contraignez ses inclinations , elles perceront malgré tous les efforts. Et qui ne sait que toute contrainte étouffe le génie ! Mais revenons.

Je me hâtois d'approcher du lit de ma mere avec le prix que j'avois obtenu , flatté de la douce espérance que ma gloire lui feroit ressentir quelque mouvement de joie.

Je me trompois. Elle ne pouvoit plus proférer une seule parole. A peine me reconnut-elle.

Son regard plein de compassion & de

(*) Helvétius.

tendresse sembloit me dire : *Malheureux , je quitte le monde sans regret , mais j'en ai à te quitter.*

Pressant ma main tremblante contre son sein , elle détourna les yeux pour me cacher ses larmes.

Cette scene ne s'effacera jamais de mon esprit ! Son tendre regard est gravé en mon cœur avec des caractères de feu. Je la vois encore pénétrée de douleur & couverte de larmes. Ne pouvant plus soutenir ce spectacle déchirant , je m'enfuis dans ma chambre , où me livrant à des transports défordonnés , je jetai ma médaille à terre , maudissant le monde & mon existence.

Songe ! illusion ! m'écriai-je : on naît pour souffrir , & après avoir goûté bien de l'amertume , on s'en va pour faire place à d'autres , destinés à éprouver le même sort. Monde ! je te laisse toute ta gloire , ajoutai-je , en regardant avec dédain mon prix ! je croyois qu'il n'y avoit point de plus grande gloire à recueillir , que de recevoir en public cette marque de la faveur du monarque.

C H A P I T R E X V I.

*Dois-je continuer de vivre ? Raison pour laquelle je me décide en faveur de l'existence. Digression. Générosité de la veuve S***. Autre digression.*

Au moment que ma mere expira, la veuve S*** étoit assise au chevet de son lit éplorée & hors d'elle-même. Un ami généreux de la maison vint pour faire visite à ma mere dont il ignoroit la situation. Frappé du spectacle terrible qui s'offrit à ses yeux , & du trouble qui remplissoit la maison , voyant la veuve S*** & les domestiques également consternés , que leur affliction mettoit hors d'état de rendre aucun service , il prit le cadavre de ma mere & dit , en la mettant au cercueil : *il faut donc que je lui rende les derniers devoirs de l'amitié.*

Ce discours & son action me mirent en fureur. *Il est bien étrange ,* m'écriai-je , *que l'on mette les gens au cercueil par amitié.*

Voici à peu-près les réflexions que je fis à l'enterrement de cette mere chérie.

Je me vois placé au monde ; il est bien vrai que je ne sais comment j'y suis venu ; mais quoique j'y sois arrivé à mon insçu & sans mon aveu , il faut pourtant que j'y reste , (bien que ce globe ne soit guere de mon goût) je dois attendre ce qui sera fait de moi. Je ne me trouve assurément pas sur la terre sans une raison suffisante. Quelle étrange affaire ! nous sommes forcés d'entrer dans ce monde sans que personne nous demande notre avis là-dessus. Il survient une maladie qui nous annonce notre départ ; personne ne nous est envoyé non plus pour s'informer s'il nous plaît de nous en aller ou de rester plus long-tems. Mon pere & ma mere sont partis pour quelque autre planete ; moi je me vois encore fixé sur celle-ci. Je n'ai pas de quoi vivre ; c'est précisément l'état appelé indigence par les gens d'ici bas. Me voici donc dans un cas bien embarrassant ; dans la misere ! Les gens autour de moi font quelque chose pour gagner leur existence ; que puis-je faire pour gagner la mienne ? ne seroit-ce donc pas le mieux de la terminer ? C'est du moins ce qui me paroît le plus conforme à la nature. Mais on me dit que cela est défendu

par les lois de cette même nature , qui crie à l'homme d'une voix bien claire : conserve-toi ! Elle réfute ainsi le principe qui le porte à se détruire lui même. N'ayant pas assez de lumieres pour entrer en discussion là-dessus , il se pourroit bien que cela fût un forfait de se tuer soi même , & je n'en veux point faire. Remettons donc cette affaire à un autre tems. Il faut continuer de vivre jusqu'à ce que je sois convaincu qu'il est permis de mourir.

Tels furent les motifs qui m'engagerent , dans ma douzieme année , à rester encore en vie.

Arrivé à ma seizieme , je suis convaincu que nous sommes libres de hâter notre fin selon notre bon plaisir. Vous pourrez bien me demander pourquoi je n'en fais rien. Je vous dis que je ne me sens pas de goût pour l'anéantissement de mon être.

L'impuissance d'être modifié , & une modification trop forte, conduisant également au suicide , je tâche d'éviter l'un comme l'autre de ces deux extrêmes.

Autrefois je disois : si quelqu'un pouvoit me convaincre qu'il dépend de

moi de fixer le terme de mon existence, croyez m'en, mes amis ! je le fixerois d'abord.

Maintenant je dis : aussitôt que les sensations désagréables surpasseront en nombre & en valeur les sensations agréables, ne pouvant plus soutenir l'ennui de vivre, je n'hésiterai pas de m'anéantir. Mais je pense comme le roi Autruche, auquel la tête à perruque, après l'avoir pris dans une ratiere, avoit nettement proposé de se laisser lâchement mourir de faim, *qu'il ne me convient pas encore d'aller tranquillement végéter dans le dix-neuvième monde.* Tant est grande l'influence du tems & du changement des circonstances sur nos principes.

Il semblera sans doute bien étrange à la plupart de mes lecteurs, qu'un enfant de douze ans soit rassasié de la vie & tenté de la finir. Ce n'étoit ni par abattement, ni par désespoir que je pensois de la sorte, ces deux manières d'être m'étant inconnues. C'étoit par principes.

Décidé en moi-même sur ce point, je raisonnois ainsi sur l'état de mes affai-

res. --- Ma mere est précisément morte à l'instant où j'avois le plus besoin d'elle. Si mon pere qui avoit été nommé professeur de chymie à V***, peu de jours avant sa mort, avoit vécu quelques jours de plus, je ne me trouverois pas dans une totale pénurie de ressources & de protections. S'il avoit exercé cette place, j'aurois reçu de la cour une pension qui m'auroit mis dans l'aisance.

Quoique je ne puisse point approuver cette coutume, qui récompense les enfans des vertus de leurs peres, cette pension me seroit venue pourtant fort à propos.

On me demandera pourquoi je soutiens que le mérite du pere n'a aucune influence sur l'enfant. Je répondrai que le prince doit accorder des pensions à tous les orphelins qui en ont besoin, ou qu'il n'en doit accorder à aucun; celui qui n'en a point étant puni en comparaison de celui qui en a. Or, il est démontré qu'il ne faut punir que les fautes; en est-ce donc une d'avoir pour pere tel ou tel homme? Si c'en est une, elle est telle, que sûrement personne de nous n'a pu la commettre, aucun

n'ayant choisi l'homme qui a servi d'instrument à sa venue dans le monde. Cette faute ne sauroit donc être imputée à personne. Outre cela la vertu, la seule source du mérite, ne peut se transmettre d'un individu à l'autre, comme les titres & les richesses. *Majores eorum omnia, quæ licebat, illis reliquere, divitias, imagines, memoriam sui præclaram : virtutem non reliquere, neque poterunt. Ea sola neque datur dono, neque accipitur (*)*.

La vertu n'est pas un héritage, c'est une acquisition ; celui qui en veut, doit l'acquérir. Les grands exploits du pere ne peuvent avoir aucun rapport avec le fils. La gloire du premier n'est pas un avantage dont celui-ci puisse se prévaloir sur les autres ; c'est un moyen d'émulation ; ce sont des exemples que son pere lui propose à imiter.

On me dira qu'il faut donner aux jeunes gens de qualité les moyens nécessaires pour cultiver leurs talens, afin qu'ils rendent un jour à l'Etat les mêmes services que leurs peres. C'est fort bien dit, mais moi je dis de plus, que tous

(*) C. Crispus Sallustius,

les enfans de telle condition qu'ils soient, sans aucun égard au rang de leurs parens, sont en droit d'exiger de l'Etat ce qui leur est nécessaire, jusqu'à ce qu'ils puissent se le procurer eux-mêmes. L'Etat doit nourrir l'individu dont il a quelque avantage à se promettre dans la suite. Il doit ainsi acquérir des droits sur ses services. Qui ne reçoit rien de sa patrie, ne croira jamais lui devoir quelque chose. Si nous n'en tenons que la vie, nous n'en tenons rien du tout; car il est bien indifférent de naître dans un coin du monde ou dans un autre.

Si mon pere avoit vécu quelques jours de plus, je ne serois pas pauvre; il est mort, & je le suis. Quelle chaîne incompréhensible lie les événemens de la vie!

Après la mort de ma mere je me serois trouvé dans une profonde misere, si la veuve S*** n'avoit eu pitié de moi & de mes freres. Outre ce qu'elle avoit donné à mon pere pendant son séjour à V**, elle lui avoit prêté deux mille florins lorsqu'il s'étoit établi dans sa patrie. Elle ne voulut point redemander cette somme après sa mort, s'exposant

fant elle-même à l'indigence pour nous y soustraire. Elle se réduisit par cette belle action à une véritable pauvreté.

Quelle folie ! dira t-on , que de sacrifier son propre bonheur à celui d'autrui !

Gens du monde ! le caractère de cette femme est un problème , que vous ne parviendrez jamais à résoudre , son désintéressement & sa générosité surpassant vos lumières comme celles du siècle. On ne croira pas à un tel phénomène tant que l'on ne croira point à la vertu. Nos mœurs sont trop corrompues , ou si l'on veut , trop raffinées ; il faudroit les ramener à leur première simplicité , pour comprendre la possibilité des actions qui ont d'autres motifs que l'intérêt ou l'ambition. Un ris moqueur est tout ce qu'on obtient des auditeurs , lorsqu'on rapporte quelque trait de noblesse d'ame , & qui suppose une sublimité de sentiment hors de leur portée. On semble dire dans ces occasions : vous êtes un jeune étourdi séduit par l'apparence ; vous vous laissez éblouir par la fausse lueur d'une belle action , ne sachant pas encore que tout

est fard & hypocrisie. L'expérience du monde vous manque ! elle vous apprendra que les gens d'ici bas ne font rien que pour leur intérêt.

Si les gens d'ici-bas attachoient au mot d'*intérêt* le même sens que M. Helvétius y attache, les gens d'ici bas auroient raison, telle étant la nature de l'homme, qu'il ne peut agir que pour son bien-être. Toutes ses pensées aussi bien que toutes ses actions y aboutissent.

Que voulez-vous y faire, moralistes déraisonneurs ! L'homme est tel, une fois pour toutes, que la nature l'a formé.

Mais si vous confondez l'amour de soi-même, ce principe universel de toute activité avec un grossier égoïsme, je vous en remercie tout de bon, gens savans ! il se peut bien que vous ayiez raison ; mais j'aime bien à regarder le monde de ce beau côté, par lequel il montre encore quelque vertu, quelque trace d'innocence, que de cet autre, sous lequel vous me le présentez, où je ne vois que des fourbes & des hypocrites. Je me défie des vertus que l'on étale, je fais qu'il y a presque toujours plus de grimace que de vérité, mais laissez-moi la douce

consolation de penser qu'il y a des âmes vertueuses qui me plaignent quand je souffre , qui voudroient me secourir lorsque je suis maltraité.

Les gens vertueux forment une petite nation répandue sur toute la surface de l'univers : subjugués par la puissance du plus fort qui est le méchant , ils gémissent sous ce joug qu'ils ne peuvent secouer. *Bonos omnes inter se oportet amicos esse , & si sint minus noti : & potestate ipsa , qua mores eorum , sectæque conveniunt , amici sunt habendi* (*).

Je suis convaincu qu'il y a dans les contrées les plus éloignées de l'Amérique des gens qui pensent de la même manière que moi , qui ont mes principes & mes sentimens ; il ne s'agiroit que de nous rencontrer une fois pour être amis. Les hommes vertueux ou ce qui revient au même , les sages (car il n'y a point de sagesse sans vertu , comme il n'y a point de vertu sans sagesse ; la vertu sans principes n'est qu'une chimère ; l'on ne sauroit être bon à tout hasard ; il faut que la douceur de notre cœur soit fondée sur les maximes de

(*) Apuleius.

notre esprit) les sages , dis-je , ne font qu'une même secte éparse partout , ou plutôt ils n'en font point , l'homme éclairé n'en faisant jamais ; car toute secte est intolérante ; & le vrai philosophe ne le sauroit point être.

De plus , toute secte , commel'on fait , est un titre d'erreur ; il n'y a point de secte de géometres , d'algebristes , d'arithméticiens , parce que toutes les propositions de géométrie , d'algebre , d'arithmétique ont ce degré de certitude qu'on peut avoir dans les choses humaines.

Il n'y a pas un coin au monde où il ne se trouve des partisans de la vertu. Se connoissant au premier coup d'œil , ils n'ont pas besoin d'autres marques. Ce ne sont ni des cérémonies mystérieuses & absurdes , ni l'envie de dominer les autres qui forment le nœud de leur liaison , dont la raison suffisante se trouve dans l'égalité de leurs sentimens. Ils sont tous freres dans le sens le plus étroit ; leur ressemblance ne se marque pas sur leurs visages ; il faut la chercher dans leurs cœurs.

Déclamant tant sur la vertu, on voudra

favoir peut-être le sens que j'attache à ce mot.

Chose connue,
Ni convenue
N'est la vertu ;
On en babille,¹
Mais on l'habille
D'air bien tortu.
Enfin chaque homme
L'habille, comme
Il est vêtu.
Moi je l'ajuste
A ma façon (*)

la plaçant dans l'accord parfait d'un esprit éclairé avec un cœur sensible & pur.

CHAPITRE XVII.

*Mort de la veuve S***. Débarquement dans l'Isle du Bon-sens. Le dernier des travaux d'Hercule.*

La mort de la veuve S*** ayant quelque chose de bien surprenant pour

(*) Vergier.



une femme élevée dans les superstitions du christianisme , je ne puis me dispenser de couper le fil de mon histoire pour la raconter.

Elle étoit à V** dans la maison de mon oncle où je me trouvois aussi pour lors. Elle s'y voyoit exposée aux affronts & aux railleries de la part des domestiques & des enfans. A ces maux que les vieilles gens n'éprouvent que trop souvent de la part des gens qui les entourent , se joignirent les infirmités de l'âge.

On peut se figurer ce que mon cœur souffroit en voyant le sort malheureux d'une personne à qui j'avois tant d'obligations , à l'extrémité de sa vie , à l'époque où l'homme devoit trouver dans le repos , quelque consolation des miseres d'une longue vie.

Vaut-il donc , me disois-je , la peine de vivre , & de travailler long-tems au bonheur de ses semblables , pour en recevoir une telle récompense à la fin de sa carrière ?

Madame de S*** supportoit tous les outrages avec une patience qui m'étonnoit , & me plongeoit dans de pro-

fondes réflexions. Mes méditations me transportoient au delà des étroites limites de ce globe, & me promenant dans le vaste espace de l'univers, je me croyois dans un autre monde, d'où je confiderois le fracas de celui-ci, comme des affaires qui ne me regardoient plus.

„ Ayant joué mon rôle ici bas, me dit un jour madame de S***, je ne suis plus que spectatrice au grand spectacle de ce monde. Je me prépare à un autre séjour en recueillant les facultés de mon ame, afin d'y porter toute l'attention qu'il me faudra pour les grands objets qui vont frapper mes yeux „.

On pardonnera bien à une femme de lâcher la bride à son imagination, puisqu'il y a des hommes soi-disant philosophes qui, lui donnant libre cours en ces matieres, ne rougissent pas de soutenir encore que l'idée bisarre d'un avenir se rencontre chez tous les peuples du monde, quoiqu'on n'en trouve aucune trace chez les habitans de la terre de feu, les Eskimaux, les Groenlandais, les Kamschadades & les autres peuples errans de ces effroyables contrées.

Quelques jours avant sa mort Mad. de S*** tint des discours que n'auroit désavoués aucun des théistes de moderne ou d'ancienne trempe. Le jour même qu'elle sortit de la vie , elle me dit d'un air gai & ouvert : „ Je ne crains pas de mourir ; ayant eu quelques lumières , je les ai suivies presque toujours. J'ai fait des fautes : Dieu me les pardonnera , les ayant faites par faiblesse & non par méchanceté. La bonté naturelle de mon cœur m'en ayant préservé , je ne m'en saurois faire un mérite auprès de lui , le cœur qu'il m'a donné , étant son ouvrage. Je n'ai fait tort à personne. D'autres m'en ont fait ; je l'ai supporté. On dit qu'il faut pardonner à ses ennemis avant que de mourir ; je n'en ai point , n'ayant que des freres parmi les hommes „.

On peut admirer à quelle grandeur d'ame & à quelle sublimité de sentiment peut atteindre une femme par les simples notions de droiture & de justice.

„ Dieu ne punit que les méchans , ajouta-t elle ; je ne le suis pas , ayant fait ce que j'ai cru bien , ne sachant
faire

faire mieux ; comment donc craindrois-je d'être punie par un Dieu juste ? , ,

Ce raisonnement est le plus simple & le plus juste peut-être qu'on puisse faire, *en supposant certaines notions* ! quel est le théologien qui pourra en forger un meilleur ?

Mais s'agit-il de raisonnement dans la théologie ? toute religion ne défend-elle pas aux hommes l'usage de leur raison , les rendant par-là à la fois brutes, malheureux & cruels ?

Cette vérité est assez plaisamment mise en action dans une piece anglaise intitulée : *La Reine du Bon-sens*. Les favoris de la reine sont dans cette piece : la *jurisprudence* sous le nom de *Law* , la *médecine* sous le nom de *Phisick* , un prêtre du soleil sous le nom de *Firebrand* ou *Boutefeu*.

Ces favoris , las du gouvernement contraire à leurs intérêts , conspirent , appellent l'ignorance à leur secours. Elle débarque dans l'isle du *Bon sens* à la tête d'une troupe de bateleurs , de ménétriers , de singes &c. Elle est suivie d'un gros d'Italiens & de François. La reine du Bon-sens marche à sa ren-

contre. Firebrand l'arrête ; „ ô Reine , lui dit il , ton trône est ébranlé ; les Dieux s'arment contre toi ; leur colere est l'effet funeste de la protection que tu accordes aux Incrédules. C'est par ma bouche que le soleil te parle ; tremble , remets-moi ces impies , que je les livre aux flammes ! ou le Ciel consommera sur toi sa vengeance. Je suis prêtre , je suis infailible ; je commande : obéis , si tu ne crains que je maudisse le jour de ta naissance comme un jour fatal à la religion ,„

La reine, sans écouter , fait sonner la charge , elle est abandonnée de son armée , elle se retire dans un bois. Firebrand l'y suit & l'y poignarde „ Mon intérêt & ma religion demandoient , dit-il , cette grande victime ; mais m'en déclarerai-je l'assassin ? Non : l'intérêt qui m'ordonna ce parricide , veut que je le taise ; je pleurerai en public mon ennemi , je célébrerai ses vertus ,„

Il dit : on entend un bruit de guerre. L'ignorance paroît , fait enlever le corps du *Bon-sens* , le dépose dans un tombeau. Une voix en fort , & prononce

ces mots prophétiques : *Que l'ombre du Bon-sens erre à jamais sur la terre, que ses gémissemens soient l'éternel effroi de l'armée de l'ignorance, que cette ombre soit uniquement visible aux gens éclairés, & qu'ils soient en conséquence toujours traités de visionnaires (*) !*

Ah ! que les gens éclairés feroient heureux, si l'on se contentoit de les traiter de visionnaires ! Alors les Athéniens n'auroient pas chassé comme une peste publique Protagoras qui nia l'existence d'un Etre suprême, ou du moins la mit en problème. „ Je ne puis assurer, disoit-il dans un de ses ouvrages, s'il y a des Dieux ou s'il n'y en a point ; parmi les choses qui m'empêchent de le savoir, je compte en premier lieu les doutes qu'on forme sur ce sujet, & la briéveté de la vie des hommes „. Les magistrats d'Athenes n'auroient pas condamné aux flammes comme impie cet ouvrage qui fait tant d'honneur au bon-sens de l'auteur. L'Aréopage n'auroit pas mis à prix la tête de Diagoras,

(*) Helvétius.

qui promettoit un talent à quiconque le tueroit, & deux à qui l'ameneroit en vie (*). Combien de bon-sens ce Diogoras ne montra-t-il pas, lorsque se trouvant un jour dans un vaisseau qui essuya une rude tempête, & les passagers se disant les uns aux autres qu'ils l'avoient bien mérité, puisqu'ils s'étoient embarqués avec un impie, il leur dit : regardez le grand nombre de vaisseaux qui essuyent la même tempête ! Croyez-vous que je sois aussi dans chacun de ces bâtimens ? (*Cicero de nat. Deorum lib. 3, cap. 37.*) ou quand se trouvant une autre fois dans un cabaret où le bois manquoit, il prit une statue d'Hercule, & la jetta dans le feu, en disant : il faut que tu fasses bouillir aujourd'hui notre marmite ; ce sera le dernier de tes travaux.

*Qui ne sauroit être gouverné par la vérité, dit Timée de Locres, le doit être par le mensonge (**)* : c'est pourquoi on a

(*) Ce philosophe vivoit l'an 416 avant J. C. Cicéron parle de sa proscription. *De nat. Deor. lib. 5 & schol. Christoph. in avibus.*

(**) *Εἰ δὲ καὶ τις σκλαρός, καὶ ἀπειθής.*

imaginé Dieu avec le Ciel & les enfers.
C'est pour cela que le philosophe pardonna aux peuples les religions : hélas ! les peuples ne pardonnent jamais au philosophe la sagesse !

τετρω επετρω κολασις ιάτ' εκ των νομων , και
ά εκ των λογων συντονα επαγοισα δειματα τε
επωρανια , και τά κατ' άδλεω , ότι κολασιες
απαραιτιτοι αποκεινται δυσδαιμοσι νερτεροις.

Και τ' άλλα όσα επαινω τον Ιωνικον ποιηταν
εκ παλαιας ποιουντα τως εναγεας, ώς γαρ τα
σωματα νοσωδεσι ποκα ύγιαζόμες, εικα μη
εικη τοις ύγιεινοτατοις, όντω τας ψυχας απ-
ειργομες ψευδεσι λογοις, εικα μη αγηται αλα-
τρεσι. λεγοντο δ' αναγκαιως και τιμωριαιζεναι
ώς μετενδρυομεναν ταν ψυχαν κτλ. Voyez
Τιμαιω τω λοκρω περι ψυχας κοσμου, και
φυσιος. ΚεΦ. Ε.

CHAPITRE XVIII.

Mon oncle me régale d'un soufflet. Petit détour dans le royaume de Travancor. Leçons politiques de mon tuteur. Calomnie sur le genre humain.

Le matin du dernier jour de la vie de la veuve S*** j'allai avertir mon oncle de son état.

O nature ! m'écriai-je, si tu m'arraches cette femme-là, tu m'arraches ce que j'ai de plus cher au monde !

Je priai humblement mon oncle de procurer quelque secours à la veuve, pour qu'elle ne succombât pas plutôt à la misère qu'aux loix de la nature : *Qu'elle meure ou qu'elle ne meure pas*, me dit-il, *c'est ce dont je ne me soucie guère*. J'étois abattu par le chagrin : cette réponse me mit hors de moi.

„ Homme ! m'écriai-je, est-ce ainsi que tu traites tes semblables ! Eh bien ! si personne ne veut la secourir, ce sera moi qui le ferai. „

„ Ce ne fera pas toi non plus, me

dit-il avec le même sang-froid : huit heures vont sonner ; va à l'école , pense à tes affaires , & laisse cette femme mourir ! ,,

„ Oncle ! si vous êtes une bête féroce , lui répliquai je , insensible aux souffrances de votre prochain , moi je ne le suis pas. ,, Là-dessus je lui tournai le dos & courus à la chambre de la malade. Mon oncle me suivit avec précipitation ; m'ayant attrapé , il m'appliqua un soufflet pour l'impertinence que je venois de dire , & ferma en même tems la porte de la chambre de Mad. de S***. Je venois de recevoir le premier soufflet de ma vie pour avoir dit la vérité ; je ne perdis pas courage , & j'enfonçai la porte pour me rendre auprès de la malade.

Vers une heure après midi les forces lui manquèrent : son teint frais & haut en couleur commençoit à se ternir ; son enjouement & son humeur gaie ne la quittoient pas. Plaisantant sur l'hypothèse qu'il y a des habitans dans toutes les planetes aussi-bien que sur la nôtre , elle me dit en souriant : „ mon cher ! nous nous reverrons dans d'autres contrées. ,,

Ayant prononcé ces paroles, elle me tendit la main & mourut.

Femme vertueuse ! reçois les larmes que je verse sur ton tombeau comme un hommage dû à tes bienfaits ? Ils feront éternellement présens à mon esprit, ainsi que tes leçons de sagesse.

Qu'il me soit permis de transcrire ici un passage de Raynal qui, quelque long qu'il soit, ne paroîtra que trop court à l'homme qui fait sentir ! qu'il me soit permis de dire que la femme que je célèbre, mérite de partager le monument que l'ami le plus ardent du genre humain a érigé à son Eliza !

Raynal ! ô grand homme ! je crois m'approcher de ta hauteur, lorsque je partage la douleur qui déchiroit tes entrailles, en te rappelant l'image d'Eliza expirante.

Viens, ô philosophe sensible ! Toi qui n'a jamais rougi d'être homme, si ce n'est quand il t'a fallu tracer le tableau effrayant de la férocité de tes semblables ! viens verser des larmes sur le tombeau de ma Josephe !

Elle n'avoit peut-être pas la moitié des belles qualités qui embellissoient

ton Eliza ; mais elle avoit le cœur généreux , l'ame noble & élevée. N'est-ce pas avoir assez pour un droit incontestable aux suffrages d'un philosophe tel que toi ? n'est-ce pas assez pour prétendre à tes regrets , à tes larmes , ô toi qui as osé braver tout pour les intérêts de l'humanité !

Mais je m'égare. Le voilà ce chef-d'œuvre d'éloquence & de sentiment que Raynal a consacré à la mémoire de son amie !

„ Territoire d'Anjinga ! tu n'es rien ; mais tu as donné naissance à Eliza. Un jour ces entrepôts de commerce fondés par les Européens sur les côtes d'Asie ne subsisteront plus. L'herbe les couvrira , ou l'Indien vengé aura bâti sur leurs débris avant que quelques siècles se soient écoulés. Mais si mes écrits ont quelque durée , le nom d'Anjinga restera dans la mémoire des hommes. Ceux qui me liront , ceux que les vents pousseront vers ces rivages diront : c'est-là que naquit Eliza Draper ; & s'il est un Breton parmi eux , il se hâtera d'ajouter avec orgueil , & qu'elle y naquit de parens anglois.

„ Qu'il me soit permis d'épancher ici ma douleur & mes larmes ! Eliza fut mon amie. O lecteur ! qui que tu sois , pardonne-moi ce mouvement involontaire. Laisse-moi m'occuper d'Eliza. Si je t'ai quelquefois attendri sur les malheurs de l'espece humaine , daigne aujourd'hui compâtrir à ma propre infortune. Je fus ton ami sans te connoître ; sois un moment le mien. Ta douce pitié fera ma récompense.

„ Eliza finit sa carrière dans la patrie de ses peres à l'âge de trente-trois ans. Une ame céleste se sépara d'un corps céleste. Vous qui visitez le lieu où reposent ses cendres sacrées , écrivez sur le marbre qui les couvre : telle année , tel mois , tel jour , à telle heure , Dieu retira son souffle à lui , & Eliza mourut.

„ Auteur original, son administrateur & son ami , ce fut Eliza qui t'inspira tes ouvrages & qui t'en dicta les pages les plus touchantes. Heureux Stern ! tu n'es plus , & moi je suis resté. Je t'ai pleuré avec Eliza ; tu la pleurerois avec moi ; & si le Ciel eût voulu que vous m'eussiez survécu tous les deux , tu m'aurois pleuré avec elle.

„ Les hommes disoient qu'aucune femme n'avoit autant de grace qu'Eliza. Les femmes le disoient aussi. Tous louoient sa candeur ; tous louoient sa sensibilité ; tous ambitionnoient l'honneur de la connoître. L'envie n'attaqua point un mérite qui s'ignoroit.

„ Anjinga ! c'est à l'influence de ton heureux climat qu'elle devoit sans doute cet accord presque incompatible de volupté & de décence qui accompagnoit toute sa personne, & qui se mêloit à tous ses mouvemens. Le statuaire qui auroit eu à représenter la volupté, l'auroit prise pour modele. Elle en auroit également servi à celui qui auroit eu à peindre la pudeur. Cette ame inconnue dans nos contrées, le ciel sombre & nébuleux de l'Angleterre n'avoit pu l'éteindre. Quelque chose que fît Eliza, un charme invincible se répandoit autour d'elle. Le desir, mais le desir timide la suivoit en silence. Le seul homme honnête auroit osé l'aimer, mais n'auroit osé le lui dire.

„ Je cherche partout Eliza. Je rencontre, je saisis quelques-uns de ses traits, quelques-uns de ses agrémens épars

parmi les femmes les plus intéressantes. Mais qu'est devenue celle qui les réunissoit tous ? Dieux qui épuisétes vos dons pour former une Eliza, ne la fîtes-vous que pour un moment, pour être un moment admirée, & pour être toujours regrettée ?

„ Tous ceux qui ont vu Eliza, la regrettent. Moi je la pleurerai tout le tems qui me reste à vivre. Mais est-ce assez de la pleurer ? ceux qui auront connu sa tendresse pour moi, la confiance qu'elle m'avoit accordée, ne me diront-ils point : elle n'est plus & tu vis ?

„ Eliza devoit quitter sa patrie, ses parens, ses amis pour venir s'asseoir à côté de moi & vivre parmi les miens. Quelle félicité je m'étois promise ! Quelle joie je faisois de la voir recherchée des hommes de génie, chérie des femmes du goût le plus difficile ? Je me disois, Eliza est jeune, & tu touches à ton dernier terme. C'est elle qui te fermera les yeux. Vaine espérance ! ô renversement de toutes les probabilités humaines ! ma vieillesse a survécu à ses beaux

jours. Il n'y a plus personne au monde pour moi. Le destin m'a condamné à vivre & à mourir seul.

„ Eliza avoit l'esprit cultivé ; mais cet art on ne le sentoît jamais. Il n'avoit fait qu'embellir la nature ; il ne servoit en elle qu'à faire durer le charme. A chaque moment elle plaîsoit plus , à chaque moment elle intéressoit davantage. C'est l'impression qu'elle avoit faite aux Indes ; c'est l'impression qu'elle faisoit en Europe. Eliza étoit donc très-belle ? Non , elle n'étoit que belle ; mais il n'y avoit point de beauté qu'elle n'effaçât , parce qu'elle étoit la seule comme elle.

„ Eliza a écrit , & les hommes de sa nation qui ont mis le plus d'élégance & de goût dans leurs ouvrages , n'auroient pas désavoué le petit nombre de pages qu'elle a laissées.

„ Lorsque je vis Eliza , j'éprouvai un sentiment qui m'étoit inconnu. Il étoit trop vif pour n'être que de l'amitié ; il étoit trop pur pour être de l'amour. Si ç'eût été une passion , Eliza m'auroit plaint , elle auroit essayé de me ramener

à la raison, & j'aurois achevé de la perdre.

„ Eliza disoit souvent qu'elle n'estimoit personne autant que moi. A présent je le puis croire.

„ Dans ses derniers momens Eliza s'occupoit de son ami ; & je ne puis tracer une ligne sans avoir sous les yeux le monument qu'elle m'a laissé. Que n'a-t-elle pu douer aussi ma plume de sa grace & de sa vertu ? Il me semble du moins l'entendre : „ cette muse sévère qui te regarde, me dit-elle, c'est l'histoire dont la fonction auguste est de déterminer l'opinion de la postérité. Cette divinité volage qui plane sur le globe, c'est la Renommée, qui ne dédaigna pas de nous entretenir un moment de toi : elle m'apporta tes ouvrages, & prépara notre liaison par l'estime. Vois ce phénix immortel parmi les flammes ; c'est le symbole du génie qui ne meurt point. Que ces emblèmes t'exhortent sans cesse à te montrer le défenseur de l'humanité, de la vérité & de la liberté. „

„ Du haut des cieux, ta première & dernière patrie, Eliza, reçois mon ser-

ment. *Je jure de ne pas écrire une ligne ,
où l'on ne puisse reconnoître ton ami. (*)* „

Revenons en Europe.

Ce même homme qui avoit eu la bonté d'ensevelir ma mere , fut nommé mon tuteur. Il se montra toujours le même , & je n'ai pas cessé d'avoir à m'en louer. Il me donna d'excellentes leçons pendant deux mois qui furent employés à préparer mon voyage pour V**. C'étoit une peine perdue ; je n'y comprenois rien. Il me répétoit sans cesse qu'il faut se tenir en garde contre les artifices & les cabales des hommes : il falloit me prouver d'abord qu'ils en étoient capables. En vérité je ne le soupçonnois pas.

Les jeunes gens jugent tout d'après leurs petites lumieres , & ne croient que le peu dont ils ont fait l'expérience. C'est une folie d'exiger qu'ils reglent leurs actions sur les conseils d'autrui & qu'ils suppléent au défaut d'expérience propre par celle de leurs gou-

(*) Histoire philosophique & politique des Etablissmens & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

verneurs , ou de ceux en général qui sont plus avancés en âge , & si l'on veut aussi en raison. Ce ne sont que de longues méditations , & l'habitude de la réflexion qui nous apprennent à profiter des écarts d'autrui & des leçons qu'on en peut retirer. Il faut faire des combinaisons entre l'effet & la cause, pour comprendre que le malheur d'un homme est la suite de ses égaremens ; enfin il faut réfléchir ; & l'on fait bien que ce n'est pas l'affaire des jeunes étourdis.

J'écrivis à mon parrain que j'ai fait connoître au lecteur ci-devant , pour lui faire part de la mort de ma mere , espérant qu'il s'intéresseroit beaucoup à mon malheur.

Les philosophes ont aussi leurs travers & leurs foibleffes. Le comte de P*** commençant à vieillir , se laissoit gouverner alors par une femme avare. Ce fut apparemment cette vieille qui le déterminâ , malgré la bienveillance que le comte m'avoit témoignée autrefois , à me faire une réponse tout-à-fait indifférente.

Voilà donc une ressource de moins !

J'avois

J'avois cru que tout le monde s'empreseroit à me soulager , dans la douleur que la perte d'une mere chérie venoit de me causer ; je me sentis un peu désabusé des grandes espérances que j'avois conçues d'abord. Fou que j'étois ! abandonné dans la verdeur de mon âge , presqu'enfant encore , j'aurois pu périr sans que personne s'en embarrassât , la nature , comme l'a dit M. de Buffon , ne s'intéressant qu'à la conservation des especes & non à celle des individus. Un homme de plus ou de moins sur la terre , qu'importe ? Personne ne s'en met en peine.

L'on me reprochera d'être le calomniateur du genre humain , & de peindre les hommes beaucoup plus méchans qu'ils ne sont en effet ; je les présente tels que les ai trouvés.

CHAPITRE XIX.

Dialogue entre le tuteur & le pupille. Comment les singes de la Zone torride se distinguent de ceux qu'on rencontre sous toutes les zones.

Un matin mon tuteur m'ayant prévenu que tout étoit arrangé pour mon voyage à V**, je le remerciai de ses soins , & je le priai de me continuer sa bienveillance.

Le tuteur. Vous ne me devez point de reconnoissance , je n'ai fait que mon devoir.

Moi. Combien de gens y a-t-il qui le font ?

Le tuteur. Fort peu ; je l'avoue. Si vous n'en rencontrez point , revenez chez moi ; j'ai beaucoup d'amitié pour vous.

Moi. Je vous aime & vous obéirai toujours.

Le tuteur. Faites ce qui vous plaira ; je ne suis que votre ami. Je vous don-

nerai des conseils si vous m'en demandez ; mais je ne vous contraindrai jamais. Ce n'est point de l'obéissance , ce n'est que de l'affection que je desiré de votre part.

Moi. Je vous suis entièrement dévoué. Vous connoissez la sensibilité de mon cœur.

Le tuteur. C'est ce cœur qui m'est garant de l'honnêteté de vos actions. Il vous préservera de bien des fautes & de la corruption qui plonge nos jeunes gens dans un abyme de misère. J'ai de grandes espérances sur votre compte.

Moi. Ce seroit bien plaisant , Monsieur , si je venois quelque jour chez vous mis richement & en grand Seigneur !

Le tuteur. C'est ce que je soupçonne le moins. Vous êtes trop honnête pour vous pousser dans le monde , n'étant fait ni pour les intrigues des femmes , ni pour les cabales de la cour. J'espère que vous ferez un être pensant , dédaignant les frivoles grandeurs d'ici-bas , ayant l'âme assez élevée pour s'en passer. L'homme qui ne fait que végéter ,

ne differe pas beaucoup de l'orang-outang.

On dit que les orang-outang aussi-bien que tous les vrais singes ne se trouvent qu'en Afrique & dans les grandes Indes. Hélas ! dans le sens moral on n'en trouve que trop sur les deux hémispheres.

Madame Du Pleix ayant amené un orang-outang à Paris, l'y a gardé deux ans , & ne put jamais lui apprendre à prononcer un seul mot. Les orang-outang de l'Europe prononcent à merveille les mots de plusieurs langues ; qu'il est dommage qu'ils ne savent presque jamais ce qu'ils disent !

Nous sommes tous égaux. Entre vous, mon cher & moi, il n'y a de différence que celle que l'âge y a mise. Après quelques années vous ferez ce que je suis à présent, remplissant peut-être vis-à-vis de quelque autre les fonctions de tuteur dont je suis maintenant chargé envers vous. Vous traiterez votre élève de la même manière, dont il vous souviendra que je vous ai traité. Si j'étois votre tyran, la haine que vous me porteriez vous empêcheroit de profiter de

mes leçons. Je compte sur votre amour, ne vous contrariant en rien. Il faut laisser à chacun l'usage de sa liberté tant qu'elle ne devient point pour lui une arme dangereuse, qu'alors il faudroit lui arracher pour l'empêcher de s'en percer.

Ce discours de mon tuteur, en l'affurant de mon attachement, lui donna sur moi des droits dont il se servit à mon avantage. Enthousiasmé du fantôme d'indépendance & de liberté dont il me laissoit jouir, je lui obéissois bien plus exactement que s'il eût voulu employer la force & l'autorité. C'est ainsi que l'homme simple qui a de la droiture & de la bonne foi, peut être aisément manié par celui qui a de l'expérience.

CHAPITRE XX.

Départ de ma patrie. Mes compagnons de voyage me donnent une leçon de physique; Je tire du traitement qu'ils me font éprouver une leçon morale de la dernière importance, au sujet du pouvoir illimité du plus fort sur le plus foible.

Je vais donc partir pour V **. Figurez-vous, cher lecteur, mon embarras en quittant ma patrie pour aller dans un pays dont je ne connois que le nom, où j'ai des oncles & des tantes que je n'ai jamais vus; des tantes surtout, du caractère desquelles on m'avoit fait une peinture qui n'étoit pas trop à leur avantage.

Me voilà enfermé dans une voiture, les joues arrosées de larmes, tournant les yeux vers cette ville jadis si chérie, & la cherchant encore jusqu'à ce qu'elle eût tout-à-fait disparu à mes regards.

Il me faut avertir ici mes lecteurs que c'est une époque bien remarquable que celle-ci, le héros de la piece com-

mençant à se montrer dans des situations plus intéressantes. Il va entrer dans le monde, qu'y fera-t-il? Jusqu'ici nous ne nous sommes occupés que de ses hochets & de ses maillots; voyons à présent un garçon de douze ans éloigné de la maison paternelle.

Dès que je fus revenu de mon engourdissement, je fixai les gens qui se trouvoient placés auprès de moi dans la voiture. C'étoient deux marchands & un prêtre qui me demandèrent, si je ne voulois point faire écôt avec eux. Les supposant honnêtes gens, j'y consentis.

Nous arrivâmes vers le soir dans l'hôtel de P**, où l'on nous servit un souper très-frugal, après lequel je me couchai excédé de fatigue & d'ennui.

Le prestolet trouva plus à propos de combattre l'ennui au moyen des filles qui s'empressoient de divertir les étrangers pour la monnoie courante du pays. Ah! il est très-vrai, qu'il n'est

Meilleurs supôts à la vive luxure

Que les supôts de la religion;

Ils ont en main méthode fine & sûre,

Pour faire cheoir en la tentation;

Et la voici ! l'honneur , la conscience ,
 Crainte du monde , & crainte des enfers
 Sont deux tyrans , qui pleins de défiance
 Tendres desirs retiennent dans leurs fers.
 Ce sont geoliers , qui d'une main puissante
 Gardent tous deux cette prison lassante ;
 Si , que desirs ont beau crier , frapper ,
 Les plus ardents ne s'auroient s'échapper ,
 A moins que l'un & l'autre n'y consente.
 Or nos galans de soutane accoutrés ,
 Et ceux aussi de froc enchevêtrés ,
 De ces tyrans , de ces geoliers féroces
 S'étonnent moins dans leurs tendres tournois ,
 Que n'auroient fait d'un petit laponnois
 Briare , Antée , ou semblables colosses.
 Crainte du *dam* , sainte religion
 Du premier choc ces champions désarment :
 C'est , disent-ils , humaine invention ,
 Pour retenir dans la soumission
 Peuples grossiers que ces grands noms alarment (*).

Les marchands tinrent compagnie au
 saint homme , qui au lieu du saint
 esprit ne cessoit d'invoquer dans ses
 transports amoureux les Corytto , Per-
 fica , Prema , Pertunda , Lubentie , Vo-
 luptie & ce Mutuma des romains si sem-
 blable au priape des Grecs , devant la

(*) Vergier.

statue duquel les nouvelles mariées alloient prier avec des cérémonies scandaleuses que les saints peres reprochent souvent aux payens.

Les Demoiselles de cabaret sont toujours fort indulgentes pour de l'argent ; elles pardonnent même à un abbé un peu d'érudition , surtout quand c'est dans un genre relatif à leur profession , & leur complaisance monte au dernier degré , quand on ne regarde pas de trop près à l'usage de sa bourse.

On se mit une seconde fois à table ; je n'avois pas encore fermé les yeux , mille réflexions m'agitoient , je fus dans mon lit témoin de ce repas magnifique , dont rien ne me parvint , que les molécules odorantes qui frappoient l'organe de mon nez.

Pendant le souper je m'étois bien apperçu des agaceries des filles , mais je ne soupçonnois guere qu'elles devoient avoir des suites. Le moindre logicien auroit raisonné plus juste là-dessus que moi. Il n'auroit pas manqué de remarquer qu'on ne roule point les yeux dans la tête, d'une façon si étrange, sans raison suffisante, d'où il auroit

conclu que c'étoit une cause qui devoit produire son effet. Moi je n'en conclus rien du tout , & je ne fus pas peu surpris d'un spectacle , qui , tout nouveau pour moi , me faisoit d'autant plus d'impression.

J'appris ainsi à douze ans un mystere que l'on tâche de cacher aux jeunes gens , jusqu'à ce qu'il leur soit révélé par la nature.

Ah ! me dis-je en moi-même , si je l'avois su , tandis que je faisois l'amour à ma laide , je ne me ferois pas contenté des petites faveurs qu'elle a bien voulu m'accorder ! Je compris alors la cause des soupirs par lesquels elle entremêloit ses tendres caresses. Je compris qu'elle avoit eu raison d'être mécontente de ma sottise , & je me promis bien de la dédommager dès que cela me seroit possible.

Me voici donc bien instruit , disciple fort docile de mes maîtres les deux marchands & l'Oint du Seigneur , tous trois grands physiciens & fort habiles dans la pratique de leur art. On excusera ma façon de penser à ce sujet , en l'attribuant à mon ignorance ; je ne

savois pas encore que , selon la constitution moderne des pays de l'Europe , on fait injure à la fille que l'on traite ainsi. Je l'ai su depuis , & c'est pour cela que je n'ai enlevé à aucune ses prémices. Ci-devant je croyois tout bonnement que l'amant ne doit refuser à l'objet de sa tendresse rien qui lui puisse faire plaisir. Or , je compris par les gestes languissans , par la douce voix à demi-étouffée , & par les tendres soupirs des héroïnes subjuguées , qu'elles n'étoient point du tout fâchées de ce que leur faisoient leurs galans. Je conclus donc que , si j'avois fait goûter aussi à ma laide ce plaisir , elle m'en auroit su bon gré. L'on voit bien par cette manière de raisonner que je n'avois pas encore étudié en logique.

Le lendemain il me fallut payer tout autant que mes compagnons qui avoient joui des charmes des sommelieres pendant toute la nuit. Ces beaux Messieurs eurent assez d'effronterie pour exiger de moi de partager aussi les frais du souper qu'ils avoient fait avec ces jolies créatures , dont je n'avois pas eu le plus petit morceau.

Je me préparois à leur faire une harangue bien longue & bien arrangée sur leur injustice. J'étois justement sur le point de leur démontrer à la dernière évidence que j'avois raison d'être choqué de leurs procédés, lorsqu'ils m'épargnerent la peine de terminer mon discours, en me menaçant de soufflets, & me réduisant ainsi au silence.

Ce seroit assurément trop, me disois-je, de payer ce que tu ne dois pas, & d'être encore souffleté.

Voilà une leçon importante, qui m'apprit que le foible est partout exposé aux insultes du plus fort.

On reproche à Hobbes cette maxime : *l'enfant robuste est l'enfant méchant* : il n'a fait cependant que répéter en d'autres termes ce vers si admiré de Corneille :

Qui peut tout ce qu'il veut, veut plus que ce qu'il doit.

Et cet autre vers de la Fontaine :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Ceux qui font le roman de l'homme, blâment cette maxime de Hobbes ; ceux qui en font l'histoire, l'admirent,

& la nécessité des loix en prouve la vérité (*).

Il faut se taire, me disois-je, quand on manque de force pour donner du poids à ses paroles ; c'est-à-dire, il faut faire valoir ses raisonnemens l'épée à la main, puisqu'il y a fort peu d'hommes que la raison seule puisse réduire ; il faut les contraindre par la force, ou il les faut ménager avec beaucoup d'adresse, pour les faire entrer dans nos idées sans qu'ils s'en apperçoivent eux-mêmes.

Je raisonnois fort juste, mais je n'imaginois pas de moyen convenable pour donner du poids à mes argumens dans l'occasion où je me trouvois.

Que pouvoit un garçon fort jeune, seul & sot ? Mes adversaires étoient trois hommes expérimentés, robustes, qui me surpassoient en âge, & par conséquent aussi en savoir-faire ; l'on voit bien qui devoit avoir tort.

En arrivant à V**, je me trouvois donc dépouillé de tout mon argent, par l'extrême bonté de mes compa-

(*) Helvétius.

gnons , qui m'avoient toujours fait payer le double.

Si j'avois été philosophe , j'aurois dit qu'ils m'avoient délivré d'un fardeau , & je leur en aurois été bien obligé. N'étant point philosophe , je me laissai persuader par le besoin de mon estomac que ma bourse n'auroit été rien de moins qu'un fardeau pour moi.

Ce n'est plus la mode de se vanter de n'avoir plus besoin de rien. Nous avons tous nos besoins ; celui-là est le plus sage qui en a le moins , se bornant à ceux de la nature , & ne donnant aucun empire à ceux qui naissent de la mollesse & de la fantaisie.

Je demande à Messieurs les philosophes s'ils ont envie de mourir de faim ou de soif ; quant à moi , je me garderai bien d'être de cet avis. Si je viens à mourir d'inanition comme beaucoup d'honnêtes gens qui ont osé dire hautement la vérité , ce ne sera certainement point par goût ni par principes.

C H A P I T R E X X I.

*Arrivée à V** . Mauvais augure. Rêve.
Ce que c'est que l'obéissance. Apostrophe
au sujet de la barbe de Julien. Ce que c'est
que la fortune.*

Arrivant à V** à minuit, je couchai au fauxbourg, dans l'hôtel de F. sur la paille, n'ayant plus de quoi payer un lit.

Je ne tirai pas un trop bon augure de ce début. La belle figure que je fais, me disois-je, en entrant dans le monde !

J'avois honte de m'être laissé aussi sottement voler, & je ne voyois que des objets inconciliables avec mes idées.

Mais ce que j'avois vu de l'injustice des hommes jusqu'ici, n'étoit qu'une bagatelle, en comparaison de ce qui me restoit à voir : le spectacle des grands fourbes n'avoit pas encore frappé mes yeux.

Le sommeil me surprit au milieu de mes tristes réflexions. Je fis un songe

semblable à celui qui donna jadis naissance au grand roi de Perse Keyomaras ou Caiumarath, selon la prononciation orientale. Adam après son crime, disent les Orientaux, fut séparé d'Eve pendant un long intervalle ; cependant il l'aimoit toujours, & il la cherchoit avec une tendre inquiétude ; l'Eternel qui vouloit punir ce couple indocile, interposa devant leurs yeux un nuage, & quoiqu'ils habitassent la même montagne, ils ne purent se rencontrer. Le pere des hommes fatigué de ses vaines recherches, qui ne faisoient qu'irriter son amour, s'endormit un soir plein de l'image de son épouse qui le suivoit sans cesse ; dans le délire où le jeta son imagination embrasée, il crut la voir dans ses bras. De ce songe voluptueux naquit une plante, qui se métamorphosa peu-à-peu en homme, & cet homme étoit Keyomaras, le premier roi de la Perse (*).

L'image de ma laide ne me quittoit

(*) Voyez le livre Caiumarath Nameh, ou histoire de Caiumarath dans la bibliothèque orientale d'Herbelot.

plus depuis le moment où j'avois été éclairé sur le plaisir que j'aurois dû lui donner ; il me sembloit la voir en songe m'offrir ses appas frétilans , & je m'empressois de réparer l'omission dont elle avoit eu sujet de se plaindre. Tout mon être sembloit se refondre dans cet instant de ravissement , où la nature s'ouvrit pour la première fois un nouveau passage.

En délire à la fois & anéanti , je ne saurai jamais exprimer le sentiment ineffable que j'éprouvois alors : ô que les langues sont pauvres pour l'homme dont l'irritabilité lui donne des sentimens & des idées , par lesquels il s'élance en quelque façon hors de l'enceinte de sa nature.

De ce songe voluptueux ne naquit pas une plante , mais un nouveau doute dans mon esprit sur la génération , ne sachant quelle hypothèse adopter , ou celle que la scène du cabaret m'enseignoit , ou à la bisarrerie des moyens que mon imagination avoit enfantés dans ma vision.

A mon réveil je m'étonnai de ce que j'avois mieux reposé que je ne l'eusse

pu sur le sofa le plus commode des sultans orientaux , eût - ce été même celui de Schah-Baham de paresseuse mémoire.

C'est dès ce moment que je me proposai de choisir toujours dans ma manière de vivre , ce qui seroit le plus simple & le plus naturel. Je ne cherche qu'à contenter le besoin de la nature , me bornant à les satisfaire de telle façon que ce puisse être. J'ai tâché de fortifier mon corps par de fréquens exercices , & de l'endurcir aux injures des saisons. Je sens que je n'y ai pas mal réussi. Pour cela je me suis fait des loix , auxquelles je m'attache avec la dernière exactitude. En voici par exemple quelques-unes : *ayant des pieds , il ne faut pas aller à cheval ou en carrosse. La nature m'ayant pourvu des bras pour me servir moi-même , je n'ai que faire d'un laquais.* Nous faisons outrage à cette nature , si nous présumons de faire mieux qu'elle n'a fait.

J'entrai donc dans la maison de mon oncle , où je fus abordé à la porte par ma sœur qui étoit partie pour V** deux

mois avant moi. Elle me sauta au cou , transportée de joie de me revoir.

Mon oncle & ma tante me firent un accueil très-gracieux , mais sans déroger à leur autorité dont mon oncle me fit sentir d'abord le poids , par une harangue bien longue & bien ennuyeuse sur l'obéissance que je lui devois. Je fus un peu frappé de ce terme d'*obéissance* , auquel je n'ai jamais rien compris. Je me suis quelquefois donné de la peine pour lui trouver du sens ; n'en venant jamais à bout, j'ai conclu qu'il ne signifioit absolument rien.

Notre corps est libre en sortant du sein de la mere , nous tournons les yeux à notre gré à la droite ou à la gauche , nous portons nos mains au sommet de la tête ou aux talons ; pourquoi notre ame devroit-elle souffrir des entraves ?

Ma tante promenoit ses yeux sur ma figure , & l'examinait dans le plus grand détail , ce qui ne me surprit point , sachant bien que l'affaire d'une femme est plutôt de voir que de réfléchir.

Votre nez est mal tourné , me dit-elle , vous ne faites pas la courbette comme il faut.

J'espere, Madame, lui répondis-je, que les qualités de mon esprit pourront réparer quelque jour les défauts de mon corps.

Jamais, jamais, répliqua-t-elle, votre corps est la chose principale, puisque tout le monde le voit. Votre ajustement & vos atours bien choisis, ne vous souciez plus du reste. Si l'on vous regarde, si l'on trouve du plaisir à vous regarder, votre fortune est faite.

Quelle fortune, Madame ? est-ce que je suis plus sage pour cela, ou que mon cœur en goûte plus de repos.

Tu ne fais ce que c'est que la fortune, reprit-elle en me tournant le dos ! pauvre enfant ! tu ne parviendras jamais.

On reproche à Julien le philosophe sa barbe mal peignée, & la maniere dont il marchoit ; mais vous, qui vous efforcez de lui donner ces ridicules, hommes frivoles ! vous ne l'avez pas vu marcher, & vous avez lu ses lettres & ses loix, monumens de ses vertus. Qu'importe qu'il eût la barbe sale & la démarche précipitée, pourvu que son cœur fût magnanime, & que

tous ses pas tendissent à la vertu (*).

Hélas ! ce Julien n'auroit pas non plus trouvé grace devant les yeux de ma tante , ni fait fortune dans son esprit.

Avouons ici en passant , que je ne suis pas encore d'accord avec les hommes sur le sens de ce mot de *fortune*. Ils ont cru se venger de moi en me dérochant cette fortune que je méprise , m'ayant ôté tous les moyens d'y parvenir jamais.

Hommes ! vous vous trompez ! Je ne vous envie pas vos palais , c'est-à-dire , vos cachots dorés. Dépouillez-moi de tout ce dont je puis me passer ? mais si vous osez vous attaquer à ma subsistance nécessaire , alors mon ame se révolte contre votre cruauté , réclame le droit que chaque reptile , qui rampe sur la surface de la terre , reçoit de la nature dès sa naissance , & se met à l'abri de vos insultes , en faisant retomber sur vos têtes les coups qui m'étoient portés. Hommes féroces ! si vous conti-

(*) M. l'abbé de la Bléterie voudra bien me pardonner cette petite apostrophe d'après Voltaire.

nuez à me poursuivre , brisant les liens qui m'attachent à la société , je m'enfuyrai dans des déserts , au fond desquels l'œil de ces monstres acharnés contre moi n'a jamais percé ; j'y tâcherai d'oublier les outrages que vous m'avez faits.

C H A P I T R E X X I I .

*Le philosophe Tarare. Sortie en chemise.
Distraction de Démocrite.*

Je débutai donc par déplaire à ma tante , par mon extérieur & mes discours. Dès ce moment elle chercha un prétexte pour se débarrasser de moi. Ce qui acheva de me perdre dans son esprit , c'est que je ne lui baïsois pas assez souvent la main. Voilà ce qui me perdit bientôt , comme on va le voir. Comme de petites causes produisent de grands effets.

Manquant absolument de connoissance du monde , je croyois obliger les hommes en leur prêchant hautement la vérité.

Je me livrois ardemment à l'étude dans la maison de mon oncle. Bon Dieu ! quelle difficulté j'éprouvai en cette carrière épineuse ! Je m'étais flatté de rencontrer des gens qui m'enseignant volontiers ce qu'ils savoient, n'hésiteroient pas de m'éclairer du flambeau de leurs lumières. J'appris que les sciences sont aussi bien vénales que toute autre chose au monde. N'ayant pas de quoi payer un maître, j'étois obligé de surmonter à force de travail chaque obstacle que je rencontrais, & de résoudre moi-même chaque doute.

Ce n'est qu'à travers mille hypothèses & une foule d'absurdités que l'on peut parvenir sans guide à trouver quelques vraisemblances, & quand on est au bout de la carrière, on n'en a encore recueillies qu'un petit nombre. J'ai souvent eu l'occasion de remarquer dans le cours de mes études, qu'il faut perdre une grande partie de son tems, pour apprendre ce que d'autres ont pensé sans parvenir jamais à penser soi-même.

Je passois mon tems comme le phi-

losophe Pinçon Tarare, à lire tous les livres que je pouvois attraper, bons ou mauvais; je distinguai bientôt les uns des autres, & me trouvant réduit à un assez petit nombre, je fus presque fâché d'une délicatesse qui retranchoit beaucoup de ma lecture (*).

A présent que je n'ai encore que seize ans, j'ai résolu de ne lire presque plus rien, gardant ma tête pour moi, au lieu de la farcir des folies d'autrui. J'ai résolu même ne plus fouiller le sein de la nature pour lui arracher son secret. *Nous avons tant cherché, dit Voltaire, sans rien trouver, qu'à la fin on se dégoûte.*

C'est la philosophie paresseuse, nous crient-ils; non, c'est le repos raisonnable de gens qui ont couru en vain. Et après tout, philosophie paresseuse vaut mieux que théologie turbulente & chimeres métaphysiques.

Il faut que je vous rapporte ici, cher lecteur, un petit trait dont vous pourrez conclure, combien il est possible de s'abîmer tellement dans la méditation

(*) Histoire de Fleur d'Epine.

qu'on oublie tout, de même qu'un amant enflammé ne se souvient plus du reste de l'univers, quand il est auprès de sa maîtresse.

Un jour d'été que je m'étois levé de bonne heure, pour me livrer au travail selon ma coutume, on vint m'avertir qu'un de mes amis m'avoit envoyé demander, en ajoutant, que l'affaire qu'il avoit à me communiquer étoit si pressante, que chaque instant de retard pourroit tirer à conséquence.

Je quitte à la hâte ma table d'étude, à laquelle j'étois assis en chemise, n'ayant sur moi qu'une robe de chambre, percée à la vérité en quelques endroits, mais pourtant assez honnête pour un philosophe de ma trempe.

Ayant ceint mon épée, & pris mon chapeau sous le bras, je descendis l'escalier avec précipitation. La servante que je rencontraï par hasard, se mit à rire de toutes ses forces en me voyant dans ce grotesque ajustement. Je m'emportai contre elle! ---, Pardonnez-moi, Monsieur, reprit-elle en étouffant de rire, vous allez être enlevé dans la rue & conduit aux petites-maisons; car vous

voilà sans culottes ! Je fus bien surpris , en me regardant , de voir qu'elle avoit raison.

Il est naturel que l'on aime à comparer ses actions avec celles de quelque homme célèbre ou pour relever leur mérite , ou pour justifier leur gaucherie. Je vais donc rapporter ici un autre fait historique , qui ressemble en quelque maniere à celui que je viens de raconter.

Démocrite , ce philosophe célèbre qui fit l'honneur de son tems , & qui fera l'admiration des siècles à venir , s'étant choisi une chambre dans une maison située au milieu d'un jardin , s'y tenoit renfermé avec un si grand détachement de tout ce qui se faisoit autour de lui que , quand on le vint avertir un jour de se trouver au sacrifice , il ne s'étoit point apperçu ni que le bœuf qui devoit être immolé eût été attaché proche de sa chambre , ni que son pere fût venu donner les ordres pour cette cérémonie.

C H A P I T R E X X I I I.

*Digression sur l'humeur volage de l'auteur.
Réflexions dans la cheminée. Conte du
Talmud.*

Pendant mon séjour à V**, je fis connoissance avec une fille de seize ans, chef-d'œuvre de la nature, adorée de tous les jeunes gens, tant pour la vivacité de son esprit, que pour les attraits de sa charmante figure. Elle se vit encensée & recherchée de tous; mais malgré les efforts de mes rivaux, j'eus le bonheur ou le malheur, si l'on veut, de l'emporter sur eux. Elle préféroit mon air ingénu, tel simple qu'il fût, aux simagrées & au babil insensé du reste de ses adorateurs.

Elle étoit fille d'un riche négociant qui ne savoit que dresser & regler ses comptes : n'ayant jamais appris à la bourse ce que c'est que *sentiment* ou *inclination*, il étoit là-dessus d'un avis fort différent du nôtre. Me voyant sans biens, sans titre & sans emploi, il se

persuada que sa fille seroit très-malheureuse, si elle vouloit bien daigner me rendre heureux. Il la menaça de sa disgrâce, si elle osoit m'accorder quelque entrevue. Nous nous vîmes donc contraints à cacher nos rendez-vous avec la plus grande circonspection, & à nous occuper sans cesse de tromper la vigilance du vieux argus.

Un soir que le papa étoit parti pour régler quelques affaires de commerce, la fille me pria à souper, n'appréhendant rien, puisque, vu l'éloignement du lieu où il devoit se rendre, il ne pouvoit être de retour qu'après quelques jours.

Mais comme le hasard se joue des desseins des hommes, il lui survint en chemin une indisposition qui l'obligea de faire tourner la bride aux chevaux sur le champ.

Nous venions de nous mettre à table plutôt pour regarder les mets que pour les goûter; car nos ames confondues dans une tendresse mutuelle, ne laissoient pas assez de loisir à nos corps pour songer à ces petits besoins.

Un carrosse arrête tout-à-coup à la porte de la maison; la servante vient

nous avertir que Monsieur est de retour.

Nous n'en entendons rien.

Il va monter, s'écrie-t-elle.

Nous n'en entendons rien.

L'amour prudent auroit vu le danger ;

L'amour ardent ne voit que ce qu'il aime (*).

Grace de Dieu ! s'écria la soubrette , il les attrapera , si je ne viens à bout de les rappeler à eux-mêmes. Elle me frappe du coude si rudement, que je tombai étendu par terre.

Cette secousse avoit fait revenir à elle ma voisine placée sur une même chaise à côté de moi.

Qu'y a-t-il donc, demanda-t-elle d'une voix entrecoupée ?

La servante, sans faire de réponse, s'étant saisie de mon bras, me tira par force hors du cabinet, & me cacha dans la cheminée de la cuisine.

Vous ne manquerez pas de conclure de ce fait, cher lecteur ! que je suis susceptible de plus tendres sentimens

(*) Grécourt.

& de l'amour le plus violent qu'on puisse ressentir.

Je vous dis, moi, que vous vous trompez grossièrement. La plupart des femmes, avec lesquelles j'ai lié connoissance, m'ont accusé d'inconstance & de légèreté ? Vous en trouverez la preuve dans une lettre qu'une de mes cousines m'a écrite peu de jours après mon arrivée à V**.

J'ignore s'il faut attribuer mon inconstance à une manière d'être naturelle ou au peu de moyen qu'avoient pour me fixer les femmes que j'ai rencontrées. Quoi qu'il en soit, voici la lettre en question.

„ Monsieur, j'ai appris avec plaisir que vous êtes heureusement arrivé à V**. Je vous remercie de ce témoignage de votre souvenir. Je ne m'étonne pas, Monsieur, que vous vous plaigniez de l'ennui d'être dans un pays étranger ; de n'y avoir pas encore des amies, cela vous fera bien languir. Je ne crois pas que vos anciennes amours vous occupent encore long-tems. Ce n'est pas votre coutume de tenir fortement aux liaisons de cette espece.

Peut-être vous êtes - vous déjà laissé prendre aux charmes de la fille aînée de M***. O que les hommes sont volages ! malheur aux filles qui se fient à leurs sermens ! M. D***, que vous m'avez présenté, & qui est parti d'ici, comme vous le savez, se garde bien de m'écrire. Il suffit que vous me l'ayiez recommandé, pour qu'il ne puisse point être constant. Vous porterez la peine de votre mauvais choix, en n'allant point à mes nôtres,,.....

N'oublions point que je me trouve accroupi dans une cheminée. Il étoit tems. M*** étoit entré d'abord dans la chambre de sa fille. Après s'être plaint de l'indisposition qui l'avoit soudainement attaqué, il lui demanda un bouillon.

Si le pere avoit été un bon physionomiste, il auroit deviné sans aucune difficulté la raison suffisante de l'abord embrouillé & interrompu de sa fille ; de son bégaiement, de ses paroles entrecoupées.

Mais il étoit du nombre de ces gens qui ne voient pas à un pouce plus loin que le bout de leur nez ; il ne confide-

roit que la surface des choses , & ne se donnoit pas la peine de pénétrer plus avant ; on assure qu'il s'en trouvoit beaucoup mieux que moi , qui ai pris la mauvaise coutume de vouloir tout approfondir.

Il me prend envie de communiquer au lecteur les réflexions que j'ai faites dans la cheminée où j'étois blotti, ou plutôt mis en pelote d'une façon si étrange que je souffrois cruellement.

La servante m'avertit en me quittant, que j'étois en danger de la vie, si je donnois lieu au vieux pénard de soupçonner ma présence. Ma situation me devenant de moment en moment plus insupportable , je délibérai en moi-même , s'il valoit bien la peine de risquer sa vie pour quelques baisers dérobés à une fille.

Mais si la vie m'étoit à charge , pensois-je en moi-même, je pourrois bien épargner la peine à Monsieur le négociant de m'en débarrasser.

Mal raisonné , répliquai-je ; car si la nature avoit voulu que je me passasse de son aide en ce point , elle m'auroit pourvu

pourvu d'ongles assez aigus pour me détruire.

Mais Monsieur *** n'en a pas non plus. J'en conclus que je ferois le même outrage à la nature en me faisant anéantir par lui , qu'en me détruisant moi-même.

Après avoir décidé la chose principale , je veux dire , celle de mon existence , je tournai mon attention sur l'empressement que la servante avoit montré pour me sauver du péril. Y croyant entrevoir quelque lueur d'humanité , j'étois aise d'avoir trouvé du moins une créature qui ne démentît pas les desseins de la nature , laquelle semble avoir voulu établir un amour réciproque entre tout ce qui respire.

Elle n'y a pas réussi ; c'est une vérité ; il faut bien qu'elle en ait été empêchée par l'influence de quelque puissance maligne , ou plutôt par quelque raison qui nous est inconnue ; avoué que nos philosophes qui savent tout , ne veulent jamais faire , & qui néanmoins fait plus d'honneur à l'auguste vérité que tous leurs savans grimoires. Cependant l'on voit encore en quelques cœurs des

traces de ce noble dessein de la nature, par exemple dans ton cœur, Jean-Jacques ! & dans le mien.

Si l'en faut croire les Rabbins qui ont écrit le Talmud , Adam fut créé si grand , que sa tête touchoit au firmament ; les anges à sa vue murmurèrent ; ils représenterent à l'Eternel qu'il y auroit deux êtres suprêmes , un au Ciel & un autre sur la terre. Dieu vit alors sa faute , & la répara , il appuya sa main sur la tête d'Adam , & réduisit le colosse à une taille de quinze cents pieds ; ce qui est à peu-près celle de notre Mieromegas.

Peut-être la nature forma-t-elle au commencement des siècles l'homme si bon , que son cœur ne fut susceptible d'autres sentimens que de ceux de bien-faisance. Il en naquit une monotonie & un repos universel. Cependant la nature avoit besoin de mouvement & de combats même pour la conservation des êtres. Elle vit alors sa faute , & réduisit le colosse de bonté à une taille de pigmée ; autre faute qu'elle ne répara plus.

Je fus de fort mauvaise humeur en

m'appercevant que j'avois jugé trop avantageusement du caractère de cette naine de servante. Car je me souviens malheureusement de ce que moi & mon amante avions toujours favorisé une petite intrigue que cette fille avoit avec un valet du voisinage. Je n'eus aussi pas de peine à expliquer son empressement à me secourir, par la crainte qu'elle avoit que son intrigue ne fût découverte en même tems que celle de sa maîtresse, qui ne fermoit l'œil sur les écarts des domestiques que dans l'espérance d'éprouver un pareil ménagement de leur part.

Si la maison m'avoit été interdite, cette raison ne subsistant plus, mon amante auroit pu trahir le secret de la foubrette. En supposant que ce motif ne l'eût pas engagée de penser à mon salut, comment auroit-elle pu se refuser à un spectacle aussi intéressant que celui d'un pere en fureur, surprenant sa fille unique dans les bras d'un amant qu'il haïssoit, & me laisser expirer sur les levres de ma bien-aimée prête à recevoir mon dernier souffle!

Remarquez combien les hommes se

réjouissent des contrariétés qu'éprouvent leurs semblables ! Quelle affluence de peuple ne voit-on pas se presser pour accompagner au gibet un malheureux, qui peut-être n'a pas commis la moitié des crimes, dont ceux qu'il insultent, se sont rendus coupables.

L'homme qui se vante d'avoir reçu de la nature un cœur plus sensible, plus porté à la pitié que le reste des animaux, l'homme qui ose affirmer avoir été fait à l'image de son Dieu (propos non-seulement bien hardi & bien hasardé, mais en même tems le plus impertinent & le plus absurde qui soit jamais sorti de la bouche d'un mortel) l'homme, dis-je, se repait du spectacle affreux de voir égorger son semblable, applaudissant à la cruauté de celui qui trempe ses mains dans le sang de son frere.

O homme ! qui nais entre la matiere fécale & l'urine, qui oses te dire l'image de Dieu, dis-moi si Dieu mange, & s'il a un boyau rectum ? Toi l'image de Dieu ! & ton cœur & ton esprit dépendent d'une selle ! toi l'image de Dieu sur ta chaise percée ! Le premier

qui dit cette impertinence, la proféra-t-il par une extrême bêtise ou par un extrême orgueil (*)?...

Ma dulcinée vint donc à la cuisine pour chercher un bouillon , suivant l'ordre de son pere. Dès qu'elle approcha de la cheminée, je la tirai par la manche , & la suppliai de trouver un moyen pour me tirer de l'état misérable où je me trouvois.

„ Souffrez, mon cher, me répondit-elle, pour l'amour de moi. Mon pere s'apperçoit du moindre bruit qui se fait dans la maison; s'il soupçonnoit votre présence, vous seriez perdu sans retour. Vous vous retirerez demain, aussitôt que la servante aura ouvert la porte du logis, afin que vous soyez en sûreté avant le réveil de mon pere qui frappe sans dire gare; & il vous feroit poursuivre par des gens auxquels vous n'échapperiez pas „.

A quatre heures du matin la servante vint me délivrer. Engourdi & à demi-mort, je sortis de mon cachot &, couvert de suie comme un ramoneur, j'eus

(*) Voltaire.

encore à effuyer les huées & les insultes des enfans dans la rue.

Combien je me sentis heureux , quand je fus rentré dans ma chambre !

C H A P I T R E X X I V.

Larmes consacrées à la mémoire d'une infidelle. Le sort des beaux esprits.

Hélas ! ma main tremblante va tracer ici un événement que je ne saurois me rappeler sans fondre en larmes. Cette fille , qui ne sembloit respirer que pour moi , ou de dormir entre mes bras , ou de soupirer près de moi , qui préféroit à la jouissance de tous les agrémens de la vie dans ceux d'un autre , eh bien , cette tendre amante me fut enlevée par un damoiseau dont tout le mérite fut de connoître le foible des femmes , & de savoir flatter leur vanité.

Femme ! croyez-moi , celui qui paroît vous négliger , & sur lequel vos attraits paroissent faire peu d'impression , est souvent votre plus sincère ami.

Cet autre qui vous débite sans cesse des propos flatteurs, qui vous plait par ses adulations, ne cherche que votre défaite, après laquelle il vous quittera pour aller satisfaire ailleurs sa vanité ou ses sens. Et vous, femmes subjuguées! quel profit en retirez-vous? Celui d'avoir enrichi de vos noms la liste de ses conquêtes, au lieu que la plus petite faveur que vous aurez accordée à un homme sensible, qui vous estime d'autant plus qu'il vous flatte moins, sera gravée au fond de son ame; vous vous êtes acquis un droit sur son cœur, & il ne dépendra que de vous de le choisir pour époux. Femmes! pourquoi vous attachez-vous à des Lovelaces, & pourquoi n'y a-t-il qu'une Julie qui ne rebute pas un Saint Preux?

Si celui qui a osé attaquer le cœur de mon amante, m'avoit surpassé en mérite, il m'auroit coûté quelque peine de la lui abandonner; mais je la lui aurois cédée, reconnoissant le droit que sa supériorité lui donnoit. Il faut bien que les meilleures femmes soient faites pour les meilleurs hommes; mais j'étois in-

digné d'une infidélité qui n'avoit point d'excuse.

Fille ! tu regrettes peut-être déjà les momens heureux que nous avons passés ensemble. De douces larmes de reconnaissance ne couleront pas des yeux de ton nouveau favori pour un baiser que tu lui auras permis de cueillir sur tes levres. Il exigera plus qu'un baiser ; malheureuse ! dans un moment de foiblesse tu le lui accorderas, & tu seras perdue pour jamais.

Croyez-moi, cher lecteur, tout est apparence. Lisant les traits de mon caractère dans l'ame de ma maîtresse, j'étois convaincu que nous n'étions faits que pour nous aimer, & que la sympathie de nos cœurs rendroit nos liens éternels. Je me trompois. Sa perfidie est pour moi d'un mauvais présage. Suis-je donc condamné par le destin à me voir trahi & trompé par les femmes, qui excitent dans mon cœur les plus tendres sentimens.

Tel est le sort des beaux esprits ,
On les estime , on les révere ,
Rarement de tendresse on est pour eux épris ,
L'amour jeune & badin hait l'air docte & sévere :

Ce sont de sages précepteurs,
 Qui des soins amoureux montrent la théorie;
 Une étrange bizarrerie
 En réserve l'usage à de moindres docteurs (*)

CHAPITRE XXV.

*Petit voyage. Complot fait en mon absence
 contre moi. Une pâmoison.*

Pour charmer l'ennui que la perte que je venois de faire m'avoit causé, je fis un voyage à J*** pour rendre visite à un de mes parens. Pendant mon absence ma tante forma un complot contre moi avec sa fille aînée. Il fut convenu entr'elle, que sa fille m'accuseroit, quelques semaines après mon retour, auprès du pere, d'avoir attenté à sa pudeur. Ma tante, reconnoissant l'emportement de son mari, étoit convaincue que mon oncle furieux ne tarderoit pas un moment à se défaire de moi. Avant de rapporter cet événement, il faut que je retrace une petite scene

(*) Vergier.

de voyage , dans laquelle j'eus l'honneur de jouer le premier rôle.

Nous n'étions que deux dans la voiture publique. J'avois pour camarade de voyage la fille d'un lieutenant-colonel qui , ayant été élevée au couvent , alloit voir son pere , qu'elle n'avoit point vu depuis l'âge de quatre ans , alors elle n'en avoit que dix-huit. Elle joignoit à une taille fort avantageuse tous les appas de la jeunesse avec la figure la plus intéressante. J'étois assis à côté d'elle , & je ne proférois pas une parole. Le souvenir de l'outrage que j'avois reçu de l'amour , m'absorboit dans les plus profondes réflexions.

Quatre heures s'écoulerent ainsi. Enfin ma voisine surprise de mon silence , essaya de dissiper le nuage épais qui me couvroit le front.

„ Monsieur , me dit-elle , vous paroissez renfermer en votre ame un violent chagrin „.

Ma réponse fut précise & indifférente.
„ Moi , Mademoiselle ! point du tout „.

Je n'avois pas encore osé lever les yeux sur elle ; ma dernière aventure m'avoit persuadé qu'un poison mortel

sortoit des prunelles de chaque femme, & faisoit autant de victimes de ceux qui exposoient leurs regards indiscrets.

„ Monsieur , continua-t-elle en me prenant la main, pourquoi détournez-vous vos yeux de moi ? vous ai-je donné quelque sujet de mécontentement ? me haïssez-vous ? --- Votre haine affligeroit mon cœur ; je ne saurois la mériter „.

„ Je ne vous hais point, Mademoiselle, mais je suis l'ennemi de votre sexe „.

„ De mon sexe, Monsieur, l'on m'a dit pourtant que nous sommes tous issus du même sang „.

Ce dernier trait de naïveté acheva de me déchirer le cœur.

„ Laissez-moi, Mademoiselle, lui dis-je en fondant en larmes : vous me tuez „.

„ Je ne vous comprends pas, Monsieur, reprit-elle ; que vous êtes un étrange personnage ! Mais je vous aime malgré la bizarrerie de votre caractère „.

„ Vous m'aimez, Mademoiselle, ah ! de grace ne m'aimez pas „ !

„ Prenez-vous en à vous-même, Monsieur, pourquoi êtes-vous si aimable „ ? A ces mots elle s'empara de mes mains, & les pressa contre son sein.

Bon Dieu ! que je fus frappé de l'innocence & de la simplicité avec laquelle la voix ingénue de la nature se fit entendre.

Ses caresses que tout autre auroit prises pour des encouragemens & pour des avances, ne me parurent que de nouvelles raisons pour la respecter. Je résolus de me détruire plutôt que de me livrer à la moindre idée contraire à son honneur.

Vers le soir ma charmante compagne n'étant pas accoutumée au rude mouvement & aux soubresauts d'une voiture, se plaignit d'une migraine. Je m'aperçus bien que sa santé étoit altérée. Lorsque nous arrivâmes dans l'hôtel de **, elle tomba évanouie. La prenant entre mes bras, je la portai dans une chambre que j'avois fait arranger pour moi dans l'intention d'y coucher.

Je ne me sentis jamais chargé d'un plus agréable fardeau ; mes genoux se dérobaient sous moi, j'étois sur le point de succomber au poids de mon bonheur, quand j'atteignis le lit où j'allai la placer.

Se remettant peu-à-peu, elle me pria

d'une voix entrecoupée d'ouvrir son corset, pour qu'elle pût reprendre haleine.

Elle pressa ma main tremblante contre son sein palpitant.

„ Sentez-vous ? me dit-elle , quelle agitation ! le cœur me bat extrêmement , „

„ Je le ... je le sens , lui répondis-je en balbutiant , „

„ Que je vous ai d'obligation , mon cher , que vous êtes bienfaisant ! Je me trouve mieux --- beaucoup mieux , „

„ Bon , Mademoiselle , ne vous fatiguez point à parler ; cela pourroit vous incommoder davantage , „

„ Vous vous intéressez à ma santé , Monsieur , que puis-je faire pour récompenser vos soins , „ ?

„ Mademoiselle , le plaisir de vous avoir pu secourir , est une récompense qui m'est peut-être déjà trop chère , „ !

Je voulus lui baiser la main , en la prévenant que j'allois me retirer , si elle se sentoît tout-à-fait rétablie. Elle retira sa main brusquement , & s'étant faisie de la mienne , elle s'écria : non , non , je ne le permettrai jamais. Il faut

plutôt que je baïse la main charitable de mon bienfaiteur.

Elle la baïsa en effet avec ardeur.

Figurez-vous mon émotion, cher lecteur ! si votre cœur a quelque sensibilité. Je ne pouvois plus me contenir, & je me précipitois sur ses levres. Je reculai tout à coup. Que vas-tu faire, me demandai-je : veux-tu renoncer à la douce satisfaction d'avoir fait du bien à une fille sans avoir eu des vues intéressées sur sa personne, sans t'être fait payer tes soins pour elle par le prix le plus haut qu'une fille puisse attacher à tel service qu'on lui rende ? voudrois-tu avilir une action noble & généreuse ? Garde-toi ! me crioit une voix intérieure de t'avoir jamais à reprocher une pareille bassesse ?

Il n'est pas étonnant que j'aie taxé d'*action noble* un acte d'humanité tout simple, la reconnoissance excessive de celle qui en étoit l'objet devant naturellement m'en faire concevoir une grande idée.

Croyez-moi, cher lecteur, il y a des momens où la vertu seule ne sauroit guere nous garantir des égaremens,

dans lesquels la passion est au moment de nous plonger , si l'orgueil ne venoit à son aide. Je l'avoue , j'avois trop de fierté pour me prévaloir d'un accident dont une ame d'une trempe ordinaire auroit pu tirer profit.

J'ai toujours été bien éloigné de tâcher de vaincre une femme par un hasard , auquel je n'aurois jamais voulu être redevable des faveurs que j'en pouvois obtenir. Devenu capitaine , j'attaquerois l'ennemi en rase campagne ; mais j'aurois honte de lui dresser des pieges , & de l'attirer dans des embûches.

Les malheureux qui couchent avec des femmes comme ils vont à la selle , n'ayant jamais éprouvé les véritables délices de l'amour , trouveront ridicules , & mes transports , & ma continence ; moi je trouve que si de semblables *instans* de ravissement ne m'avoient fait oublier des *années* de souffrance , il y a long-tems que j'eusse secoué le joug de la vie.

Je ne dormis point du tout la nuit qui suivit cette aventure aussi intéressante pour moi , qu'ennuyeuse peut-être

pour le lecteur. Le lendemain nous partîmes de bonne heure. Mademoiselle avoit reposé. Je me trouvai si bien auprès d'elle, que je passois la journée entière à la regarder, m'enfonçant dans de profondes rêveries sur le bonheur que je pourrois goûter à côté d'une aussi charmante épouse, si le destin ne m'avoit mis dans une situation, où il ne me fera peut-être jamais permis de penser au mariage.

Le soir je me vis, à mon grand regret, arrivé au lieu où notre cocher avoit ordre de s'arrêter pour m'y laisser auprès de mon parent l'ecclésiastique, ministre de la ville.

Il fallut nous séparer. Me serrant entre ses bras, elle m'étouffoit presque de ses baisers.

„ Laissez-moi, Mademoiselle, lui dis-je, en l'inondant d'un torrent de larmes ! laissez-moi, ou je meurs „

Je rappelai toutes mes forces pour m'arracher d'entre ses bras. Après l'avoir quittée, je retournai vingt fois la tête pour la revoir encore.

„ O mon ami ! dit elle en gémissant, peut-être nous ne nous reverrons plus „
Elle

Elle disoit vrai. Hélas ! je ne l'ai jamais revue.

CH A P I T R E X X V I.

Caractère du curé. Apostrophe aux gens savans. Apologie des Muses.

Pendant les deux mois que je passai auprès de mon parent, il ne m'est rien arrivé de remarquable ; j'épargnerai au lecteur l'ennui que le récit de quelques niaiseries pourroit lui causer, n'ajoutant que deux mots sur le caractère de ce parent.

Homme d'un savoir étendu, il avoit surtout de profondes connoissances dans la philosophie des péripatéticiens, auxquelles il joignoit une haine mortelle contre tout ce qui avoit le moindre rapport aux beaux-arts. Appercevant en moi quelque goût pour la poésie, il ne put me le pardonner ; du reste il m'aimoit. C'étoit un fort honnête homme.

Combien de fois ne m'assura-t-il pas

que son amour excessif pour moi étoit la cause des chagrins qu'il me caufoit; il espéroit me détourner de l'étude des belles-lettres, par les dégoûts qu'il me feroit subir pour elles. Voilà comme un amour mal entendu peut produire beaucoup de mal.

Il se trompoit bien. Les difficultés que je trouvois sur mon chemin ne faisoient que m'encourager à les surmonter.

On ne peut concevoir comment des gens qui ont acquis des connoissances solides, soient ennemis des belles-lettres. La raison doit en être que l'on peut avoir cultivé son esprit avec assiduité sans avoir le cœur susceptible de l'impression du beau.

Gens savans ! que faites-vous donc après avoir quitté pour quelques heures vos études sérieuses ? --- Vous conviendrez qu'il est impossible d'y être appliqué sans relache ; pourquoi n'allez-vous pas reprendre des forces en vous délassant dans les bras des muses ? Croyez-moi, Messieurs, ces filles célestes vous conviendroient mieux, que les créatures grossières de ce globe, près lesquelles les gens de votre trempe ne

cherchent que trop souvent de la dissipation. Au lieu de vous épuiser dans leurs chastes embrassemens , vous y gagneriez de nouvelles forces pour parcourir la carrière des sciences.

CH A P I T R E X X V I I.

Le complot éclate. Mon oncle me chasse de chez lui.

A mon retour à V** je reçus de mon oncle un accueil très-amical. Quelques semaines après , ma cousine qui avoit concerté ma perte avec ma chere tante , m'accusa auprès de lui d'avoir voulu lui enlever ce qu'une fille ne perd qu'une fois.

Figurez-vous , cher lecteur , la rage d'un pere qui croit sa fille dépucelée ! Il ne daigna pas même écouter ma justification ; je fus chassé de la maison avec ignominie.

Une des raisons qui avoient le plus irrité ma tante contre moi , fut , qu'une de ses sœurs se sentit du goût pour moi.

Femmes , femmes ! que vous me rendez malheureux ! L'une me hait , parce que j'ai le malheur de plaire à l'autre.

Cette fille me fit des avances auxquelles je ne répondis pas. Je n'ose affurer que c'étoit par vertu que j'y résistai. Il est plus vraisemblable que ma passion pour la fille du négociant , me servoit alors de préservatif contre les appas séducteurs de toute autre femme.

Ma tante secondant les desseins de sa sœur , lui ménageoit avec tant d'adresses de entrevues particulières avec moi , que je ne pouvois imaginer de prétexte plausible pour m'en dégager. Comment esquiver le coup qui m'étoit porté ? Le courroux de ma tante ne connut plus de bornes , lorsqu'elle s'aperçût que j'avois l'imprudence de refuser des faveurs que l'on m'offroit à si bon marché. Il fallut venger , à quelque prix que ce fût , l'honneur de sa sœur qu'elle crut outragé.

Au moment que je succombois aux machinations de ma tante pour me perdre , son caractère me parut si noir , que je la détestois. Mais après avoir

calmé mon ressentiment qui prête toujours aux objets un autre coloris , je lui trouvai plus de foiblesse que de méchanceté. Elle avoit l'esprit borné , un cœur incapable de sentimens , de tendresse , & le défaut d'occupation laissoit l'un & l'autre ouverts à l'intrigue. Si elle avoit eu l'idée du mal qu'elle me faisoit , en me déroband la seule ressource que la bonté de mon oncle m'avoit laissée , je suis sûr qu'elle auroit rougi de sa bassesse. Il paroît que la plupart des fautes qui se commettent au monde , ont leur source dans la foiblesse de l'esprit , & qu'il est fort peu de gens , ou qu'il n'en est peut-être point qui fassent le mal , lorsqu'ils comprennent bien qu'il y en a dans leurs actions. J'avoue que je ne fais cette remarque que , quand ayant l'esprit tranquille , je parviens à oublier pour quelques instans les outrages sanglans que les hommes m'ont faits.

Mon oncle étoit d'autant plus porté à se défaire de moi , que j'avois entrepris quelquefois de lui dire franchement mon avis sur sa façon d'élever ses enfans. J'étois assez sot pour croire

que je l'obligerois infiniment en m'intéressant à leur bonheur. Hélas ! ces gens-là ne savent guere ce qui leur est véritablement avantageux ! Il auroit mieux aimé que j'approuvassé ses bêtises.

Eh bien ! si ma franchise me coûte si cher, je ne dirai plus mot, je verrois les hommes s'étrangler sous mes yeux, je n'irois pas me jeter entr'eux par la conviction, qu'en me détruisant moi-même je ne parviendrois pas à les sauver. Les hommes ont toujours payé leurs médecins, c'est-à-dire, leurs philosophes de fort mauvaise monnaie. Pour juger les livres de ces bienfaiteurs de l'humanité qui les vouloient faire sortir de l'esclavage honteux des prêtres, ils ont pris l'avis de ces mêmes prêtres qui, ennemis naturels du bon sens, poursuivent avec acharnement la raison & la philosophie. Les instituteurs du genre humain n'ont tiré de leurs travaux d'autre fruit que des peines & des chagrins, sans avoir rendu plus sages leurs semblables.

Les gens de lettres qui ont rendu le plus de services au petit nombre d'êtres

pensans répandus dans le monde, sont les littérateurs isolés, les vrais savans renfermés dans leur cabinet, qui n'ont ni argumenté sur les bancs des universités, ni effleuré les matieres des sciences dans les académies; & ceux-là ont presque tous été persécutés. Descartes est obligé de quitter sa patrie, Gassendi est calomnié, Arnauld traîne ses jours dans l'exil. Notre misérable espece est tellement faite, que ceux qui marchent dans le chemin battu, jettent toujours des pierres à ceux qui enseignent un chemin nouveau (*). C'est, ce me semble, dit un grand homme, le dernier degré de la malignité de notre nature, de vouloir opprimer ces mêmes philosophes qui la veulent corriger.

Me voici donc hors de la maison de mon oncle, n'imaginant aucun moyen honnête de me procurer ma subsistance. Je passai deux nuits sur les remparts, couché par terre, ayant au-dessus de ma tête la vaste étendue du Ciel. Messieurs & Mesdames, c'étoit quelque chose de plus majestueux que vos ta-

(*) Voyez la raison par alphabet.

pifferies de haute-lice , vos parquets , vos plafonds & vos lambris avec toute leur marqueterie ; je vous assure que j'aurois reposé à l'enseigne de la lune aussi-bien que M. de Grammont , qui ne laisse pas de s'endormir dans le plus méchant lit du monde , comme il l'eût fait dans le meilleur (*), si le froid qui se fit sentir à minuit , ne m'en eût empêché.

„ Nature ! m'écriai-je , que tu es injuste envers l'homme ! Tu as donné aux bêtes les plus féroces leur fourrure , tu as donné aux arbres leur écorce , à l'escargot sa coquille , à la tortue son écaille : l'homme est sorti tout nud de tes mains , en proie aux injures des saisons , *ut non sit satis æstimare , parens melior homini , an tristior noverca fuerit natura. Ante omnia unum animantium cunctorum alienis velat opibus : cæteris varia legumenta tribuit , testas , cortices , coria , spinas , villos , setas , pilos , plumam , pennas , squamas , vellera. Truncos etiam , arborefque cortice , interdum*

(*) Voyez cette mal-encontreuse aventure où le pauvre comte fut embarqué par la charmante Chesterfield , dans les Mémoires de Grammont.

gemino ,

gemino, a frigoribus & calore tutata est. Hominem tantum nudum, & in nuda humo natali die abjicit ad vagitus statim, & ploratum ()*. Que l'on ose encore répéter que l'homme est le chef-d'œuvre de la nature, en me voyant transi de froid, & que l'on décide si le renard dans sa taniere n'est pas mieux partagé de la nature que l'homme qui frissonne, ne sachant comment se mettre à l'abri des atteintes de la gélée.

Homme ambitieux ! glorifie-toi dans ton vaste néant, fais parade de ton savoir ! moi je te dirai tout bas à l'oreille : que tu n'es rien ; & que tu ne feras rien.

CHAPITRE XXVIII.

L'accent d'Orléans.

Après avoir remarqué que mes confreres les hommes se soucioient fort peu si je périssois de misere ou non, je pris la résolution de m'intéresser moi-

(*) Plin, nat. hist. lib. VII. proœm.

même à mon sort. Ne tenant rien de mes parens , j'étois presque dès mon enfance dans le cas affligeant de pourvoir moi-même à ma subsistance. Privé encore du peu d'aïfance que la bonté de mon oncle m'avoit procuré , me voilà tout-à-fait à la merci des flots sur l'océan de la vie.

Un riche marchand cherchoit un précepteur pour ses enfans. Cette place me fut offerte avec des conditions confortables , par un ami qui m'avertit que le pere , homme fort honnête , n'avoit qu'un seul petit caprice ; c'étoit que le gouverneur de ses fils devoit avoir absolument l'accent d'Orléans.

Mon ami me conseilla de faire mon possible pour contrefaire cet accent.

Ennemi de toute fraude, telle légère qu'elle puisse être , je ne suivis pas ce conseil salutaire. J'abordai le marchand sans me faire la moindre contrainte.

„ Par tous les diables ! s'écria celui-ci , vous avez l'accent de Paris ! En vérité vous me plairiez assez , mais j'ai une aversion invincible pour cet accent , „ Je n'eus donc point la place en question.

Quelques mois s'écoulerent. Réduit à subsister de la pitié mesquine de quelques parens , mon *esprit* marmottoit souvent quand j'avois faim ou soif , qu'il vaut mieux mettre en usage quelque petite ruse qui ne nuit à personne , que de souffrir ces deux grandes incommodités ; mais mon *cœur* repliquoit toujours , que pour être parfait honnête homme , il ne falloit feindre jamais , qu'une tromperie telle innocente qu'elle soit , est toujours une tromperie.

Je suivis les suggestions de mon *cœur* ; pour n'avoir pas voulu me moquer un peu de la bêtise du marchand en affectant son accent , je passai quelques mois dans une extrême indigence : voilà encore mon *esprit* dupe de mon *cœur*.

Qui croiroit qu'une aussi mince bagatelle qu'un accent , puisse empoisonner la vie d'un galant homme ? cependant il n'y a rien de plus vrai. Quand mes ennemis ne me pouvoient plus contester la solide connoissance d'une langue , ils se mettoient toujours à dire que je n'en avois pas l'accent ; on alloit jusqu'à me soutenir en face , que je ne savois pas même ma langue maternelle , à

l'étude de laquelle j'avois donné plus d'années que ces Messieurs n'en avoient employé à ramasser tout leur petit savoir.

CH A P I T R E X X I X.

Leçons de grec.

Un jour le comte de Th** s'avisa de vouloir apprendre le grec de moi. N'en sachant pas un mot, il prétendit pourtant me prescrire la méthode dont je devois me servir pour lui enseigner cette langue, dont il avouoit lui-même n'avoir pas la moindre idée.

La méthode étoit si sagement imaginée, qu'après un demi-siècle d'étude, le comte devoit savoir du grec précisément autant qu'il en savoit alors; cependant mon *esprit* me fit entrevoir qu'ayant grand besoin de l'argent du comte, je devois le servir comme il vouloit l'être. Mais voilà mon *cœur* qui vient m'avertir de l'obligation où j'étois, de représenter au comte qu'il

perdroit son argent & son tems, s'il ne se désistoit de cette méthode fantastique. Je savois à la vérité qu'elle étoit son ouvrage ; mon *esprit* me démonstroît à l'évidence, que vu l'amour-propre qui domine plus un noble nourri de flatterie dès le berceau , qu'un pauvre roturier, le comte devoit aimer excessivement le plan qu'il avoit enfanté ; mais mon cœur m'inculqua qu'il ne faut voler personne, qu'il y avoit là triple perte pour le comte : perte de tems, de peine & d'argent.

Je lui fis donc des remontrances très-respectueuses, qui produisirent l'effet que j'avois prévu. Le comte chercha un coquin qui voulût bien le voler sans scrupule, & il n'eut pas de peine à le trouver.

J'eus mon congé, & je me vis de nouveau plongé dans la misère. Voilà derechef mon esprit dupe de mon cœur.

Une autre fois ayant un emploi, je me trouvois un peu plus à mon aise. Un jeune homme qui paroissoit n'avoir pas l'esprit bien sain, vient me prier de lui enseigner gratis, *pour le salut de son ame*, ce même grec que le

comte Th** avoit voulu apprendre d'après une méthode, moyennant laquelle personne n'a appris encore l'alphabet.

Je favois que ce jeune homme étoit envoyé par mon plus cruel ennemi, qui avoit déclaré plus d'une fois, qu'il me feroit ôter ma place, pour la donner au garçon en question.

Mon *esprit* me disoit, qu'il ne faut pas accorder l'entrée dans sa maison à ses persécuteurs, pour ne pas avoir des espions aux talons; que ce ne pouvoit être que dans quelque mauvaise vue que ce garçon m'étoit adressé, & qu'ainsi le meilleur parti étoit de couper court avec lui.

Cependant mon *cœur* me suggéroit qu'il ne faut pas refuser un aussi petit service à qui que soit, qu'il faut forcer ses ennemis à l'amitié par des bienfaits. Je consentis donc à ce que l'on me demandoit. La première leçon, mon élève me demanda de lui expliquer Pindare. Je lui dis que cet auteur n'étoit pas celui qui convenoit à un commençant, qu'il faut être fort avancé en grec pour mettre le nez dans cet auteur difficile.

Me voilà décrié le lendemain dans la ville , & calomnié auprès de mes supérieurs comme un fripon , un ignorant qui , prétendant savoir le grec , n'ose expliquer Pindare.

Cette rumeur en causa d'autres également mal fondées & absurdes ; & peu s'en fallut , que la cabale la plus infame ne réussit à me dépouiller d'un emploi , que j'avois mérité six ans avant de l'avoir obtenu.

Voilà encore mon esprit dupé par mon cœur.

CHAPITRE XXX.

Jeûne rigide. L'ennui qui tourmente l'ordonnateur des mondes. Apo théose de Psyché.

Après avoir eu mon congé du comte de Th** , j'étois entré dans une maison où l'on confia à mes soins six garçons de différens âges , lesquels s'étant déjà formés le cœur & l'esprit selon le modele de leurs chers parens , étoient

extravagans au dernier point. Ils trouvoient bon de ne faire rien de tout ce que je leur inculquois , & moi , je laissois aller les choses leur train ordinaire ; j'entrevoyois que , telle peine que je me donnasse pour corriger les défauts de leur esprit ou pour regler leurs mœurs , je ne pourrois jamais parvenir à mon but , le mauvais exemple des parens emportant la balance sur toutes mes leçons de sagesse & de modération.

Cette maison étoit une des plus brillantes de la ville ; on y jouoit gros jeu ; on y donnoit des concerts ; on y terminoit la réputation des honnêtes gens ; l'on y dépuceloit des filles ; en peu de mots , on y faisoit tout ce qui se fait dans les palais des grands. Un point m'affligeoit particulièrement. C'étoit que l'on y mangeoit fort peu , ou plutôt presque rien. Nous n'avions que deux mets assez petits à diner , & le soir on se repaissoit du souvenir de ce que l'on avoit consommé à midi.

Je serois mort de faim , s'il n'eût plu au bon Dieu de me faire sortir de cette maison par le moyen d'un de ses prêtres.

Le bon Dieu m'aura vraisemblablement conservé , pour se faire quelque plaisir à voir comment je me comporterois dans les étranges révolutions du sort que je devois encore subir.

Il faut bien que ce vieux papa au Ciel se procure quelquefois un petit divertissement pour se distraire des embarras du gouvernement de l'univers , & faire diversion au chagrin que les péchés des hommes lui causent. Nos prêtres nous le représentent d'ailleurs d'un sombre, d'un mélancolique à faire horreur. Si des gens de mon espece ne lui donnoient quelquefois le plaisir de rire à leurs dépens , en se moquant de leurs folies , il deviendrait enfin tout-à-fait misanthrope.

Les dieux étoient de tout tems fort sujets à l'ennui , & de l'ennui à la misanthropie il n'y a qu'un pas.

Vous savez combien quelquefois nous nous ennuyons , dit Cupidon à Jupiter , lui demandant l'apothéose de Psyché.

Le pere des dieux faisoit d'abord le difficile : le rang , dit-il à l'Amour , que vous demandez pour votre épouse , n'est pas une chose si aisée à accorder

qu'il vous semble. Nous n'avons parmi nous que trop de déesses. C'est une nécessité qu'il y ait du bruit où il y a tant de femmes. La beauté de votre épouse étant telle que vous le dites, ce sera des sujets de jalousie & de querelle que je ne viendrai jamais à bout d'apaiser. Il ne faudra plus que je songe à mon office de foudroyant; j'en aurai assez de celui de médiateur pour le reste de mes jours. Mais ce n'est pas ce qui m'arrête le plus. Dès que Psyché sera déesse, il lui faudra des temples aussi bien qu'aux autres. L'augmentation de ce culte diminuera notre portion. Déjà nous nous morfondons sur nos autels, tant ils sont froids & mal encensés. Cette qualité de dieu deviendra à la fin si commune, que les mortels ne se mettront plus en peine de l'honorer.

Que vous importe? reprit l'Amour; votre félicité dépend-elle du culte des hommes? Qu'ils vous négligent, qu'ils vous oublient, ne vivez-vous pas ici heureux & tranquille, dormant les trois quarts du tems, laissant aller les choses du monde comme elles peuvent, ton-

nant & grélant lorsque la fantaisie vous en vient ?

Jupiter se rendit à ces raisons, & accorda à l'Amour ce qu'il demandoit. Il témoigna qu'il apportoit son consentement à l'apothéose par une petite inclination de tête, qui ébranla légèrement l'univers, & le fit trembler seulement une demie-heure (*).

Voilà un passage qui, quelque plaisant qu'il paroisse, ne laisse pas d'être fort sérieux & solide.

C H A P I T R E X X X I.

Je suis rétabli dans la maison de mon oncle.

Remarques sur la confession. Réponse laconique. La confession des vœux.

Je vais rapporter ici un service qui me fut rendu par un prêtre.

Chose étrange ! cette espèce d'animaux a semblé toujours se faire un devoir de me poursuivre & de me maltraiter ; néanmoins il y en eut un d'entr'eux qui m'a fait du bien à son insu, & peut-être malgré lui.

(*) M. de la Fontaine.

Ma cousine alloit se confesser. Il faut que j'explique ce que c'est que cela. Ne se pourroit-il pas que ces mémoires, n'étant guere composés pour des chrétiens, mais pour des hommes en général, tombassent entre les mains de tel, qui ne comprît rien à ce terme? Je ne veux pas confiner mes idées dans des bornes si étroites, qu'elles ne puissent être saisies que par le petit nombre de gens attachés à des principes également absurdes & contradictoires; je veux être compris de chaque homme qui a du bon sens & un cœur susceptible des sentimens de l'humanité.

Si quelqu'un qui n'est pas chrétien, me demande quel sens nos prêtres attachent à ce mot de *confesse*, je lui répondrai dans les termes suivans :

„ Bon homme! que je vous plains de ne pas être sorti d'un ventre baptisé! car n'ayant pas reçu de Dieu la grace d'être du petit troupeau de ses élus, vous ne comprendrez rien aux contradictions que je vous vais étaler. Cependant si vous avez envie de vous faire informer du dernier degré de bêtise

auquel l'esprit humain puisse atteindre ,
écoutez :

Il y a telle sorte de gens qui , nonobstant que l'expérience journaliere montre le contraire , sont assez fots pour se croire élevés au-dessus de toutes les passions , & exempts de toutes les foiblesses qui sont tombées en partage à la nature humaine. Il y a plus , ces avortons de notre race sont supposés particulièrement favorisés de Dieu , lequel est dit avoir transporté sur eux tout son pouvoir. Ils exercent sa charge sur la terre , assis sur un siege de bois , où ils jugent des vertus & des crimes , lesquels pourtant ne sauroient être déterminés que par la plus exacte connoissance de toutes les circonstances , où l'homme s'est trouvé au moment , auquel il a commis telle action , & par des lumieres profondes en physique & en médecine , eu égard au tempérament , à l'éducation & au mélange des suc dans notre corps.

Les substituts de Dieu ont le privilege exclusif de tenir enfermés dans les replis de leur cerveau l'intelligence , & dans leurs cœurs corrompus la sainte

volonté & le pouvoir souverain de l'être actif qui, selon l'avis des philosophes, quoique répandu dans tout l'univers, n'a ni pouvoir ni volonté. Ces créatures formées de poussière aussi bien que nous autres, osent décider quel sort nous attend dans un avenir éloigné, qu'ils ont réduit sous leur puissance, puisqu'il dépend d'eux de nous envoyer au Ciel en levant leurs mains sur nos têtes péchereuses, ou de nous plonger dans l'abîme de la perte éternelle ; ces misérables qui ne savent pas même si nous existerons encore, quand l'accord de nos nerfs sera rompu, ni s'il y a quelque apparence que nous puissions nous élancer hors de l'atmosphère qui entoure notre globe, ni même si ces régions, auxquelles ils nous envoient après la mort, se trouvent au nombre des choses actuellement existantes ou purement possibles, ou si on doit les ranger plutôt dans la classe des *non-êtres*.....

Ma cousine tourmentée par ses remords de conscience, avoua à son directeur, qu'elle avoit terni la réputation d'un jeune homme, que son pere

ajoutant foi à ses calomnies , avoit chassé de chez lui. Cet abbé fut assez honnête homme pour lui dire nettement qu'il ne pouvoit lui accorder l'absolution , si elle n'alloit de ce pas trouver son pere pour rétracter tout ce qu'elle avoit dit de faux.

Elle l'en crut ; & pour échapper aux flammes de l'enfer dont on la menaçoit , si elle s'obstinoit à résister aux inspirations du Saint-Esprit , qui lui parloit par la bouche de l'homme au collet-monté ; elle exécuta promptement ce que l'ange de lumiere lui avoit ordonné.

Sa rétractation fit son effet. Mon oncle me demanda pardon de son emportement , de si bonne grace , que je le lui accordai très-volontiers (il vous souviendra bien , cher lecteur , que je n'avois pas de quoi vivre ;) & il me rappella chez lui.

Vous voyez bien par-là , mes chers amis , qu'il n'est nulle chose au monde , telle vile & chétive qu'elle soit , qui ne puisse être quelquefois utile. Si nos peres n'avoient pas eu la bêtise de confier les secrets de leurs ames à l'oreille

d'un âne, si cette ânerie ne nous étoit pas parvenue, si ma cousine n'avoit pas été assez imbécille pour se plier sous le joug de cette coutume également absurde & nuisible, je n'aurois peut-être jamais été rappelé dans la maison de mon oncle. Mauvaises causes, bons effets; il est donc clair que la confession, qui a engendré en théologie tant de disputes non moins insipides que sanglantes, qui a troublé le repos & l'union de tant de familles, qui a attiré tant de filles dans le piège, en présentant aux prêtres lascifs la plus propre occasion d'assouvir sur leurs pénitentes leurs desirs impudiques, qui a assujetti l'esprit abusé aux sottises d'une tête tondue, & une partie du genre humain au pouvoir absolu du *lama* à trois couronnes, en lui décélant avec les replis du cœur de ses fideles croyans, tous les desseins dont ils étoient occupés, enfin que cette invention maudite de l'intérêt des bonzes a été pourtant bonne à quelque chose.

La foiblesse du sexe rend les femmes plus dépendantes de leurs confesseurs que de leurs époux. Presque tous ceux
que

qui confesserent les reines , se servirent de cet empire secret & sacré , pour entrer dans les affaires d'Etat. Lorsqu'un religieux domina la conscience d'un souverain , tous ses confrères s'en prévalurent , & plusieurs employèrent le crédit du confesseur pour se venger de leurs ennemis. Enfin il arriva que , dans les divisions entre les empereurs & les papes , dans les factions des villes , les prêtres ne donnoient pas l'absolution à ceux qui n'étoient pas de leur parti. C'est ce qu'on a vu en France du tems du roi Henri IV ; presque tous les confesseurs refusoient d'absoudre les sujets qui reconnoissoient leur roi. La facilité de séduire les jeunes personnes , & de les porter au crime dans le tribunal même de la pénitence , est encore un écueil très-dangereux (*). C'est cette confession qui a si souvent dans les troubles des Etats , forcé les pénitens à être rebelles & sanguinaires *en conscience*. Les prêtres Guelfes refusoient l'absolution aux prêtres Gibelins , & les Gibelins se gardoient bien d'absoudre les Guelfes.

(*) Voltaire.

Les assassins des Sforces, des Médicis, des princes d'Orange, des rois de France, se préparèrent aux parricides par le sacrement de la confession.

Encore un mot. On fait la réponse du Spartiate Lyfandre, à qui un Hiérophante vouloit persuader de se confesser : *à qui dois-je avouer mes fautes ? est-ce à Dieu ou à toi ?*

„ *C'est à Dieu*, dit le prêtre. --- *Retire-toi donc, homme (*) !* „

La confession des vœux chez les anciens Juifs est aussi quelque chose de fort plaisant. Le Mishna qui est le recueil des loix juives, dit que souvent on se confessoit en mettant la main sur un veau appartenant au prêtre, ce qui s'appelloit *la confession des vœux*.

Cependant il est certain que la confession ne fut pas aussi funeste aux anciens qu'à nous. On s'étoit confessé dans les expiations chez les Egyptiens & chez les Grecs, & dans presque toutes les célébrations de leurs mystères. On se confessoit dans les mystères d'Isis, d'Orphée & de Cérès devant

(*) Plutarque.

l'Hiérophante & les Initiés. Probablement se confessoit-on aussi dans ceux de Cibeles & de Mithra. Marc-Aurèle en s'affociant aux mystères de Cérès-Eleusine, se confessa à l'Hiérophante. On ne fait pas pourtant que cette sottise cérémonie ait fait autant de mal aux anciens, qu'elle en a causé aux peuples modernes. Cela vient de ce qu'elle ne leur fut pas aussi commune.

CHAPITRE XXXII.

Du vin blanc. Quelques petites saloperies. Sur la polygamie. Sur la frivolité de notre origine. Plaintes de la catin Jacqueline. Injustice du traitement qu'éprouve une très-estimable partie du genre humain. Harangue d'une fille mere de cinq bâtards.

Quant aux catins, j'en fais assez de cas,
 Leur art est doux & leur vie est joyeuse.
 Si quelquefois leurs dangereux appas
 A l'hôpital menent un pauvre diable,
 Un grand benêt qui fait l'homme agréable ;
 Je leur pardonne : il l'a bien mérité (*).

(*) Voltaire.

Rentré chez mon oncle , j'eus assez de loisir pour cultiver le commerce que j'avois lié avec un certain baron , homme d'un caractère fort enjoué & d'une bonté de cœur peu commune. Le seul défaut que je lui connoissois , étoit un penchant peu ménagé pour les femmes ; faute , si c'en est une que celle qui est commune à presque tous les hommes du meilleur naturel.

Il me pria un beau jour d'aller souper avec lui à la campagne chez des dames de sa connoissance. J'y consentis ; nous partîmes l'après midi même avec deux de ses amis. J'y trouvai quatre femmes d'une beauté éblouissante , qui nous firent un accueil très-gracieux. Les questions ordinaires sur des riens touchant la saison , les contes de la ville & les modes étant passées , on se mit à table , chacun des convives s'étant assorti par couple. Je ne savois si la beauté qui se trouvoit isolée , attendoit son compagnon , ou si c'étoit à moi qu'étoit réservé l'honneur d'être à ses côtés.

Elle me tira d'embarras en approchant sa chaise de la mienne.

L'on fit bonne chere. La conversation roula sur les productions des auteurs les plus renommés de la France. Les dames montrerent une finesse de jugement qui m'étonna , étalant des connoissances très étendues , jointes à un goût exquis dans tous les genres relatifs aux belles-lettres. Je ne doutai point que ces dames ne fussent des personnes de qualité , qui avoient eu le bonheur de jouir de l'éducation la plus avantageuse. Cependant il survint un cas qui me mit d'abord en doute , & finit par m'ôter tout-à-fait l'opinion favorable que j'en avois conçue.

Les vins que l'on servit , étoient excellens ; les esprits s'animerent ; peu-à-peu les hommes commencerent à tenir des propos très-hardis en se familiarisant avec les charmes des belles , qui n'étoient rien moins que bégueules. Je commençai bientôt à appercevoir où la chose aboutissoit. Je pris la résolution de ne plus goûter du vin , dont heureusement je n'étois pas encore échauffé.

Je suis aussi sûr de moi que l'on peut l'être , pourvu que mon sang ne soit pas

enflammé par quelque liqueur bouillante.

Je demandai de l'eau ; après en avoir bu , je sentis qu'elle portoit plus de feu dans mes veines que le vin n'avoit fait. Je résolus aussitôt de n'en point prendre non plus ; ce qui étoit très-bien imaginé , puisque j'appris ensuite que cette eau étoit une espece de vin blanc extrêmement spiritueux , qui auroit achevé de m'ôter l'usage de la raison , si je ne m'en étois abstenu à tems.

Bon Dieu ! de quels artifices les femmes voluptueuses ne se servent-elles pas pour éveiller un instinct , qui n'est quelquefois que trop véhément pour le repos de nos jours ? & quels insipides raisonnemens le moraliste égaré ne met-il pas en œuvre pour suffoquer ce même instinct , qui comme la source de la vie répandue par l'univers , est le soulagement unique , qui fait oublier aux êtres sensibles leurs souffrances pendant quelques instans ? Extravagance de chaque côté ! Ne voyez-vous pas , moralistes déraisonneurs , que sans ce bienfait de la nature , sans le plaisir attaché à la procréation , toutes les races d'a-

nimaux se feroient détruites de tems immémorial par l'ennui & par la mauvaise humeur , puisés dans le vif sentiment des maux de la vie , que rien n'auroit adouci.

Suivons la nature , jouissons des plaisirs qu'elle nous offre , mais n'ayons pas la bêtise de la vouloir forcer à nous en accorder.

Le souper continua bien avant dans la nuit. Enfin le noble desir de ne pas laisser périr l'espece s'emparant des convives , chacun tira sa voisine par la manche , pressant son genou contre le sien pour l'avertir qu'il étoit tems de remplir les vues de l'Eternel , qui avoit formé un étui pour chaque aiguille.

Quelques philosophes ont osé avancer que les étuis étant en plus grand nombre que les aiguilles , le pere céleste semble avoir destiné plusieurs châsses à une relique ; mais le fait sur lequel ils appuyent leur raisonnement , n'est pas à l'abri de toute objection ; & en cas qu'il le fût , ce seroit toujours une question à la fois trop lubrique & trop épineuse pour que j'osasse m'en mêler.

C'est un grand problème parmi les

politiques, si la polygamie est utile à la société & à la propagation. L'Orient a décidé cette question dans tous les siècles, & la nature est d'accord avec les peuples orientaux dans presque toutes les espèces animales, où l'on voit plusieurs femelles pour un mâle. Le tems perdu par les grossesses, par les couches, par les incommodités naturelles aux femmes, semble devoir être réparé. Les femmes, dans les climats chauds, cessent de bonne heure, d'être belles & fécondes. Un chef de famille qui met sa gloire & sa prospérité dans un grand nombre d'enfans, a besoin d'une femme qui remplace une épouse inutile. Les loix de l'Occident semblent plus favorables aux femmes, celles de l'Orient aux hommes & à l'Etat (*).

Que pensez-vous que j'ai fait, cher lecteur, dans cette situation délicate! voyant à côté de moi un bipède féminin, dont l'œil étincelant qu'Anacréon auroit appelé *ύγρον ομμα*, lançoit des traits de feu, semblant me dire; atta-

(*) Voltaire.

quez! --- Me croirez-vous, si je vous dis que je n'ai rien fait? Je ne fais si ce fut caprice, hasard, ou une certaine idiosyncrasië en mon corps, qui m'a fait négliger cette bonne fortune; je vous assure que ce n'étoit pas vertu. Si les hommes avoient assez de sagacité pour découvrir les ressorts cachés qui les font agir, ou si ceux qui ne manquent pas de la pénétration nécessaire pour s'en appercevoir, avoient assez de franchise pour avouer ces mobiles secrets qui les mettent en mouvement, toute idée de vertu disparoîtroit du globe.

Tout étoit couché dans la maison à la réserve de moi & de ma compagne, qui me demanda en rougissant, si je ne me sentoie pas de goût pour ses charmes.

Je ne pouvois revenir de ma surprise d'une question aussi effrontée, accompagnée d'une rougeur si virginale; hélas! je n'appris que trop bien dans la suite, que presque tout au monde est fard & affectation..... Pudeur fardée --- honnêteté fardée --- partout des apparences, & nulle part des réalités!

„ Vous me faites trop d'honneur,

Mademoiselle , lui répondis-je ; mais ma grande jeunesse--- mon peu d'expérience en fait d'amour...,, Je bégayois, nulle excuse raisonnable ne me tombant dans la pensée. Enfin de peur de dire des bêtises , je me tus.

„ Je soupçonnois bien d'abord , dit-elle en me tournant le dos, que je ferois mal pourvue cette nuit ; l'on voit bien que vous n'avez pas le bon ton , jeune lourdaut , , !

Je la remerciai aussi poliment que je le pus de l'honneur qu'elle daignoit me faire ; après quoi j'allai observer ce qui se passoit dans ces trois lits de délices.

Tout y respiroit la volupté. Bon Dieu ! que la génération de l'homme est quelque chose de ridicule ! *Miseret, atque etiam pudet æstimantem, quam sit frivola animalium superbissimi origo* (*). Conçu dans l'ivresse & le vertige des sens (**) au plus sot moment que cha-

(*) C. Plinius secund.

(**) Την συνουσιαν ειναι μικραν επιληψιαν.

HIPPOCRATE.

eun de nous compte dans sa vie, il est
 porté de la femme avec beaucoup d'in-
 commodités & enfanté avec douleur.
 A quel but? afin qu'il fasse la même
 sottise que son pere, & que l'ayant faite
 il périclisse. L'homme n'a jamais un plus
 vif sentiment de son néant qu'en ce
 moment même où il multiplie son es-
 pece, perdant lui-même cette partie de
 vie communiquée à la substance qu'il
 produit. Cette langueur qui suit le coït,
 est un pressentiment confus de la des-
 truction totale de notre être.

En retournant au logis, je réfléchis-
 fois, chemin faisant, sur l'injustice du
 mépris qu'on témoigne aux filles dé-
 vouées à l'amusement du public. Hélas!
 ces pauvrettes exposées aux caprices
 de chaque ribaud, & quelquefois même
 aux outrages les plus cruels des pu-
 tassiers brutals, ne sont déjà que trop
 infortunées! Quiconque soutient qu'el-
 les en sont dédommagées par une série
 non-interrompue des plaisirs les plus
 vifs, avance une bêtise.

„ Je fus bientôt obligée, dit à ce
 sujet la grivoise Paquette, de grasse mé-
 moire, de continuer ce métier abomi-

nable qui vous paroît si plaifant, à vous autres hommes , & qui n'est pour nous qu'un abîme de miferes. J'allai exercer la profeflion à Venife. Ah ! Monsieur , fi vous pouviez vous imaginer ce que c'est que d'être obligée de caresser indifféremment un vieux marchand , un avocat , un moine , un gondolier , un abbé ; d'être expofée à toutes les insultes , à toutes les avanies ; d'être fouvent réduite à emprunter une jupe pour aller fe la faire lever par un homme dégoûtant ; d'être volée par l'un de ce qu'on a gagné avec l'autre ; d'être rançonnée par les officiers de justice , & de n'avoir en perspective qu'une vieilleffe affreuse , un hôpital & un fumier ; vous concluriez que je fuis une des plus malheureufes créatures du monde (*) ,,,

Il est démontré que la sensation la plus délicieufe perd une confidérable partie de fon agrément par un retour trop fréquent , que l'habitude agiffant également fur les plaifirs & fur les peines , fi elle rend moins fenfible à celles-ci , elle ôte auffi aux autres de leur

(*) Voltaire.

prix. Les plaisirs cessent de l'être dès l'instant même que l'idée du devoir ou celle d'une loi indispensable de la disette vient s'y mêler; les jouissances auxquelles nous nous sommes accoutumés, nous devenant à la fin aussi insipides, qu'elles étoient attrayantes auparavant. Les organes de ces malheureux sacrifices du préjugé doivent avoir perdu presque toute irritabilité; ce qui est prouvé par l'expérience. Ne voit-on pas pour la plupart que ces créatures se font donner ce que les jésuites ont reçu des garçons du collège, sans éprouver aucune émotion ou agitation des esprits vitaux, sans faire paroître la plus petite marque de volupté. Ce sont des *filles de douleur*, objets de pitié plutôt que d'abomination, qui ont, ce qui plus est, le même droit à notre estime, que les artistes, les poètes, les comédiens, qui travaillent tous également pour la commodité & le divertissement du public.

Encore quel haut degré de générosité ne trouve-t-on pas en ce qu'elles nous amusent aux dépens de leur honneur & de leur santé, ne faisant cas

ni de leur repos ni de leur fureté, pourvu qu'elles réussissent à charmer notre ennui.

Si l'on m'oppose qu'elles s'en font payer, je réponds que le prêtre doit vivre de l'autel, demandant en même tems, si le brave guerrier & le bon citoyen en ont moins de mérite, parce qu'ils font payer les services qu'ils rendent à l'Etat.

On traite avec la même injustice les filles qui accouchent avant le mariage, comme si l'enfant de l'amour n'étoit pas plus précieux que celui de l'intérêt.

Il est clair que la constitution politique de nos gouvernemens exige que la plupart des mariages soient conclus par pur intérêt, n'y ayant que les hommes revêtus des charges d'un grand rapport qui soient en état de se marier; ils ont même presque toujours besoin de la bourse de leurs épouses, les salaires n'étant point proportionnés aux dépenses que le luxe, qui envahit l'Europe, a rendues nécessaires à tout homme en place. Le reste qui n'est pas assez avantageusement établi, doit renoncer à jamais aux doux plaisirs du

lien conjugal ; d'où vient que les filles à marier ne sont presque jamais en pleine liberté de suivre le penchant qui les porteroit à se jeter entre les bras de celui qu'elles préfèrent à tout autre , au lieu qu'elles se voient contraintes , dans nos systèmes ridicules , à préférer celui qui est en état de les entretenir convenablement ; d'où il suit que la plupart des enfans que nous appelons *légitimes* , doivent leur origine à l'intérêt qui a joint leurs parens.

Il faut bien que ces mariages , qui se font par pures vues d'intérêt , sans avoir égard à la gloire & à l'utilité publique , aient été fréquens même au tems d'Ocellus de Lucanie , puisque cet auteur s'en plaint amèrement , peignant au vif les inconvéniens de ces liaisons inégales : ὁδὸν ἀμαρτάνουσι πολλοὶ μὴ πρὸς τὸ μέγεθος τῆς τύχης , μηδὲ πρὸς τὸ συμφέρον τῶ κοινῷ συνίσαντες τὰς γάμους , ἀλλὰ πρὸς τὸν πλοῦτον , ἢ τὴν ὑπεροχὴν τῆς γενεᾶς ἀποβλέποντες. Ἀντί μὲν γὰρ τὰ νεᾶν , καὶ ὥραιαν συναρμολογεῖται , συνηρμωσαντο αὐτὴν τὴν ὑπερηλικεστέραν. Ἀντί δὲ τῆς συμπαθῆς τὴν ψυχὴν , καὶ ὁμοιοτάτην ἐπιδοξοῦν τῶ γενεῖ , ἢ περιχρημάτων. Ταὶ γὰρ ταὶ ἀντι συμφωνίας διαφωνίαν , καὶ ἀντι

ὁμοφροσύνης διχοφροσύνην κατασκευάζει περὶ ἡγεμονίας διαμαχομενοὶ πρὸς ἀλλήλους. Ἡ μὲν γὰρ ὑπερεχθρὰ πλετῶ καὶ γενεῖ, καὶ φίλοις ἀρχεῖν προαίρεται τε ἀνδρὸς παρὰ τὸν τῆς φύσεως νομὸν. ὁ δὲ διαμαχομενὸς δίκαιος, καὶ ὁ δεύτερος, ἀλλὰ πρῶτος δειλὸν εἶναι ἀδυνατεῖ τῆς ἡγεμονίας ἐφικεῖται (*).

Ouvrez les yeux, peuples aveuglés ! reconnoissez que toutes les cérémonies attachées au mariage ne sont que des institutions politiques pour la plupart fottés & nuisibles ! Concevez enfin que l'essence de l'hyménée consiste en l'harmonie que la nature a mise dans les ames de deux êtres de différent sexe ! apprenez que chaque fille qui se rend à un homme sans y avoir été forcée de quelque manière que ce soit, est son épouse légitime, & respectez-la comme un être qui a rempli les vues de la nature !

Μητέρα γὰρ τίμα τὴν μητέρας ἰσχὺν βα-
σαν (**).

Ces principes sont développés à merveille dans ce discours excellent que

(*) Περὶ τε Παντός κεφ θ'.

(**) Φακυλλίδης.

tint, il n'y a pas long-tems, devant les magistrats de la nouvelle Angleterre, Polli Baker, fille convaincue d'avoir produit pour la cinquieme fois un fruit illégitime. C'est ce discours qu'on entendroit souvent dans nos contrées, & partout où l'on a attaché des idées morales à des actions physiques qui n'en comportent point, si les femmes avoient l'intrépidité de Polli Baker (*).

M. de Voltaire dit, à la vérité, que le discours de cette fille de Boston à ses juges, qui la condamnoient à la correction pour la cinquieme fois, parce qu'elle étoit accouchée d'un cinquieme enfant, est une plaifanterie, un pamphlet de l'illustre Franklin, & qu'il ne devoit point être rapporté comme une piece authentique.

Authentique, ou non, la piece est belle & instructive; c'est pourquoi la voilà.

„ J'ose espérer, dit-elle, que la Cour me permettra de dire un mot en ma faveur. Je suis une fille pauvre, infortunée, qui pouvant à peine gagner ma

(*) Raynal.

substance , n'ai pas le moyen de payer des avocats pour plaider ma cause. Je vais donc faire parler la raison. Comme elle a seule le droit de dicter des loix , elle peut les examiner toutes. Celle qui me conduit à votre tribunal , m'a déjà purgée. Je ne demande pas qu'on s'en écarte pour me faire grace. Mais je vous prie , Messieurs , d'intercéder auprès du Gouvernement , pour qu'il daigne me remettre l'amende , à laquelle vous m'allez condamner.

„ C'est la cinquieme fois que je paroiss devant vous pour le même délit. Deux fois j'ai payé de fortes amendes , & deux fois trop indigente pour expier ma faute par une peine pécuniaire , j'ai subi un châtimement douloureux & flétrissant. Ces peines sont ordonnées par la loi ; je le fais. Mais si l'on doit abroger les loix , quand elles sont déraisonnables ; si l'on doit les mitiger , quand elles sont trop sévères ; j'ose vous dire que celle qui me poursuit , est à la fois injuste & trop cruelle à mon égard. Au crime près , dont ce tribunal m'accuse , & dont le Ciel m'absout , j'ai mené jusqu'à présent une vie

irréprochable. Je défie mes ennemis, si j'ai le malheur d'en avoir que je n'ai pas mérités, de me charger de la moindre injustice. J'examine ma conscience & ma conduite; l'une & l'autre, je le dis hardiment, me paroissent pures comme le jour qui m'éclaire; & lorsque je cherche mon crime, je ne le trouve que dans la loi.

„ C'est au risque de ma vie que j'ai donné le jour à cinq enfans. Je les ai nourris de mon lait & de mon travail, sans être à charge au public & à personne. Je me suis dévouée avec tout le courage de la tendresse maternelle aux pénibles soins qu'exigeoient leur foiblesse & leur âge. Je les ai formés à la vertu qui n'est que la raison. Ils aiment déjà leur patrie comme moi. Ils seront citoyens comme vous-mêmes, à moins que vous ne leur ôtiez par de nouvelles amendes le fonds de leur subsistance, & que vous ne les forciez à fuir une région qui les repoussa dès le berceau.

„ Est-ce donc un crime de féconder ou de procréer à l'exemple de la terre notre mere commune ? d'augmenter le

nombre des colons dans un pays nouveau qui ne demande que des habitans ? Je n'ai débauché le mari d'aucune femme ; je n'ai jamais attiré dans mes filets aucun jeune homme. Personne n'a sujet de se plaindre de moi ; si ce n'est peut-être le ministre de l'évangile & le juge de paix qui sont fâchés d'avoir perdu les honoraires de leurs fonctions, parce que j'ai eu des enfans sans être mariée devant eux. Mais est-ce ma faute à moi ? j'en appelle à vous, Messieurs. Vous convenez que je ne manque point de jugement. Ne seroit-ce pas une folie, une stupidité, si m'étant livrée aux devoirs les plus pénibles du mariage, je n'en avois pas recherché les honneurs ? J'ai toujours été, je suis encore disposée à me marier ; & je me flatte que je serois digne d'un état si respectable, avec la fécondité, l'industrie, l'économie & la frugalité dont la nature m'a douée ; car elle m'avoit destinée à être une femme honnête & vertueuse. J'espérois le devenir ; lorsqu'étant encore vierge, je n'écoutai les premiers vœux de l'amour qu'avec le serment du mariage. Mais la confiance

indiscrete que j'eus dans la sincérité du premier homme que j'aimai , m'a fait perdre mon honneur en comptant sur le sien. J'eus un enfant de lui , puis il m'abandonna. Cet homme est connu de vous tous ; il est devenu magistrat comme vous. Je devois croire qu'il se feroit montré dans cette cour aujourd'hui , pour modérer la rigueur de votre sentence. S'il eut paru , je n'aurois rien dit. Mais comment pourrois-je ne pas accuser l'injustice de mon sort qui veut que celui qui m'a séduite & ruinée , après avoir été la cause de ma perte , jouisse des honneurs & du pouvoir , soit assis dans les tribunaux où l'on punit mon malheur par les verges & par l'infamie ? Quel étoit le législateur barbare qui , prononçant entre les deux sexes , favorisa le plus fort , & sévit sur le plus foible ; sur ce sexe malheureux qui , pour une jouissance compte mille dangers & mille infirmités ; sur ce sexe , à qui la nature vend à un prix capable d'épouvanter les passions les plus effrénées , ces mêmes plaisirs , qu'à vous elle vous donne si libéralement.

„ Je n'ai point craint , pour ne pas

trahir la nature , de m'exposer aux déshonneur injuste , aux châtimens honteux. J'ai mieux aimé tout souffrir que d'être parjure aux vœux de la propagation , que d'étouffer mes enfans avant de les concevoir ou après les avoir conçus. Je n'ai pu , je l'avoue , après avoir perdu ma virginité , garder le célibat dans une prostitution secrete & stérile ; & je demande encore la peine qui m'attend , plutôt que de cacher les fruits de la fécondité que le Ciel a donnée à l'homme & à la femme comme sa premiere bénédiction.

„ On dira , sans doute , qu'indépendamment des loix civiles , j'ai violé les préceptes de la religion. Mais c'est à la religion de me punir , si j'ai péché contre elle. Eh ! n'est-ce pas assez qu'elle m'ait exclue de la communion de mes freres qui seroit une consolation pour moi ? J'ai , dites-vous , offensé le Ciel , & je dois m'attendre à des feux éternels. Si vous le croyez , pourquoi m'accabler de châtimens en ce monde ? Non , Messieurs , le Ciel n'est pas impitoyable , injuste comme vous. Si je croyois que ce que vous appelez un

péché, fût réellement un crime, je n'aurois pas l'audace ni la méchanceté de le commettre. Mais comment oserois-je penser que Dieu soit irrité de me voir procréer des enfans, quand il leur donne un corps sain & robuste, qu'il se plaît à douer d'une ame immortelle ? Dieu juste & bon, Dieu réparateur des maux & des injustices ! c'est à toi que j'en appelle ici de la sentence de mes juges ! Ne me venge point ; ne les punis pas ; mais daigne les éclairer & les attendrir ! si tu as donné à l'homme la femme pour compagne sur cette terre hérissée de ronces, qu'il n'accable pas d'opprobre un sexe qu'il a lui-même corrompu ; qu'il ne seme pas la honte & la misère dans le plaisir où tu as attaché la consolation de ses peines ! qu'il ne soit pas ingrat & dénaturé jusqu'au sein du bonheur, en livrant aux supplices les victimes de ses voluptés ! Fais, qu'il respecte dans ses desirs la pudeur qu'il honore, ou qu'après l'avoir violée dans ses plaisirs, il la plaigne du moins au lieu de l'outrager ; ou plutôt fais, qu'il ne change point en crimes des actions que toi-

même as permises ou commandées, quand tu dis à sa race de croître & de multiplier,,.

C H A P I T R E X X X I I I .

Sur la chasteté & l'amour universel.

Ceux qui auront pu me juger sur le chapitre que l'on vient de lire, seroient bien étonnés, en me connoissant de plus près, de voir combien ma maniere de vivre est éloignée des principes que j'avance. M'érigeant en apologiste des femmes débauchées, je vis en anachorete.

J'observerai d'abord que c'est une de ces contradictions qui ne sont que trop communes à l'esprit humain. En outre, il n'appartient qu'à un génie sublime de discuter des maximes qui semblent se détruire mutuellement, vu qu'il est impossible que l'homme ordinaire découvre quelque rapport où l'homme supérieur peut reconnoître la plus étroite liaison.

En

En second lieu , je remarquerai que la chose n'est pas aussi contradictoire qu'elle le paroît. Pour le prouver , je vais développer ici les raisons qui me déterminent à la continence.

Je ne puis me dispenser d'abord de déclarer au lecteur que des médecins de mes amis m'ont assuré que le besoin des femmes n'est pas aussi pressant en moi , qu'il l'est communément à mon âge. C'est apparemment à cette température des sucs génératifs dans mon corps qu'on doit attribuer les réflexions suivantes. J'aurois tout autrement subtilisé sur la chasteté , si la nature m'avoit donné alors plus de disposition pour les femmes.

Combien l'homme ne se trompe-t-il pas , en faisant honneur à son esprit des systèmes qu'il enfante ? Le myope qui ne voit pas que c'est tantôt son estomac , tantôt sa rate , tantôt son rectum & tantôt une autre petite partie de son corps qui raisonne ! vérité psychologique qu'on ne sauroit trop souvent répéter.

Je vous dis donc , cher lecteur , que je suis trop délicat pour faire un objet

de tendresse de chaque masse de chair dont l'organisation répond au besoin du moment. Je ne saurois accorder la dernière *faveur* (*) à une femme, vers laquelle je ne me sens point porté en cet instant de ravissement, préférablement à toute autre. Il est choquant pour un homme à sentiment de voir que ce qui ne devrait être que le prix des soins assidus, lui soit vendu à prix d'argent.

Il est clair que si la nature avoit voulu faire de la pudeur des femmes une branche de commerce, elle n'auroit mis dans l'homme que le desir vague d'un c**, comme, en toute sorte de marchandise, nous ne souhaitons jamais l'individu, mais l'espece. Or, nous voyons que le desir qui nous

(*) Qu'on me pardonne ce mot, heurtant contre le préjugé qui ne fait donner des *faveurs* que par le sexe, bien que la femme reçoive plus qu'elle ne donne, & que dans l'ordre des choses la gratitude devrait être du côté de celui qui gagne, non de celui-ci qui perd. Hélas ! il y a toujours quelque chose à reprocher aux hommes sur l'ineptie de leurs langues.

porte à convoiter le sexe , est déterminé & fixé à de certains objets ; ce que nous remarquons même dans les libertins débordés presque aussi-bien que dans les hommes à nobles sentimens ; d'où il suit qu'il n'est de penchant plus dénaturé que celui qui nous entraîne vers les femmes en général , en nous excitant à les rechercher uniquement , parce qu'elles sont telles.

Mais , dira-t-on , il faudra donc s'attacher à celle pour laquelle on se sent un goût particulier.

Je réponds que l'amour universel est un ingrédient essentiel de la composition de l'homme philosophe , qui le porte vers tout ce qui lui est analogue dans la nature.

Il doit aimer par conséquent toute femme , en laquelle il trouve la bonté du cœur jointe aux qualités de l'esprit , s'il a lui-même un bon cœur & un esprit éclairé.

Le philosophe se prête à toute impression qui lui fait plaisir , comprenant qu'il n'y a que trop peu de sensations agréables dans le cloaque des choses humaines. Son cœur s'ouvrant à tout

ce qu'il y a de beau dans la nature, il est, pour ainsi dire, trop spacieux, pour qu'une femme le puisse remplir entièrement. D'ailleurs les gens d'esprit ont beaucoup d'irritabilité, l'esprit même n'étant que le résultat de cette sensibilité physique. C'est pourquoi il leur est impossible de resserrer tellement leurs desirs, qu'ils soient bornés à un seul objet. La vérité de cette remarque est constatée par l'exemple de tant de grands génies qui ont eu un amour excessif pour les femmes: Tels étoient Hobbes, Helvétius, le marquis d'Argens, &c. &c. &c.

Une troisième raison, c'est que la passion dominante de ces esprits supérieurs n'est jamais celle des femmes, subordonnée en eux à l'amour de la gloire. Ils les traitent comme des hochets, n'ent faisant que le charme de leur ennui; d'où l'on voit combien il leur seroit difficile de s'attacher exclusivement à quelqu'une.

Tel est précisément le cas où je suis. Ne voulant point me servir de la première femmelette que je trouve sur mon chemin, & ne pouvant ni jouir de tous

les objets de ma convoitise , ni me fixer à un seul , il faut bien que je sois chaste.

CH A P I T R E X X X I V.

Effet de la mauvaise humeur. Combat terrible. Refutation étrange de Descartes. Harangue prononcée à reculons. Quel est le berceau de l'ame immortelle. Sur le libre arbitre.

Tourmenté un jour du démon de l'ennui , ou , si l'on veut , de la mauvaise humeur , j'allai pour y porter remede , chercher une de ces filles de miséricorde dont j'ai fait ci-devant le promoteur. Je dois avertir le lecteur que ce n'est pas ma coutume de me défennuyer de cette façon. Mais comme l'on commet quelquefois le soir telle action , à laquelle on ne pensoit point au matin , ou comme l'on dit & fait quantité de choses dont on ne sauroit guere alléguer de raison suffisante , éprouvant une certaine démangeaison , je me sen-

tis entraîné par une force inconnue. Il me falloit écarter le nuage qui m'enveloppoit l'esprit; & ... le croirez-vous, cher lecteur, ... j'entrepris de le dissiper d'une maniere que je n'avois jamais essayée jusqu'alors ; bref, je me rendis dans une maison de débauche.

Hélas ! au lieu de l'appareil de volupté, auquel je m'étois attendu, je ne rencontrai que des sujets de dégoût à chaque pas, piqué de voir la nature de l'homme rabaisée à tel point que, ce qui ne devroit être que l'adoucissement de ses miseres & une source de plaisir que les deux sexes se donnent mutuellement de plein gré, soit devenu une ressource de commerce.

„ Ayez la bonté, me dit en m'abordant la belle qui en vouloit à ma bourse bien plutôt qu'à mon cœur, de payer d'avance „.

„ Mais comment ! repliquai-je , je ne fais pas encore ce que vaut votre marchandise „.

„ Il faut, reprit-elle, commencer par payer, c'est l'usage ; j'espère que vous voudrez bien vous y conformer „.

Je lui demandai le prix de sa mercerie.

Après que je me fus acquitté, elle fit en sorte que je me rappelai ces vers d'Ovide :

*Os homine sublime dedit, cœlumque tueri
Iussit & erectos ad sidera tollere vultus.*

Que je vais vous rendre en bon françois : Elle leva ses yeux au ciel, de manière que son dos fit une même ligne avec la surface du lit.

„ Montez donc, s'écria-t-elle, montez, Monsieur „ !

Je crus entendre la voix d'un écuyer, encourageant son élève.

„ Eh bien, me dis je, si la femme ne se distingue pas de la cavale elle-même, est-ce à moi de l'en distinguer „ ?

Je m'apprêtois à *mettre les choses en leur lieu*, comme dit J. B. Rousseau (*).

(*) Dans l'épigramme ci-jointe :

Un pénitent se confessoit de faire

Celui péché qu'on fait delà les monts ;

O le méchant ! s'écria le bon pere,

Crains-tu si peu l'enfer & les démons ?

Pere ! dit-il, tant beaux soient vos sermons,

Romain je suis, c'est notre petite oie. !

Mais voilà un obstacle tout-à-fait singulier qui vient s'opposer à l'accomplissement de mes vœux. Je ne savais où trouver la poche que la nature avoit destinée au petit fripon impatient d'être créateur.

Ne sachant rien *à posteriori*, puisque je n'avois point encore opéré comme il s'agissoit de le faire, je n'imaginai d'autre expédient que de raisonner *à priori*. L'on dit, pensai-je en moi-même, que l'enfant sort du ventre de la mere ; il faut donc qu'il y entre, parce que l'on ne sort guere d'où l'on n'est jamais entré.

D'après ce raisonnement j'attaquai le ventre de la drôlesse.

„ Qu'allez-vous faire ? s'écria-t-elle, vous espadonnez de maniere à me percer le nombril ; de cette façon-là vous ne parviendrez jamais à ensemençer mon guéret.„

Que la nature fut cruelle, repliquai-je, d'avoir formé l'homme de telle ma-

Mais dit le moine, ami, prends l'autre voie,
Et mets au moins les choses en leur lieu !

Il le promit. Le pere dit, montjoie !

Alleluia ! j'acquiers une ame à Dieu.

niere,

niere , qu'il doit s'acquérir toutes les idées jusqu'à celles auxquelles est attachée la multiplication de sa race ! je n'ai pas appris comment faire un enfant , & je ne fais comment m'y prendre ! Voilà un exemple bien frappant contre le systéme de Descartes. Je ne me ferois jamais douté que ce fût au philosophe qui argumentoit en ce moment , que fût réservé l'honneur de réfuter un aussi grand homme. Cependant il n'y a rien de plus clair. Nous sommes tous sur les objets de notre science , comme les amans ignorans , Daphnis & Chloé dont Longus nous a dépeint les amours & les vaines tentatives. Il leur fallut beaucoup de tems pour deviner comment ils pouvoient satisfaire leurs desirs , parce que l'expérience leur manquoit. La même chose arriva à l'empereur Léopold & au fils de Louis XIV ; il fallut les instruire. S'ils avoient eu des idées innées , il est à croire que la nature ne leur eût pas refusé la principale & la seule nécessaire à la conservation de l'espece humaine (*) „.

(*) Voltaire.

„ Epargnez vous ces coqs-à-l'âne & tout ce baragouin ! Avouez que vous êtes bien sot, Monsieur , de ne pas favoir ce qu'en Italie ou en Espagne un garçon de huit ans auroit honte d'ignorer „. Après ces mots , la belle m'encouragea à recommencer mes tentatives. J'obéis ; mais la seconde attaque eut une aussi mauvaise issue que la première.

Nouvelle ineptie , nouveau malheur : je m'égarai tellement dans la forêt que monsieur le créateur épuisé de fatigue s'évanouit. Je ne rapporterai point les reproches & les injures que me valut ce nouveau trait de bêtise. J'entendis donner au diable ces anchois de beaux esprits qui ne peuvent éteindre le feu qu'ils allument.

Je m'étonnai qu'une créature de cette trempe pût être susceptible de s'enflammer ainsi , l'expérience journalière nous démontrant qu'une jouissance peu ménagée ôte le charme aux objets les plus attrayans.

Impatienté d'endurer tant d'injures pour le plaisir d'un moment , de l'intensité duquel je ne pouvois pas encore me

former d'idée assez nette, je me retirai baissant la crête & marmotant qu'il ne vaut pas la peine de faire le grand œuvre της Παιδοποιουας, si l'on n'en recueille que de la honte & des insultes.

„ Qui es-tu, l'apostrophai-je en reculant d'un pas à chaque mot que je proférois, pour éviter le soufflet dont son bras levé paroissoit me menacer? qui es-tu, animal à deux pieds sans plumes, que je vois ramper comme moi sur ce petit globe? Tu arraches comme moi quelques fruits à la boue qui est notre nourrice commune; tu vas à la selle, & tu penses! tu es sujette à toutes les maladies les plus dégoûtantes, & tu as des idées métaphysiques! J'appperçois que la nature t'a donné deux especes de fesses pardevant, & qu'elle me les a refusées; elle t'a percé au bas de l'abdomen un si vilain trou, que tu es portée naturellement à le cacher. Tantôt une urine immonde, tantôt des animaux pensans sortent par ce trou; ils nagent neuf mois dans une liqueur abominable entre cet égoût & un autre cloaque dont les immondices accumulées seroient capables d'empes-

ter la terre entière ; & cependant ce sont ces deux trous qui ont produit les plus grands événemens. Troye périt pour l'un ; Alexandre & Adrien ont érigé des temples à l'autre. L'ame immortelle a donc son berceau entre ces deux cloaques. Vous me dites, Mademoiselle , que cette description n'est ni dans le goût de Tibulle , ni dans celui de Quinault. D'accord, ma bonne ; mais je ne suis pas en humeur de te dire des galanteries. Les fouris , les taupes ont aussi leurs deux trous , pour lesquels ils n'ont jamais fait de pareilles extravagances (*) ,.

De retour chez moi , je me reprochois aussi , après avoir calmé un peu mon ressentiment , de m'être exposé au péril de produire mon semblable , ne sachant si les molécules qui le doivent composer , ne se trouvent pas mieux dans l'état où elles sont actuellement , qu'elles ne se trouveroient dans la combinaison que j'en allois faire.

Mais dites-moi , mes amis , n'est-ce pas là une recherche trop hardie ? que

(*) Voltaire.

peut faire l'homme que suivre la tendance de sa nature , se laissant emporter par les loix immuables de la matière , auxquelles il ne sauroit se soustraire ! Nous ne comprenons rien au but de la nature que par l'examen des forces & de l'instinct dont elle nous a doués. Il est donc incontestable qu'il entre dans les vues de cette même nature que de certaines parcelles de matière soient combinées d'une manière , d'où résulte cet être si contradictoire aux yeux de l'homme vulgaire , & si régulier à ceux du philosophe , lorsqu'il y a des forces portées à faire cette combinaison.

Que cette continuelle illusion dans la vie de l'homme est étrange ! Ne voyant point les ressorts qui le meuvent , il croit n'agir que par l'impulsion du libre arbitre. Le misérable qui se croit bien sûr que les forces étrangères qui exercent perpétuellement leur énergie sur lui , ne sauroient rien changer aux décrets de sa volonté !

C H A P I T R E X X X V.

*Où il y a une hydre, un cachot, un incendie,
un président de consistoire & un auto-
da-fé.*

Je m'avisai un jour de publier un livre qui contenoit des plaisanteries sur la religion du pays, jointes à quelques anecdotes scandaleuses.

Le libraire qui avoit imprimé les productions poétiques de mon enfance, dont j'ai parlé ci-devant, m'assura qu'ayant des liaisons en Hollande, il y feroit imprimer mon manuscrit si je voulois le lui confier.

Je le lui remis de bon cœur, n'ayant encore nulle idée des finesse que les gens de son aloi ont coutume de mettre en pratique. Je m'y connois maintenant un peu mieux. Il est vrai, & il le faut bien, tout ce que nous faisons dérivant de l'expérience, mere de toutes nos notions ; mere méconnue d'un grand nombre de visionnaires qui ont pourtant l'effronterie de se dire philosophes.

Le libraire espérant tirer un grand parti d'un ouvrage de cette espece, trouva bon de l'imprimer lui-même sans l'avoir soumis aux dents tranchantes de cette hydre grammivore, qui ne se niche que dans les pays policés de l'Europe, où elle est connue sous le nom de *commission de censure*, ou si l'on aime mieux celui de *douane des pensées*.

Après avoir débité à la fourdine quantité d'exemplaires, il me mit dans sa confiance. Le papier du pays dont il avoit eu l'imprudence de se servir, le devoit trahir; eût-il même usé des autres petites précautions indispensables à la vente d'une semblable piece, & qu'il avoit encore négligées.

Je lui gardai le secret. Mais Monsieur mon oncle trouva un jour sur mon pupitre cette brochure marquée du nom de l'auteur, que le libraire, auquel la premiere édition des hochets de mon berceau vendue en quinze jours avoit rendu beaucoup, y avoit fait mettre, malgré ma défense expresse. Il s'en empara.

La curiosité est le partage des fots. Ayant parcouru quelques pages de la

brochure , il se crut obligé en conscience de la remettre entre les mains de M. le président du consistoire , pour prévenir les mauvaises suites que le débit d'une telle méchanceté pouvoit entraîner.

C'étoit cette même conscience qui ne lui permit pas d'envisager l'influence que cette démarche précipitée pouvoit avoir sur l'honneur & la fortune de son neveu. Il ne songea guere que ce livre-là pouvant être l'effet d'une étourderie de jeunesse , n'empêchoit pas que je ne fusse du reste un jeune homme dont on avoit lieu de se promettre quelque chose de meilleur à l'avenir. Il ne pensa non plus ni à l'implacabilité de la haine des prêtres , ni aux suites affreuses que cette haine pouvoit avoir pour moi & pour le pauvre typographe , chargé d'une femme & de cinq enfans. Ainsi se conformant à ce dogme impertinent des chrétiens que *tout doit être sacrifié à l'intérêt de la religion* , comme si cet intérêt différoit de celui des prêtres , ou que le bon Dieu eût besoin du secours des foibles humains pour maintenir ses droits , il

ne se fit point de peine de briser les liens du sang, & de blesser les devoirs sacrés de l'humanité.

Le libraire appelé & convaincu, j'eus le plaisir de voir les poupons de mon génie mis sur une charette, & traînés ainsi lugubrement au bureau du consistoire, où l'on ne tarda pas de m'accorder l'honneur d'assister en deuil aux funérailles de ces bâtards malheureux, qui furent mis incontinent sur le bûcher que les bourreaux de Dieu leur avoient fait préparer.

M. le président ayant exécuté les enfans, demanda solennellement au conseil assemblé ce que l'on devoit faire du pere impie de ces avortons réprouvés.

Il y avoit un d'entre les sénateurs, homme d'un embonpoint extraordinaire, qui proposa de m'enfermer dans un cachot pour y faire pénitence pendant six mois. Le régime que j'y devois garder étoit admirable, le pasteur à la large panse étant d'avis qu'on ne me donnât que du pain avec de l'eau, pour expier le crime énorme d'avoir mis de l'encre sur du papier.

Tous les membres du conseil que je dis sacré, parce que Virgile n'hésita pas d'honorer l'avarice de cette épithète : *auri sacra fames*, exalterent la clémence merveilleuse du beau parleur qui venoit de prononcer mon arrêt. Ils alloient y souscrire, lorsque M. le président en considération de ma grande jeunesse se déterminâ en ma faveur.

Il vouloit, disoit-il, essayer s'il ne pouvoit pas me convaincre de mes erreurs & me ramener sur la voie du salut. Il ajouta, en s'adressant à moi, qu'il oublieroit le passé si je me rendois aux raisons que le Saint-Esprit lui dicteroit; ce qui signifie dans la langue des philosophes, s'il me plaisoit de lui accorder une tête, avouant en même tems que je n'en avois point; & qu'en cas que j'en eusse, j'étois résolu de la soumettre en bon chrétien aux caprices aussi-bien qu'aux contradictions les plus choquantes & les plus palpables dont fourmillerait la sienne.

A cette fin, il m'assigna un jour pour une entrevue particulière, dans laquelle se passèrent bien des choses qui me semblent mériter d'être rapportées dans un chapitre séparé.

CH A P I T R E X X X V I.

Tracasseries théologiques (). Bon mot du cardinal du Perron. Panthéon. Pointe hottentote. Petite digression sur les Caffres, les Topinamboux, les habitans de la baye de Soldanie, du Brezil & des isles Caraïbes, sur les Caaigues, les Siamois & les Chinois. Dénombrement de quelques philosophes accusés d'athéisme. Procès intenté aux mânes de Socrate sur les causes finales. Le premier moteur. Apo théose de l'ignorance sur la gradation des êtres. Argument transcendant tiré du c**. Vers remarquables de Xénophanes rapportés par un pere d'Eglise. Sur le murex, le griffon, l'ixion, les lions, le rinoceros, les Orang-Outangs, & la gradation des planetes. Modestie rare du docteur Abou-Joseph.*

Le jour marqué étant venu, j'allai trouver le démophante qui m'accueillit

(*) Il faut avertir le lecteur que je ne me fers dans ce chapitre que des preuves qui sont à la portée de tout le monde ; encore je ne

d'un air très-gracieux , à travers duquel ne laissoit pas pourtant de percer cette fierté sacrée qui gonfle aussi-bien le cœur de ceux qui croient en effet faire la charge de leur Dieu sur la terre que de ces autres qui, n'en croyant rien, ne se servent de cette autorité empruntée que pour en imposer à la crédulité stupide des peuples, s'assurant mieux ce pouvoir absolu que ces fléaux du genre humain se sont arrogé sur-tout de tems immémorial : pouvoir qu'ils n'ont pas hésité d'étendre même jusqu'aux pensées des hommes. Hélas ! ils l'usurperont tant que les princes ne seront pas assez éclairés pour comprendre que la souveraine puissance , n'ayant guere besoin d'être étayée par des fraudes

donne qu'une esquisse, la non-existence ou l'existence d'un Dieu, ne faisant rien au but de mon livre. Je fais bien qu'il y a nombre de preuves beaucoup plus solides ; mais pour cela aussi d'autant plus abstraites. Une tête susceptible de ces dernières n'a que faire de mes lumières ; tôt ou tard elle vient d'elle-même rejeter un fantôme qui n'est fait que pour effrayer les esprits foibles ou la populace.

pieuses , elle subsiste quoique ces fondemens de boue s'écroulent ; que de bonnes loix feroient plus que n'opere la crainte des fantômes du Ciel & de ceux des enfers ; qu'il est sans comparaison plus aisé de conduire le clairvoyant que cet autre qui a le bandeau sur les yeux , pourvu que le chemin ne mene point à un abîme ; en ce cas , il est bien sûr que l'un reculera , pendant que l'autre s'y laissera précipiter aveuglement. Mais venons au fait :

Le démophante. „ Je serois comblé de joie , Monsieur , si Dieu vouloit m'accorder la grace de ramener une ouaille égarée au sein de son Eglise , faisant d'un hérétique effréné un profélite de notre sainte mere „ !

Moi. „ Pourquoi , très-révérénd pere , ce Dieu ne va-t-il pas lui-même rappeler cette brebis fourvoyée en son bercail ? Si c'est vous qui en êtes chargé de sa part , ayez la bonté de produire votre lettre de créance ! Je dois voir vos patentes , puisqu'il se pourroit bien que vous voudriez augmenter votre propre troupeau d'un mouton , sous prétexte de l'ajouter à celui de votre Dieu .

Quant à la grace que vous demandez à ce gardeur de bétail... moi je n'en veux point. J'ai une tête : voyons, si elle vaudra bien votre grace mendrée,,?

Le démoph. ,, Mais ne savez-vous pas, Monsieur, qu'il faut plier cette tête indocile sous le joug de la foi, soumettant la raison revêche aux vérités sublimes de l'Evangile, lesquelles sont trop élevées pour qu'elles puissent être comprises par notre entendement borné,,?

Moi. ,, C'est-à-dire, il faut se crever les yeux pour voir plus clair; & puis si ces vérités exaltées ne fauroient nullement être conçues par notre foible entendement, d'où savons-nous donc, très-révérend pere, que ce sont des vérités,,?

Le demoph. ,, Anathème à celui qui ose avancer que des mensonges puissent sortir de la bouche de Dieu,,?

Moi. ,, Pere très-révérend, ne prenez pas la peine de vous mettre en colere! si vous allez vous emporter à chaque question que je vous fais, je ne dirai plus mot. Mais si vous agréez que je raisonne avec vous, avant que d'aller plus loin, il me semble que nous ferions

bien de fixer nos idées, déterminant l'état de la question, pour voir de quoi il s'agit. Pourquoi ces disputes théologiques sur la grace, par exemple, sont-elles interminables ? C'est qu'heureusement pour les disputans, ni les uns ni les autres n'ont d'idées nettes de ce dont ils parlent. En présentent-ils de plus claires dans leurs définitions de la divinité ? Vous savez, mon pere, que le cardinal du Perron après avoir dans un discours prouvé l'existence de Dieu à Henri III, lui dit : *Si votre Majesté le desire, je lui en prouverai tout aussi évidemment la non-existence.* (*) D'abord donc nous examinerons s'il y a un Dieu (**):

(*) Helvétius.

(**) *Athenienses Diagoram philosophum populerunt, quia scribere ausus fuerat, primum ignorare se, an dii essent : deinde si sint, quales sint. Valer. Max.* Il est dommage que je n'aie pas vécu au tems de ce Diagore : les Athéniens m'auroient chassé aussi-bien que lui. Mais pourquoi regretter un honneur que les Parisiens ou les habitans éclairés de toute autre capitale de l'Europe pourroient bien me faire aussitôt qu'ils parviendroient à me déterrer. La petite difficulté qu'il y a, soit dit en passant, c'est que je suis très-

vu qu'il feroit très-absurde, ce que vous concevez aisément, de chercher les qualités d'une chose ou de se battre pour les attributs de cette même chose, si l'existence n'en est point assurée. Cela fait, nous demanderons si ce Dieu peut parler, c'est-à-dire, si l'on peut imaginer quelque organe ou instrument, moyennant lequel il pourroit s'expliquer, supposé que ses pensées soient analogues à celles des hommes; car si elles ne l'étoient pas, l'homme n'y comprendroit jamais rien, encore que ce Dieu lui communiquât ses idées par cent ou mille bouches. Il faudra donc qu'il soit notre semblable, & par conséquent nous lui accorderons non-seulement une bouche, mais aussi le reste de nos membres jusqu'aux parties génitales. Si de cet examen il résulteroit qu'il peut parler, nous demanderons s'il a parlé en effet, puisqu'il vous sou-

peu jaloux d'une certaine gloire, & que je me donne même toutes les peines du monde pour me cacher : modestie que je recommande à tout philosophe qui fait quelque cas du repos de ses jours.

viendra

viendra bien de ce précepte de logique :
à *potentiâ ad actum*. Enfin nous finirons
par discuter , si les paroles que vous
dites les siennes , le sont en effet.

Imaginons une immense rotonde , un
panthéon à mille autels , placé au mi-
lieu du dôme ; figurons-nous un dévot
de chaque secte éteinte ou subsistante ,
aux pieds de la divinité qu'il honore à
sa façon sous toutes les formes bizarres
que l'imagination a pu créer. A droite
c'est un contemplatif étendu sur une
natte , qui attend , le nombril en l'air ,
que la lumière céleste vienne investir
son ame. A gauche c'est un énergomene
prosterne qui frappe du front contre la
terre , pour en faire sortir l'abondance.
Là c'est un saltimbanque , qui danse sur
la tombe de celui qu'il invoque. Ici
c'est un pénitent immobile & muet ,
comme la statue devant laquelle il s'hu-
milie. L'un étale ce que la pudeur
cache , parce que Dieu ne rougit pas
de sa ressemblance ; l'autre voile jusqu'à
son visage , comme si l'ouvrier avoit
horreur de son ouvrage. Un autre
tourne le dos au midi , parce que c'est
là le vent du démon , un autre tend les

bras vers l'Orient où Dieu montre sa face rayonnante. De jeunes filles en pleurs meurtrissent leur chair encore innocente , pour appaiser le démon de la concupiscence par des moyens capables de l'irriter , d'autres dans une posture toute opposée sollicitent les approches de la divinité. Un jeune homme, pour amortir l'instrument de la virilité , y attache des anneaux de fer d'un poids proportionné à ses forces ; un autre arrête la sensation dès sa source par une amputation tout-à-fait inhumaine , & suspend à l'autel les dépouilles de son sacrifice (*).

Ne sont-ce pas tous des fous à lier ? cependant chacun prétend savoir de la part de Dieu que ces folies lui sont agréables „.

Le démoph. „ Il n'y a qu'un aveugle né , qui soit assez malheureux pour ne pas voir le spectacle majestueux & imposant de la nature , comme il n'y a qu'un homme d'extrême méchanceté qui puisse s'opiniâtrer à fermer les yeux sur les merveilles de cette nature „.

(*) Voltaire.

Moi. ,, J'ai pitié de vous & du bon Cicéron , qui étoit aussi-bien que vous assez visionnaire , pour voir un Dieu où il n'y avoit qu'un soleil , des étoiles , des planetes & des cometes ,.

Le démoph. ,, Ce n'est que l'homme le plus pervers & le plus ingrat , à qui le doigt de Dieu ne se manifeste point dans les biens physiques & moraux qu'il opere tous les jours ,.

Moi. ,, Bannissez de la terre , si vous le pouvez , les tyrans & les prêtres ! faites disparoître de dessus sa surface les maux que le préjugé & l'erreur , ou ce qui revient au même , les religions font effuyer au genre humain sans relache ; & je croirai qu'il y a du bien dans la nature morale : extirpez les fievres & la vérole , modérez la chaleur d'un astre qui brûle le cerveau de l'éthiopien , modérez le froid qui glace le lappon , faites disparoître la lave des volcans , mettez-nous à l'abri des inondations , du tonnerre & de la grêle , épargnez aux marchands les naufrages , donnez des moissons aux pays stériles ; & j'avouerai qu'il y a du bien dans la nature physique.

Les Hottentots refusent , dit-on , d'adorer Dieu , parce que s'il fait du bien , il fait souvent du mal. Vraiment ils ont raison ,,,

Le démoph. ,, Il est bien étrange qu'il y ait des hommes élevés & nourris dans des pays policés , assez fots & méchans , pour ne pas convenir d'une vérité qui est reconnue par les habitans grossiers des contrées les plus barbares ,,,

Moi. ,, Pardonnez-moi , très révérend pere , il est des sauvages qui n'ont ni idées de justice , ni même de mots pour exprimer cette idée. Je voudrois bien savoir quelle idée ces sauvages peuvent avoir de la divinité. On raconte qu'un sourd & muet ayant tout-à-coup recouvré l'ouïe & la parole , avoua qu'avant sa guérison , il n'avoit d'idées ni de Dieu , ni de la mort (*). Que dites-vous à cela , ô vous qui avez à dire quelque chose à tout ? Il y avoit plusieurs sectes de philosophes parmi les payens , qui ne croyoient point à l'existence de la divinité , & Strabon assure qu'on trouvoit des peuples en Espagne

(*) Helvétius.

& dans l'Ethiopie, qui n'avoient aucune connoissance de Dieu. Plusieurs auteurs & plusieurs voyageurs qui ont donné des relations de ce nouveau monde que nous avons découvert, confirment le sentiment de Strabon & le rendent vraisemblable. Ils certifient qu'ils ont vu & connu eux-mêmes des peuples entiers, qui n'ont aucune notion de la divinité (*). Quant à ces autres qui cherchent à rendre problématiques ces faits, qui ne les accommodent pas trop, je ne puis me fier nullement aux rapports suspects des marchands ou des missionnaires ; sorte de gens qui n'ont pas d'ordinaire la moindre disposition pour la philosophie. Suivis partout où ils vont, des préjugés adoptés dès leur plus tendre enfance, incapables de voir d'un œil philosophique & impartial ce qui se présente à leurs regards fascinés, portant leur prévention avec eux, ils ne voient partout que ce qui s'accorde avec leurs systèmes. Heureusement il y a aussi des voyageurs philosophes qui assurent,

(*) Marquis d'Argens.

qu'ils n'ont trouvé aucune trace de l'idée du vieux pere des cieux chez plusieurs peuples connus aux Européens sous le nom de barbares. Par exemple, les habitans de plusieurs côtes méridionales de l'Afrique, ceux de plusieurs isles, & la moitié des Américains n'ont nulle idée d'un Dieu unique, ayant tout fait, présent en tous lieux, existant par lui-même dans l'éternité (*). Il y a donc des peuples athées. Les Caffres, les Hottentots, les Topinamboux & beaucoup d'autres petites nations n'ont point de Dieu; ils ne le nient ni ne l'affirment, ils n'en ont jamais entendu parler (**). On a découvert dans ces derniers siècles par le moyen de la navigation des nations entieres qui n'avoient aucune idée de Dieu, à la baie de Soldanie, dans le Bresil, dans les isles Caraïbes, &c. Je me souviens à cette heure, très révérend pere, des propres termes dont se sert Nicolas del Techo dans les lettres qu'il écrit du Paraguay, touchant la conversion de Caaigues. „ J'ai trou-

(*) Voltaire.

(**) Bayle.

vé, dit-il, que cette nation n'avoit aucun mot qui signifîât Dieu, l'ame de l'homme, qu'elle n'observe aucun culte religieux & n'a aucune idole (*),,,. Les exemples sont pris des nations, où la nature inculte a été abandonnée à elle-même sans avoir reçu aucun secours des lettres, de la discipline & de la culture des arts & des sciences. Mais il se trouve d'autres peuples, qui ayant joui de tous ces avantages dans un degré très-considérable, ne laissent pas d'être privés del'idée & de la connoissance de Dieu. Vous serez, mon pere, sans doute surpris d'entendre que les Siamois soient de ce nombre. Il ne vous faut, pour vous en assurer, que consulter La Loubere envoyé du roi de France, Louis XIV, dans ce pays-là, lequel ne vous donnera pas une idée plus avantageuse à cet égard des Chinois eux-mêmes. Et si vous ne voulez pas l'en croire, les missionnaires de la Chine, sans en excepter même les jésuites,

(*) *Reperi eam gentem nullum nomen habere quod Deum & hominis animam significet, nulla sacra habet, nulla idola.*

grands panégyristes des Chinois qui tous s'accordent unanimement sur cet article , vous convaincront que dans la secte des lettrés qui font le parti dominant & se tiennent attachés à l'ancienne religion du pays, ils sont tous athées (*).

Quant aux Chinois, je fais bien que Voltaire n'en convient pas : supposons que Voltaire ait raison, un peuple de plus ou de moins ne changera rien à l'évidence de ma proposition.

Ce qui pis est, n'est-ce pas de la dernière hardiesse que de porter un jugement décisif sur tous les habitans d'un globe dont une partie assez grande nous est inconnue ? Le vieux Cicéron est coupable de la même étourderie que vous. Le bon homme qui connoissoit encore moins que nous n'en connoissons maintenant de ce globe, si petit en comparaison de tant d'autres, a osé avancer qu'il n'existe pas de peuple assez barbare qui n'ait quelque notion de la divinité.

(*) Voyez Navarette & *historia cultus Sinen-
sium*, & Locke.

Mais fût-il même vrai que toutes les nations barbares & policées aient admis un Dieu , le consentement de tous les hommes ne fera point une preuve de son existence. Tous les peuples ont cru à la magie, à l'astrologie, aux influences de la lune. Il eût fallu dire au moins que le consentement de tous les sages étoit non pas une preuve, mais une espece de probabilité. Et quelle probabilité encore ? Tous les sages ne croyoient-ils pas avant Copernic que la terre étoit immobile au centre du monde (*),, ?

Le démoph. ,, Franchement je ne vois pas ce que vous gagnez, vous autres philosophes, à bannir Dieu de l'univers. Vous vous mettez en peine pour exterminer un être, lequel, s'il existe, peut bien vous demander compte un jour de la témérité qu'il y a à nier son existence ; s'il n'existe pas, vous ne sauriez rien perdre en l'adoptant, & vous risquez beaucoup à le rejeter. Consultez un peu mieux vos intérêts, je vous

(*) Voltaire.

en prié, & enflez le chemin le plus sûr,,!

Moi. ,, Le bel argument de poltron ! avouez qu'il iroit infiniment mieux à un courtier qu'à un philosophe. Si les philosophes étoient prêtres, ils ne songeroient qu'à l'utile ; mais précisément parce qu'ils sont philosophes, ils ne cherchent que le vrai.

Les plus renommés parmi les philosophes anciens si attachés à ce vrai, si vous exceptez quelques visionnaires, comme Platon ou Socrate (quoique ce dernier qui n'étoit à la vérité rien moins qu'athée, ait été aussi accusé d'athéisme par le farceur Aristophane) ont passé pour athées : on ne peut douter qu'en partie ils ne le fussent en effet, quoi qu'en dise le bon homme Apulée (*).

(*) *Verum hæc ferme communi quodam errore imperitorum philosophis obiectantur : ut partim eorum, qui corporum causas meras, & simplices rimantur, irreligiosos putent, eoque ajant Deos abnuere, ut Anaxagoram, & Leucippum, & Democritum, & Epicurum, cæterosque rerum naturæ patronos, partim autem, qui providentiam*

Revenons encore aux Chinois. Les reproches d'athéisme, dit à ce sujet Voltaire, dont on charge si libéralement dans notre Occident quiconque ne pense pas comme nous, ont été prodigués aussi aux Chinois. Chez les Grecs on flétrissoit du nom d'athée, ceux qui n'admettoient pas des dieux corporels, & qui adoroient dans la divinité une nature inconnue, invisible, inaccessible à nos sens. Le pere Fouquet, jésuite, dit ce même auteur dans un autre endroit, qui avoit passé vingt-cinq ans à la Chine, & qui en revint ennemi des jésuites, m'a dit plusieurs fois, qu'il y avoit à la Chine très-peu de philosophes athées. Il en est de même parmi nous.

C'est ce que dit le philosophe de Fernel. Moi j'ajoute que la raison en est bien claire, l'athéisme raisonné étant le plus haut point de connoissance au-

mundi curiosius vestigant, & impensius Deos celebrant, eos vero vulgo magos nominent, quasi facere etiam sciant, quæ sciant fieri : ut olim fuere Epimenides, & Orpheus, Pythagoras & Ofsanes. Apolog.

quel l'intelligence humaine puisse atteindre. Si l'on faisoit une liste de tous les hommes célèbres tant anciens que modernes, qui ont passé pour athéistes, & dont une considérable partie n'étoit rien moins que cela; on y verroit Anaxagore, Aristote, le grand chancelier de l'Hôpital, Descartes, Arnauld, Fontenelle, Pascal, Nicole, Malebranche, Hobbes, le pauvre prêtre napolitain Vanini, & tant d'autres philosophes qui, pour peu qu'ils s'écartassent du jargon de l'école, furent d'abord accusés d'athéisme par les fanatiques & par les fripons, & condamnés par les fots (*), „

Le démoph. „ Il me semble que s'il n'y avoit d'autre livre au monde que les *απομνημονεύματα* de Xénophon, ce que cet auteur y fait dire à Socrate, suffiroit seul pour assurer l'existence du maître du monde. Avec quelle éloquence surprenante Socrate y fait-il voir que l'artiste suprême s'est proposé des buts en tout ce qu'il a produit, que ces fins sont si palpables dans ses

(*) La Raison par alphabet.

ouvrages , qu'il n'y a qu'un butor qui puisse s'y méprendre ,.

Moi. ,, Oui , oui , mon pere , le superstitieux Xénophon y fait dire au déraisonneur Socrate (*) tout ce qu'il faut pour en imposer aux esprits foibles. Ne voulez-vous pas me dire que la nature m'a formé le nez pour y mettre des lunettes ? Ne voyez-vous pas , maître Pangloss , qu'il est plus raisonnable de dire que je porte des lunettes , parce que la nature a bien voulu me

(*) Je fais bien que je choque ici plus d'un savant , ces Messieurs ayant pour la plupart une sotte vénération pour tout ce qui est sorti de la plume d'un auteur ancien. Ils me traiteront d'ignorant & de calomniateur. Qu'ils le fassent ! cela ne n'empêche pas d'avouer que les anciens ont écrit autant de bêtises que les modernes. Je suis ennemi de toute sorte de religion. Qu'un homme pourvu des principes d'une saine philosophie se dé fasse de ce respect religieux qu'on nous fait prendre dans les écoles pour les grandes sottises dites en grec ou latin , qu'il aille feuilleter les *απομνημονεύματα* de Xénophon , & s'il ne trouve pas que le plus sage des hommes y déraisonne le plus souvent , qu'il me traite d'impertinent & d'insensé.

douer d'un nez , que d'avancer que j'ai le muse fait pour elles ? Ecoutez le sage Epicure , le seul parmi les philosophes de l'antiquité qui , parlant presque toujours raison , tâche de réconcilier la philosophie avec le bon-sens , „ N'allez pas croire , mortel imbécille , vous dit-il , que vous avez reçu de la nature des yeux pour voir , des oreilles pour ouïr , des pieds pour marcher ou des mains pour tâter ; mais vous vous acquittez très-bien de toutes ces fonctions , parce que la nature a bien voulu vous accorder tout ce qu'il vous faut pour cela.

*Lumina non facias oculorum clara creata ,
 Prospicere ut possimus : Et ut proferre vixi
 Proceros passus , ideo fastigia posse
 Surarum ac feminum pedibus fundata plicari :
 Brachia tum porro validis ex apta lacertis
 Esse , manusque datas , utraque a parte ministras ,
 Ut facere ad vitam possimus , quæ foret usus.
 Cætera de genere hoc inter quæcunque pretantur ,
 Omnia perversa præpostera sunt ratione.
 Nil adeo quoniam natum est in corpore , ut uti
 Possimus , sed quod natum est , id procreat usum ,
 Nec fuit ante videre oculorum lumina nata ,
 Nec dictis orare prius , quam lingua creata est :
 Sed potius longe linguæ præcessit origo*

*Sermonem : multoque creatæ sunt prius aures ,
 Quam sonus est auditus : & omnia denique membra
 Ante fuere ; ut opinor , eorum quam foret usus ,
 Haud igitur potuere utendi crescere causa (*)*

Les aîles de certains papillons femelles & celles de plusieurs autres nous apprennent combien nous devrions être réservés en général à porter des jugemens sur les causes finales , & en particulier à en porter sur les usages auxquels sont destinées les parties des animaux. Quelqu'un à qui on demanderoit pourquoi la nature a donné de grandes aîles à ces papillons , ne croiroit pas courir risque de se tromper , en répondant que c'est pour voler que les aîles sont accordées aux animaux , pour les transporter dans les endroits où leurs jambes ne pourroient pas les conduire , ou pour les y transporter plus promptement. Ce n'est pourtant pas pour cette fin que les papillons dont je parle , ont été pourvus de grandes & de belles aîles ; ils passent leur vie entière sans s'en servir , sans paroître tenter de s'en servir ; ils ne semblent

(*) T. Lucretius.

pas savoir que les aîles peuvent les soutenir en l'air (*). La même chose arrive à certaine grosse mouche femelle, laquelle perd enfin ses aîles tout-à-fait (**), „

Le démoph. „ Ce n'est que l'ignorance la plus grossière des vérités métaphysiques les plus évidentes & les plus généralement reçues, qui a pu engendrer l'abominable doctrine de l'athéisme, & un Aristote, un Newton, tous ceux qui ont expliqué avec le plus de succès les loix du mouvement, ont reconnu un premier moteur. Les métaphysiciens les plus célèbres, un Clarke, par exemple, ont inféré l'existence d'un Etre suprême, de sa possibilité. Ils ont bien vu que le monde n'ayant qu'une existence contingente, doit son origine à quelque substance non-contingente, immuable & éternelle. De plus cette admirable gradation des substances mondaines, cette constante perfectibilité de tous les êtres créés, ne doit-elle pas nous montrer assez, que nous ne

(*) Reaumur.

(**) Gould's Account of english ants.

sommes pas faits pour croupir dans la fange d'ici bas, qu'il faut nous élever à la source de tout bien , à cet être immatériel qui , après nous avoir purifiés, nous rapprochera quelque jour de lui , nous faisant partager la félicité des bien-heureux : supposé que nous nous en serons rendus dignes par un assujettissement complet de notre esprit sous le joug de la foi ,, ?

Moi. ,, Nul doute, disent les lettrés Chinois, qu'il n'y ait dans la nature un principe puissant & ignoré de ce qui est ; mais lorsqu'on divinise ce principe inconnu : la création d'un Dieu n'est plus alors que la déification de l'ignorance humaine (*). Ma foi , pour entendre parler raison les gens de lettres, il faut aller à la Chine, sur laquelle me voilà revenu une troisième fois ; tant je suis dégoûté de la suffisance des pédans de notre Europe. Rien n'est égal , dit un habile missionnaire (**), à l'opiniâtreté de ces athées Chinois. Quand on leur objecte que le bel ordre qui regne dans

(*) Helvétius.

(**) Relation de la Chine.

l'univers, n'a pu être l'effet du hasard, que tout ce qui existe a été créé par une première cause qui est Dieu; donc, repliquent-ils d'abord, Dieu est l'auteur du mal moral & du mal physique. On a beau leur dire que Dieu étant infiniment bon ne peut être l'auteur du mal; donc, ajoutent-ils, Dieu n'est pas l'auteur de tout ce qui existe. Quand on leur représente que le mal & le péché sont des suites du mauvais usage du libre arbitre des créatures, ils répondent d'un grand sang-froid que cela même prouve que Dieu ne crée pas tout; car puisqu'il y a d'autres êtres que lui, qui ont le pouvoir de créer; puisqu'il y a des êtres qui ne tiennent pas leur naissance de lui, il n'est donc pas la seule cause de tout ce qui existe dans le monde.

Vous avez beau vous retourner, me disoit un jour un de ces lettrés (c'est ainsi que continue sa narration, ce missionnaire ingénu qui étoit de meilleure foi que vous, mon pere,) vous avez beau vous retourner, il faut que vous conveniez que si Dieu est l'auteur de tout ce qui existe, il est la cause du

mal moral & du mal physique ; ou que , si Dieu n'est pas l'auteur du mal moral & du mal physique , il n'est pas l'auteur de tout ce qui existe. Je fis mon possible pour lui faire comprendre que le mal & le péché procédoient du non être & du néant ; je me servis pour cela des raisonnemens & des démonstrations que M. Descartes a publiés dans ses méditations ; mais il se moqua de l'autorité de ce grand homme , & me répartit avec dédain que le néant ne pouvoit être la cause de rien , que si Dieu étoit l'auteur du bien qui existe dans le monde , & que le mal qui inonde l'univers procédât du non-être , le pouvoir qu'auroit le néant de créer des êtres , s'étendroît aussi loin que celui de Dieu ; ce qui est absurde & ridicule en tout sens. Il me soutint enfin que le mal moral & le mal physique sont des êtres aussi positifs que le bien moral & le bien physique ; & quand je lui objectois que le mal est une privation qui tient du non-être , comme la maladie est une privation de santé , il me répondoit qu'on pourroit avec autant d'apparence dire que la santé est une privation de

la maladie ; qu'en un mot , qu'un homme qui prend le bien d'autrui par un motif d'avarice , fait un acte aussi réel & aussi positif qu'un homme qui donne l'aumône à un pauvre par un motif de charité , & qu'enfin les actes de l'entendement de ces deux hommes sont aussi réels & aussi positifs l'un que l'autre.

Soit mon peu de capacité , ajoute le bon prêtre , soit que la langue chinoise ne fournisse aucun terme qui réponde à ceux dont on se sert pour éclairer ces matieres dans nos écoles de théologie , il ne me fut pas possible de lui faire entendre raison.

Pere très-révérénd ! le bruit des syllogismes de cet honnête jésuite ne pouvoit assurément pas plus étourdir le pauvre chinois que ne m'assourdit celui de ces mêmes vérités métaphysiques , dont vous venez de me rebattre les oreilles ; vérités qui n'ont que deux petits défauts , lesquels sont précisément ceux des mysteres de votre sainte religion , je veux dire , qu'elles sont incompréhensibles à la fois & contradictoires. Croyez-moi , pere très-révérénd : au

cun de vos très célèbres métaphysiciens ne savoit ce qu'il vouloit dire, en concluant de la possibilité d'un Dieu son existence.

Je me souviens à ce sujet d'un petit dialogue très-édifiant entre certaine Mirzoza & un sultan. C'est Mirzoza qui entame notre matiere en disant : „ Si vous convenez que les femmes sages sont possibles, qui vous a révélé qu'elles n'existoient pas „ ? Le sultan répond : „ Rien que leurs bijoux. Je conviens toutefois que ce témoignage n'est pas de la force de votre argument. Que je devienne taupe, si vous ne l'avez pris à quelque bramine.

Faites appeller le chapelain de la Manimonbanda , & il vous dira que vous m'avez prouvé l'existence des femmes sages , à peu-près comme on démontre celle de Brama en Braminologie (*) „.

Et puis, mon pere, comment ont-ils démontré, vos faiseurs d'almanachs métaphysiques, que ce Dieu étoit possible ? Ils avançoient que ses qualités ne se contredisoient point, que Dieu doit

(*) Les Bijoux indiscrets.

avoir toutes les réalités , par conséquent aussi l'existence. Ne voyoient-ils pas, ces rêveurs fantasques , qu'ils supposoient cette même existence qu'il leur falloit démontrer ?

Ils se sont appuyés ensuite sur que le monde est contingent. D'où l'ont-ils su ? qui leur a dit qu'il a commencé ? qui leur pourra dire s'il finira ? Ne vaut il pas mieux accorder ces qualités , que l'on dit divines , à un être dont l'existence n'a pas besoin de preuve , je veux dire , au monde (à l'exemple de cet ancien qui disoit , το γὰρ πρῶτον μὲν τὰτ' ἔγωγε κενὸν ὄντων , ou de l'auteur des Pharsaliques qui chante avec tant d'énergie :

*Esne Dei sedes , nisi terra , & pontus , & aer
Et cœlum , et virtus ? superos quid querimus ultra ?
Jupiter est , quodcunque vides , quodcunque moveris :*

que d'en faire présent à tel autre , par rapport auquel on doit tant se mettre en peine pour savoir , s'il existe ou s'il n'existe pas ? Ces qualités sont sur-tout l'éternité & la nécessité de son existence , les autres attributs du Dieu des théologiens tels que la bonté , la sagesse ,

la justice , la miséricorde , se ressentant trop de l'antropomorphisme. Je ne comprends pas comment on a pu appeler dans l'église *anthropomorphites* ceux qui donnoient un corps d'homme à leur Dieu , & pourquoi l'on n'a pas noirci du même titre ces autres qui le régaloient des qualités de l'ame humaine.

Le Dante dans son chant du paradis , raconte que la Divinité s'étoit montrée à lui sous la figure de trois cercles , qui formoient une Iris dont les vives couleurs naissoient les unes des autres ; mais qu'ayant voulu fixer sa lumière éblouissante , le poëte ne vit plus que sa propre figure. *En adorant Dieu , c'est lui-même que l'homme adore* (*). Saint Clément d'Alexandrie rapporte sur ce sujet les vers suivans de Xénophanes le colophonien. Ils sont dignes de toute votre attention , pere très-révérend !

Chacun figure en Dieu ses attribus divers ,
Les oiseaux le feroient voltiger dans les airs ,
Les boeufs lui prêteroient leurs cornes menaçantes ,

(*) Le Bon-sens.

Les lions l'armeroient de leurs dents déchirantes,
 Les chevaux dans les champs le feroient galop-
 per (*).

Pourquoi aller chercher hors de l'univers une raison de mouvement que nous y appercevons, la faine physique nous apprenant que le mouvement est attaché à l'essence de toute matiere? Le philosophe fait tourner les planetes par la force de leur essence; le théologien leur accorde un cocher qui les charie. L'affertion de l'un est le résultat de l'expérience, de l'observation & du bon-sens; celle de l'autre le produit de la paresse, de l'ignorance & d'une imagination extravagante.

Quant à la gradation des êtres, elle n'est rien moins que constatée par les observations des physiciens éclairés. L'imagination se complait, à la vérité, à voir le passage imperceptible de la matiere brute à la matiere organisée, des plantes aux zoophytes, de ces zoophytes aux animaux, de ceux-ci à l'homme, de l'homme aux génies, de ces génies revêtus d'un petit corps

(*) Stromates, lib. V.

aërien à des substances immatérielles; & enfin mille ordres différens de ces substances qui de beautés en perfections s'élevent jusqu'au cher papa du ciel. Mais cette chaîne, cette gradation prétendue n'existe ni dans les végétaux, ni dans les animaux; la preuve en est, qu'il y a des especes de plantes & d'animaux qui sont détruites. Nous n'avons plus de murex. Il étoit défendu de manger du griffon & de l'ixion; ces deux especes ont disparu de ce monde, quoi qu'en dise Bochart: où donc est la chaîne? quand même nous n'aurions pas perdu quelques especes, il est visible qu'on en peut détruire. Les lions, les rhinoceros commencent à devenir fort rares. Il est très-probable qu'il y a eu des races d'hommes qu'on ne retrouve plus; n'y a-t-il pas visiblement un vuide entre le singe même le plus parfait, comme l'orang-outang, & l'homme? n'est-il pas aisé d'imaginer un animal à deux pieds sans plumes, qui seroit intelligent sans avoir ni l'usage de la parole, ni notre figure, & entre cette nouvelle espece & celle de l'homme n'en pourroit-on pas imagi-

ner d'autres ? de plus qu'elle gradation, je vous prie, entre vos planetes ? La lune est quarante fois plus petite que notre globe. Quand vous avez voyagé de la lune dans le vuide, vous trouvez Vénus, elle est à peu près aussi grosse que la terre. De-là vous allez chez Mercure : il tourne dans une ellipse qui est fort différente du cercle que parcourt Vénus ; il est vingt-sept fois plus petit que nous, le soleil un million de fois plus gros, Mars cinq fois plus petit ; celui-là fait son tour en deux ans, Jupiter son voisin en douze, Saturne en trente ; & encore Saturne le plus éloigné de tous, n'est pas si gros que Jupiter : où est la gradation prétendue (*) ?

Mais quand même elle seroit démontrée ; que cela feroit-il à l'existence de votre Dieu ? qui est-ce qui nous fixera le dernier degré de cette échelle ? qui nous dira si ce n'est pas l'homme qui l'occupe déjà ? N'y a-t-il point de dernier degré, tant pis pour votre Dieu. Car en ce cas l'échelle est infinie aussi.

(*) La Raison par alphabet.

bien que lui ; cependant votre métaphysique vous apprend que l'infinité appartient exclusivement au *δημιουργος*.

Après , comment oserons-nous affirmer que tel être soit plus parfait que tel autre ? nous qui n'en saurions juger que selon ce que nous en montrent les organes dont la nature nous a doués. L'univers ne doit il pas paroître tout autre à une huître ou à un limaçon qu'il ne vous paroît ? Cependant qui nous dira si c'est vous dont l'idée approche plus de la nature de cet univers , ou si c'est la bonne huître ! Peut-être ne voyez vous , ni vous ni l'huître , ce qui est dans le reste de l'univers ; mais seulement ce qui est dans ces petites molécules de matière , qui constituent vos organes.

Et de tout cela que s'ensuit-il , me demanderez-vous ?

De-là il s'ensuit , qu'il n'y a rien de plus raisonnable que le scepticisme universel , l'ignorance humaine étant si grossière , quoi qu'en disent les docteurs éclairés de nos pays policés.

Aussi-bien pour vous égayer , mon pere , vous à qui les métaphysications

stériles de notre entretien auront donné apparemment beaucoup d'ennui, que pour rabaisser un peu le lourd orgueil de ces petites marmottes si enflées de leur savoir, vos confreres en Jésus-Christ, je vais vous raconter un petit trait d'un docteur mahométan, nommé Abou-Joseph. Ce docteur étoit d'une modestie peu commune dans ceux qui se mêlent d'instruire les hommes. Ayant avoué un jour ingénument son ignorance sur un point qu'on lui proposoit à éclaircir, on lui reprocha les sommes qu'il tiroit du trésor royal pour décider généralement toutes les questions; il fit cette réponse ingénieuse : *„ Je reçois du trésor à proportion de ce que je sais; mais si je recevois à proportion de ce que je ne sais pas, toutes les richesses du calife ne suffiroient pas pour me payer (*) „*

Du reste l'athéisme laisse à l'homme le sens, la philosophie, la piété naturelle, les loix, la réputation & tout ce qui peut servir de guide à la vertu; mais la superstition détruit toutes ces choses, & s'érige une tyrannie absolue

(*) Journal des Gens du monde.

sur l'entendement des hommes. C'est pourquoi l'athéisme ne trouble jamais les Etats; mais il rend l'homme plus prévoyant pour soi-même; & je crois que les tems inclinés à l'athéisme, comme le tems d'Auguste-César, & le notre propre en quelques contrées, ont été des tems très-civilisés, & le sont encore; tandis que la superstition a été la confusion de plusieurs Etats, ayant porté à la nouveauté le premier mobile qui ravit toutes les autres sphères des gouvernemens, c'est-à-dire le peuple (*).

Mais finissons! je vois que vous êtes épuisé en raisonnemens comme en injures. Il ne me reste qu'une réflexion à faire; c'est que, s'il y a un Dieu, il n'y en a pas pour nous misérables mortels, qui ne comprenons rien à sa nature ,.

Cela dit, je pris mon chapeau, & m'en allai après avoir fait ma révérence au démo-phante, bien convaincu qu'il auroit valu cent fois mieux que nous ne fussions pas entrés en discussion,

(*) Voyez les Effais moraux du chancelier Bacon, cités par la Mothe-le-Vayer.

puisqu'il n'y a rien à gagner à ces sortes de disputes.

Le prêtre ne fera jamais tourner la tête au philosophe , de même que le philosophe ne parviendra jamais à faire *ex trunco Mercurium*.

C H A P I T R E X X X V I I .

Anecdote sur la rage de croire. Retour dans ma patrie. L'accueil qu'on m'y fait. Saint Evremont , Origene et Hume se trouvent ensemble , ils ne savent pas comment. Mal-entendu étrange. Je celebre la fête de Noël avec mon écoliere en bon chrétien. Préférence des Parsis sur nos théologiens. Exclamation du Vezir Moslem.

Pour me garantir des suites fâcheuses que l'étourderie du chapitre précédent n'auroit pas manqué d'avoir pour moi, que pouvois-je faire de mieux que de quitter une ville , dans laquelle la haine implacable de l'engeance cléricale auroit tenté l'impossible pour m'écraser ?

Mon incrédulité avoit trop éclaté dans l'entretien que j'eus avec le dé-mophante, pour que je n'eusse pas tout à craindre de sa vengeance pieuse.

Hélas! que ne suis-je de ces esprits abêtis qui se payent sans peine de chimères! Comme il y a des gens extrêmement incrédules, tels que moi, par exemple, il y en a d'autres dont l'extrême crédulité est peut-être beaucoup plus étonnante : disposition heureuse que je leur envie fort. Schafterbury, dans son traité de l'enthousiasme, parle d'un évêque qui ne trouvant point encore dans le catéchisme catholique de quoi satisfaire son insatiable crédulité, se mit encore à croire les contes des fées.

Que monseigneur l'évêque ajoute foi à tous les faits consignés dans les Mille & une nuit, à la bonne heure; pourvu qu'il ne s'avise pas d'en faire des articles de foi pour nous qui sommes déjà excédés des bêtises du catéchisme.

Je partis donc pour ma patrie, n'ayant guere d'envie ni d'être brûlé, ni de me faire encoffrer pour quelques

opinions singulieres. Je laisse volontiers le bûcher à quiconque se sent du goût pour le martyre : quant à moi je n'y suis nullement porté.

Rien ne sauroit être plus drôle que l'accueil qu'on me fit dans ma ville natale, où j'arrivai après avoir eu pendant un voyage de plusieurs jours le tems de me repentir de la vérité de mes principes, comme autrefois Saint Evremont qui fut exilé pour avoir écrit son *Traité des Pyrenées*, avoit eu en Hollande tout le tems qu'il lui falloit pour se repentir de la beauté de cette fameuse satire.

D'abord tout le monde fut frappé des connoissances dont je m'étois enrichi l'esprit durant une absence de si peu d'années. Un jeune homme qui parloit plusieurs langues, qui s'étoit formé un peu par l'étude des anciens, c'étoit quelque chose de fort extraordinaire pour ces gens accoutumés à passer leur tems à boire, à manger, à dormir, à jouer & à faire race; ils étoient épris d'une sotte admiration. Je me voyois fêté partout. Cependant je compris bien que cette complaisance
ne

ne pouvoit durer qu'aussi long-tems qu'on ignoreroit que je pensois tout autrement sur presque tous les sujets , qu'aucun d'eux ne pouvoit s'en aviser. Ce que j'avois soupçonné ne manqua pas d'arriver. On se déchaîna bientôt dans les assemblées contre mon air gauche , contre la singularité de mes principes , & contre je ne fais quoi de trop composé dans mon maintien.

„ Cet homme est toujours le même , se disoit-on à l'oreille , il n'y a de variété ni dans ses manieres , ni dans ses expressions. C'est une monotonie à faire périr d'ennui. Tout ce qu'il dit est si précis qu'on est avec lui en quelques minutes au bout de la conversation : & quelques courts que soient ses discours , ils ne laissent pourtant pas d'embarrasser quelquefois beaucoup. Souvent on ne sauroit démêler même ce qu'il veut dire „.

Les bonnes gens ! assurément ils ne croyoient pas faire mon éloge , en avouant que je disois des choses qui n'étoient pas de leur ressort.

Peu-à-peu la médifance & la malignité s'en mêlerent : insensiblement on

commença à dire plus de mal de moi qu'on n'en avoit dit de bien auparavant. On me fit toujours tort ; je n'étois ni si méchant qu'on me trouvoit maintenant, ni aussi bon qu'on m'avoit trouvé, quelques mois auparavant.

Combien de fois ne me suis-je pas rappelé ce que disoit autrefois Origene ! „ Nombre de gens , dit ce bon pere , m'aiment plus que je ne mérite , parlent trop avantageusement de moi , & m'attribuent des vertus que je n'ai ni ne veux avoir. D'autres ne voyent que du mal en tout ce que je fais & ce que je dis , & m'imputent des sentimens que je n'ai jamais eus. Les uns & les autres vont au-delà de la vérité „.

Il vous souviendra , cher lecteur , que dans un des chapitres précédens j'ai eu la hardiesse de comparer mon sort à celui de Court-de-Gebelin. Encore un coup ,

Si parva licet componere magnis ,

on me fit à peu-près le même accueil que la France fit à David Hume. „ Ce M. Hume n'est qu'une bête , disoit-on. C'est , ajoutoit quelqu'un qui couroit

après les bons motifs , qu'il a fourré tout son esprit dans son livre , : & c'étoit ce même M. Hume , à qui l'on avoit attribué un esprit infini avant que de l'avoir vu sec & taciturne dans les plus belles compagnies.

Quelques semaines après mon arrivée, on me confia une fille de dix-huit ans pour lui apprendre l'italien. Elle joignoit à une beauté éblouissante les grâces naïves de l'innocence. Je ne fus pas long-tems sans l'aimer.

„ L'écolière étant belle , & le maître aussi sensible que jeune ; vous ne voyez pas , direz vous , qu'il y ait là quelque chose de surprenant „. Aussi je ne vous le raconte pas pour la rareté du fait. Quelque ordinaire que soit cet événement , il ne laisse pas d'être un de ceux de ma vie qui m'ont fait le plus de plaisir ; & vous savez combien l'on aime à peser sur les sensations agréables qu'on a éprouvées , quelque peu intéressantes que ces sensations puissent être pour le lecteur.

Un homme riche qui occupoit un poste brillant & lucratif , lui faisoit sa cour. „ Il n'étoit pas fait pour lui

plaire ,,, me dit-elle un jour, en demandant conseil sur les moyens qu'elle devoit employer pour se débarrasser de ses poursuites.

„ Ecrivez-lui , Mademoiselle , lui répondis-je , ouvrez-lui votre cœur, & je ne crois pas qu'il insiste plus long-tems à vous rendre malheureuse par l'ennui que vous cause son amour,,
 „ Voudriez-vous bien, reprit-elle, vous charger de lui écrire en mon nom,,?
 J'acceptai cette commission ; je lui baisai la main , & je me retirai bien convaincu que le premier pas vers mon bonheur étoit fait , ayant gagné la confiance de ma belle., Mon rival est en mon pouvoir, me dis-je , bon ! c'est un coup de fortune que je n'aurois pas attendu ,,,

Voci la lettre que j'adressai à cet amant rebuté.

„ Monsieur, vous m'avez fait avertir que vous desiriez une entrevue particulière avec moi (*). J'ai des raisons

(*) C'étoit ce qu'il avoit demandé pour s'éclaircir, disoit-il, sur ce qu'il avoit à attendre de ses soins.

pour vous la refuser. Mais la politesse que l'on doit à tout homme tel qu'il soit, les égards que l'on doit à une personne de votre rang & de votre caractère, & l'estime particulière que j'ai pour votre mérite, m'obligent de vous dire par écrit ce que j'aurois peut-être quelque répugnance à vous dire de bouche. Je vous estime, Monsieur, je ne m'en dédis pas ; mais vous conviendrez que l'estime seule ne sauroit suffire pour rendre un mariage aussi heureux que vous voudriez, sans doute, que le fût le nôtre. Il y faut quelque chose de plus, je veux dire des sentimens que je me sens incapable d'avoir jamais pour vous. Des époux qui ne font que s'estimer, ne seront jamais heureux, d'après l'idée que je me forme du bonheur. Figurez-vous quel plaisir ce pourroit être pour vous, de serrer entre vos bras une femme qui vous a dit avant votre union, qu'elle ne vous aimoit pas, & qui se verroit exposée à la triste alternative, ou d'être fautive, ou de vous répéter ces aveux fâcheux à chaque instant de votre vie.

Réfléchissez, Monsieur, si vous vous sentez le courage de rendre malheureuse une fille que vous prétendez aimer „.

Cette lettre ne manqua pas l'effet que nous en avions attendu. Le galant congédié s'en indigna au point, qu'il déclara à la mere, qu'il renonçoit à tout jamais à cette fille étourdie dont il avoit été si maltraité. La mere assez sage pour ne pas gêner les inclinations de sa fille, se paya des raisons que celle-ci alléguoit pour justifier sa conduite. Enfin il n'en fut plus question.

Ayant le champ libre, vous imaginerez bien que je faisois de mon mieux pour profiter de cette conjoncture. Un jour qu'elle étoit rêveuse, croyant lire dans ses yeux qu'il se passoit quelque chose dans son cœur, je saisis le moment. --- „ Vous rêvez, Mademoiselle, lui dis-je ? --- „, Que vous me devinez-bien „, ! me répondit-elle. --- „, Mais, Mademoiselle, vous voilà débarrassée des assiduités incommodes de votre adorateur ! y auroit il encore quelque chose qui troublât le repos de votre

ame? --- C'est fort bien dit, reprit-elle, me voilà délivrée de celui que je haïssois, & dépouillée en même tems de toute espérance de posséder jamais celui que.... que j'aime... , ajouta-t-elle, après quelque petit intervalle en me fixant,,.

Je sentis que je rougissois de colere.--,, Vous aimez donc, Mademoiselle, en vérité je n'en soupçonnois rien,,. Une violente jalousie s'étoit déjà emparée de mon ame entiere; je fis des efforts inutiles pour la cacher : elle perçoit à travers cet air d'indifférence que j'affectois.

La bonne enfant s'aperçut de mon cœur; elle vit l'état violent dans lequel cette méprise venoit de me plonger; elle en eut le cœur déchiré.

„ Hélas ! que je suis malheureuse ! s'écria-t-elle, en s'emparant de l'une de mes mains qu'elle mouilloit de larmes; ne saurez-vous donc jamais saisir mon idée,, ?

Maintenant j'ouvris les yeux; voyant son beau visage baigné de pleurs, je compris à la fin que c'étoit à moi-même

que l'on en vouloit. Je me précipitai dans ses bras.

„ Ange descendu des cieux ! lui dis-je , me pardonneras - tu bien de n'avoir pu me persuader des bontés dont tu voulois bien me combler ! mais n'auroit-ce pas été de ma part une hardiesse téméraire que d'avoir osé aspirer à ton cœur „ ?

Deux jours après cette déclaration , la meilleure amie de la mere de mon amante tomba malade. La bonne femme ne quitta pas un instant le lit de son amie , & la bonne fille coucha avec moi trois nuits de suite.

A quoi croyez-vous , cher lecteur , que nous passions ces nuits ? --- A pleurer le maudit destin qui ne me permettoit pas de combler les vœux de ma maîtresse , à moins que je ne la voulusse exposer au danger d'être déshonorée à jamais aux yeux de la foule qui ne connoît d'autre mérite à une fille que celui , qui est attaché à la conservation de son pucelage.

Je passois ces mêmes fêtes de Noël où les chrétiens solennifient la naissance

sance de leur Dieu à verser des pleurs ameres, de ce que je ne pouvois pas engendrer un homme.

La théologie des Parfis étoit bien plus sociale & plus favorable à l'économie politique que celle de nos prêtres galiléens. Ils disoient que défricher un champ & procréer un homme étoient les actions les plus méritoires aux yeux de l'ordonnateur des mondes.

„ O préjugés ! m'écriai-je, comme le visir Moslem ,(*) que vous coûtez de plaisirs à la jeunesse „ !

Mais puisque ces préjugés sont enracinés dans le cerveau des mortels stupides, j'aimai mieux sacrifier mes plaisirs que de livrer au mépris public une fille que j'aimois éperduement.

Voulez-vous savoir, lecteur, pourquoi je pensois de la sorte ? C'est que j'étois honnête garçon.

Cette bonne créature auroit renoncé à tous les avantages de son état, il est vrai, quoiqu'elle pût aspirer aux alliances les plus brillantes, elle auroit vo-

(*) Dans le Conte politique & Astronomique.

lontiers partagé ma grande médiocrité. Mais hélas ! il me fallut quitter ma patrie , n'y pouvant trouver de quoi me nourrir moi-même , & persécuté de gens de toutes sortes, comme vous allez le voir , comment me serois-je accommodé d'une femme ?

Fin de la premiere Partie.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

C O N T E N U S D A N S C E V O L U M E .

AVIS AU LECTEUR.	page 3
INTRODUCTION.	9
CHAP. I. <i>Naissance du philosophe Tovler.</i>	
<i>Un tailleur jurisconsulte vient sur la</i>	
<i>scene.</i>	15
CHAP. II. <i>Premiere folie de mon pere.</i>	
<i>Digression sur mon parrain.</i>	19
CHAP. III. <i>La digression finit par des</i>	
<i>réflexions sur les torche-culs & sur l'esprit</i>	
<i>des auteurs grecs & anglais.</i>	28
CHAP. IV. <i>Autre folie de mon pere. Ma</i>	
<i>premiere débauche. Pronostics.</i>	32
CHAP. V. <i>La veuve du Greffier. Apos-</i>	
<i>trophe au siecle & aux gens sans cœur &</i>	
<i>sans sentiment.</i>	38
CHAP. VI. <i>Mort de mon pere. Scene</i>	
<i>pathétique.</i>	41
CHAP. VII. <i>Raisonnemens d'enfant.</i>	
<i>Prophétie de mon pere.</i>	43
CHAP. VIII. <i>Leçon de patience. Desir</i>	
<i>d'être transporté sur une autre planete.</i>	45
<i>Part. I.</i>	Bb

- CHAP. IX. *Duel.* page 48
- CHAP. X. *Suites fâcheuses de mon penchant pour la poésie. Effet de l'instinct.* 51
- CHAP. XI. *Sur les Hermaphrodites.* 54
- CHAP. XII. *Les filles de la Couleuvre.* 60
- CHAP. XIII. *Vanité puérile. Réflexion qui ne fait pas trop d'honneur au genre humain.* 63
- CHAP. XIV. *Mort de ma mere. Cause plaisante de sa mort. Sage remarque de mon grand-pere.* 66
- CHAP. XV. *Comparaison entre la mort de ma mere & celle de mon pere. Autre remarque de mon grand-pere. Digression. La dernière visite que je rends à ma mere.* 71
- CHAP. XVI. *Dois-je continuer de vivre ? Raison pour laquelle je me décide en faveur de l'existence. Digression. Générosité de la veuve S***. Autre digression.* 82
- CHAP. XVII. *Mort de la veuve S***. Débarquement dans l'Isle du Bon-sens. Le dernier des travaux d'Hercule.* 93
- CHAP. XVIII. *Mon oncle me régale d'un soufflet. Petit détour dans le royaume de Travancor. Leçons politiques de mon aïeul. Calomnie sur le genre humain.* 102

CHAP. XIX. *Dialogue entre le tuteur & le pupille. Comment les singes de la Zône torride se distinguent de ceux qu'on rencontre sous toutes les zônes.* page 114

CHAP. XX. *Départ de ma patrie. Mes compagnons de voyage me donnent une leçon de physique ; Je tire du traitement qu'ils me font éprouver une leçon morale de la dernière importance, au sujet du pouvoir illimité du plus fort sur le plus foible.* 118

CHAP. XXI. *Arrivée à V**. Mauvais augure. Rêve. Ce que c'est que l'obéissance. Apostrophe au sujet de la barbe de Julien. Ce que c'est que la fortune.* 127

CHAP. XXII. *Le philosophe Tarare. Sortie en chemise. Distraction de Démocrite.* 134

CHAP. XXIII. *Digression sur l'humeur volage de l'auteur. Réflexions dans la cheminée. Conte du Talmud.* 139

CHAP. XXIV. *Larmes consacrées à la mémoire d'une infidelle. Le sort des beaux esprits.* 150

CHAP. XXV. *Petit voyage. Complot fait en mon absence contre moi. Une pâmousoir.* 153

- CHAP. XXVI. *Caractere du curé. Apostrophe aux gens savans. Apologie des Muses.* page 161
- CHAP. XXVII. *Le complot éclate. Mon oncle me chasse de chez lui.* 163
- CHAP. XXVIII. *L'accent d'Orléans.* 169
- CHAP. XXIX. *Leçons de grec.* 172
- CHAP. XXX. *Jeûne rigide. L'ennui qui tourmente l'ordonnateur des mondes. Apothéose de Ppsyché.* 175
- CHAP. XXXI. *Je suis rétabli dans la maison de mon oncle. Remarques sur la confession. Réponse laconique. La confession des veaux.* 179
- CHAP. XXXII. *Du vin blanc. Quelques petites saloperies. Sur la polygamie. Sur la frivolité de notre origine. Plaintes de la catin Jaquette. Injustice du traitement qu'éprouve une très-estimable partie du genre humain. Harangue d'une fille mere de cinq bâtards.* 187
- CHAP. XXXIII. *Sur la chasteté & l'amour universel.* 208
- CHAP. XXXIV. *Effet de la mauvaise humeur. Combat terrible. Refutation étrange de Descartes. Harangue prononcée à*

reculons. *Quel est le berceau de l'ame immortelle. Sur le libre arbitre.* page 213

CHAP. XXXV. *Où il y a une hydre, un cachot, un incendie, un président de consistoire & un autoda-fé.* 222

CHAP. XXXVI. *Tracasseries théologiques. Bon mot du cardinal du Perron. Panthéon. Pointe hottentote. Petite digression sur les Caffres, les Topinamboux, les habitans de la baye de Soldanie, du Bresil & des isles Caraïbes, sur les Caaigues, les Siamois & les Chinois. Dénombrement de quelques philosophes aux accusés d'athéisme. Procès intenté aux mânes de Socrate sur les causes finales. Le premier moteur. Apo théose de l'ignorance sur la gradation des êtres. Argument transcendant tiré du c**.*
Vers remarquables de Xénophanes rapportés par un pere d'Eglise. Sur le murex, le griffon, l'ixion, les lions, le rhinoceros, les Orang-Outangs, & la gradation des planetes. Modestie rare du docteur Abou-Joseph. 227

CHAP. XXXVII. *Anecdote sur la rage de croire. Retour dans ma patrie. L'accueil qu'on m'y fait. Saint Evremont, Origene et Hume se trouvent ensemble,*

*ils ne savent pas comment. Mal-entendu
étrange. Je celebre la fête de Noël avec
mon écoliere en bon chrétien. Préférence
des Parsis sur nos théologie. Exclama-
tion du Vezir Moslem.* page 256

Fin de la Table de la premiere Partie.

